PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

APR 10 1940

REVUE DE PARIS

15 FÉVRIER 1940

HAROLD NICOLSON	*Winston Churchill*	541
HENRY BORDEAUX	*Sur une lecture de Joseph de Maistre.*	550
CHARLES MAURRAS	*Le chameau rêvé*	558
GUY DE POURTALÈS	*Les trois pèlerins de Chartres.*	567
PIERRE VARILLON	*Avec nos marins.*	584
HALINA ZOLADKOVNA	*Journal d'une Polonaise pendant l'invasion.* — Fin	599
FRÉDÉRIC SABATIER MARC FRIEDWALD	*L'Allemagne manquera-t-elle de pétrole?*	620
JANE ALLEN	*Superfilm.* — III.	641
JEAN-LOUIS VAUDOYER	*M. Jérôme Tharaud à l'Académie.*	679
ROLAND DE MARÈS	*La politique des neutres*	685
HENRY BIDOU	*Le Mouvement littéraire.*	693
ALBERT FLAMENT	*Tableaux de Paris.*	700

M. THIÉBAUT, P. D'ESPEZEL : *Chroniques*

LA LIVRAISON : 10 FRANCS

47e ANNÉE *NUMÉRO 4*

NOTE DE LA RÉDACTION

En date du 21 Décembre, le syndicat de la Presse Périodique dont la REVUE DE PARIS fait partie adressait à ses membres une circulaire qui contenait cette phrase :

Je suis également prié de vous faire connaître que la COMMISSION INTERMINISTÉRIELLE DE LA PRESSE FRANÇAISE rappelle aux périodiques, house-organs, bulletins de Sociétés, etc., qu'il est indispensable qu'ils réduisent leur format, leur nombre de pages ou leur périodicité, de vingt-cinq à cinquante pour cent, ces réductions étant calculées sur leur situation d'avant-guerre.

A la vérité cette communication représentait par rapport à la situation antérieure une amélioration, puisque, toujours par l'intermédiaire du syndicat de la Presse Périodique, il nous avait été rappelé au début de la guerre que nous devions réduire le nombre de nos pages de moitié. Ainsi, après avoir dû ramener la REVUE de PARIS à 120 pages nous nous voyions autorisés par la circulaire de notre syndicat du 21 Décembre à la porter à 180 pages — licence dont nous avons tenu à faire profiter immédiatement nos lecteurs.

Mais, dans le même temps, une autre revue portait elle-même ses numéros à 192, puis à 200 pages. Plusieurs de nos lecteurs nous ayant exprimé leur étonnement de nous voir adopter une politique différente et insistant à nouveau pour que nous suivions l'exemple ainsi donné, nous nous trouvons dans l'obligation de répondre que nous considérons comme de notre devoir de nous conformer aux règles fixées par notre syndicat (syndicat dont la revue qui nous est donnée en exemple fait également partie).

Au reste si la tentation (pure hypothèse) nous venait de ne pas tenir les engagements auxquels nous avons d'avance souscrit en adhérant au Syndicat de la Presse Périodique, nous serions rappelés au sentiment de la réalité par la voie impérative, les fournisseurs de papier ayant reçu l'ordre de ne plus délivrer de papier aux journaux et revues qui enfreindraient les prescriptions de la commission interministérielle.

WINSTON CHURCHILL

C'EST vers la fin de l'après-midi du mercredi 23 novembre 1932. La nuit commence à tomber sur Londres et, au palais de Westminster, les vestibules et les corridors ruissellent de lumière. Dans la salle des séances, cependant, seules les lampes du haut sont allumées et le bas de la salle demeure enseveli dans l'ombre. Les banquettes vertes, le tapis vert, les silhouettes confuses des députés forment une masse à la fois opaque et fluide comme celle d'un aquarium. C'est la fin de l'heure qui, de temps immémorial, est réservée aux questions parlementaires. On interroge le ministre de l'Agriculture sur le prix du *bacon*. Il se lève pour répondre et le silence est tel qu'on peut entendre le bruit du froissement des feuilles de papier entre ses mains. La Chambre est apathique et nonchalante, dans l'attente du débat qui va suivre. Les députés, à demi tournés sur leurs bancs, échangent des propos à voix basse. Dans la galerie de la presse, les journalistes taillent leurs crayons en toute tranquillité et, dans la galerie réservée au corps diplomatique, un ambassadeur distingué chuchote à l'oreille du ministre d'une république sud-américaine. Les poissons dans l'aquarium sont on ne peut plus calmes et silencieux. C'est à peine s'ils bougent.

Un observateur, dans la galerie réservée aux étrangers de marque, aurait pu remarquer qu'à un certain moment une soudaine animation s'était emparée de l'assemblée. Les députés, suspendant leurs conversations, avaient repris leurs

places. On eût dit que l'éclairage venait d'être tout à coup doublé. Tout semblait répondre à un mot d'ordre. Que s'était-il passé? Un homme d'un certain âge, vêtu de noir, venait d'entrer lentement dans la salle des séances et, sans regarder à droite ni à gauche, était allé s'asseoir sur un siège au-dessous du passage. Il était entré à pas lents mais résolus, la tête enfoncée dans des épaules rondes et tombantes, les bras ballants de chaque côté d'un corps massif.

Il se renverse sur son siège et reste les bras croisés, le menton sur la poitrine. La pâleur de son vaste front étincelle dans cette lumière verdâtre. Il ferme les yeux, comme s'il n'avait aucunement conscience de l'attention que son entrée a éveillée. Un ami, sur la banquette derrière lui, se penche en avant et lui demande : « Vous allez prendre la parole, Winston? » Il n'ouvre pas les yeux, ne fait pas le moindre geste et, d'un ton presque boudeur, murmure : « C'est possible ». La réponse passe de proche en proche le long des banquettes et jusque dans les corridors : « Churchill va intervenir dans le débat ! » Les reporters se précipitent au téléphone pour en aviser leur journal. La nouvelle s'est répandue dans les bibliothèques et le fumoir. Les députés s'empressent de terminer les lettres qu'ils étaient en train d'écrire et reviennent lentement vers la Chambre : « Winston se propose de parler. » La nouvelle court d'un bout à l'autre de l'édifice, et au delà. Il reste impassible, les épaules remontées, à demi somnolent, pareil à une figure en blanc de Chine. La dernière question inscrite sur la liste a reçu sa réponse. On lit l'ordre du jour. Le débat s'ouvre.

Quinze jours auparavant, à peine, aux élections pour le Reichstag, le parti national-socialiste, conduit par Adolf Hitler, a gagné plus de 33 p. 100 des votes et est devenu en Allemagne le parti le plus puissant. On savait que Hitler s'était engagé à obtenir « l'égalité des armements » et ainsi à combattre ou à violer les clauses du traité de Versailles. On espérait que le Gouvernement britannique serait à même d'assurer la Chambre des Communes qu'il n'y avait là aucune cause d'inquiétude. Tout ce que les députés demandaient, c'était qu'on ne vînt pas troubler leur tranquillité d'esprit. Mr Ramsay Mac-Donald, le Premier ministre, se mit en mesure de les rassurer. Son discours fut à la fois illusoire et confus. Il déclara

que les difficultés avaient été grandement exagérées par la presse populaire. Le Gouvernement ne considérait pas les suggestions du Gouvernement allemand comme déraisonnables en elles-mêmes : naturellement le Gouvernement de Sa Majesté ne manquerait pas de s'opposer à une répudiation unilatérale du traité de Versailles ; on n'avait, toutefois, aucune raison de supposer que le Gouvernement du Reich envisageât une répudiation de ce genre. La voie des négociations et d'un accord demeurait toujours ouverte. On ne trouverait pas le Gouvernement britannique fermé aux arguments de la raison. Ce serait une grave erreur que de vouloir violemment clore la porte à des modifications pacifiques.

Les chefs de l'opposition, dans leurs réponses, rendirent hommage au ton modéré adopté par le Premier ministre. On devait se rappeler, dirent-ils, que le traité de Versailles remontait déjà à treize ans et qu'un ajustement pouvait être nécessaire et légitime. Une grande nation ne pouvait être maintenue dans un état d'infériorité ou de servitude. Si une égalité de traitement était tout ce que les Allemands réclamaient, il fallait se montrer disposé à s'entendre avec eux. Ces discours reçurent une approbation unanime.

C'est alors que le speaker annonça Mr Winston Churchill. Celui-ci se leva lentement et se balança un moment d'un pied sur l'autre. Il tenait dans la main gauche une liasse des notes qu'il avait préparées ; dans la main droite une paire de lunettes à monture noire, dont il devait se servir pour lire ses notes mais également comme d'une arme pour souligner certains points. Les gestes de Mr Churchill (il en fait peu mais de larges) se terminent toujours par une paire de lunettes. Grâce à cette méthode civique, l'inimitié s'en trouve diminuée et la précision accrue.

Il commença, comme toujours, avec une certaine hésitation. Un peu d'embarras dans son élocution, un bégaiement persistant ajoutent à sa parole le charme de ce que les musiciens appellent « les accords non résolus ». Il est là debout, se balançant sur ses pieds, massif et combattif, faisant de temps à autre un geste circulaire de ses lunettes, comme un chirurgien qui cherche l'endroit exact de l'incision, pointant, de temps à autre, ces mêmes lunettes comme le poignard

de la critique. Son intonation prend tour à tour l'accent de l'ironie, celle du sentiment et, de là, passe à l'invective. Aucun orateur anglais vivant ne possède pareille maîtrise des diverses nuances de sa voix.

En cette occasion, il commença d'un ton tranquille. Il parla de la Conférence de Lausanne qui avait libéré l'Allemagne des obligations que lui imposaient les clauses du traité de Versailles relatives aux réparations. Il parla de la faillite de la Conférence du Désarmement. Il parla de l'optimisme bien intentionné de ceux qui croyaient encore à l'efficacité de la Société des Nations. Il fit allusion à la noble, encore que quelque peu redondante, éloquence de Mr Ramsay MacDonald. Il fit allusion à la position de la France en Europe et aux alliances qu'elle avait été obligée de chercher auprès des petites puissances de l'Europe orientale. Il s'arrêta un moment puis, d'un ton plus grave et solennel, il déclara :

« De l'autre côté, il y a l'Allemagne, la même puissante Allemagne qui, si récemment, a tenu le monde presque tout entier sous les armes : l'Allemagne qui a aussi des amis, des alliés, des associés à sa suite, des nations puissantes qui considèrent que leur politique est, dans une certaine mesure, liée à la sienne : l'Allemagne, dont le nombre annuel des jeunes gens atteignant l'âge militaire est presque le double de celui de la France : l'Allemagne où le système parlementaire et les sauvegardes du système parlementaire sont suspendus.

» La question est de savoir si l'on va permettre à cette Allemagne de réarmer. Ne vous abusez pas. Ne laissez pas le Gouvernement croire que tout ce que réclame l'Allemagne, c'est un statut d'égalité. Ce n'est pas là ce que l'Allemagne cherche. Toutes ces bandes de jeunes Teutons résolus qui défilent dans les rues et sur les routes d'Allemagne, les yeux illuminés du désir de souffrir pour leur patrie, n'ont pas ce statut en vue. Ils veulent des armes. Et quand ils auront des armes, croyez-moi, ils réclameront le retour des territoires perdus et des colonies perdues ; et une fois qu'on aura acquiescé à cette demande, on ne peut que voir ébranler et peut-être fracasser des pays qui sont entrés en possession de territoires autrefois allemands ou autrichiens et d'autres nations encore. »

Il reprit sa place et le débat continua. Le Gouvernement fit connaître qu'il considérait ces paroles non seulement comme regrettables, non seulement comme alarmistes mais encore comme peu patriotiques. Mais Winston Churchill avait parlé. Il avait prononcé un grave avertissement. Les membres de la Chambre des Communes espéraient grandement que cet avertissement était erroné. D'une part, ils trouvaient un réconfort dans la pensée que Winston Churchill « manquait de jugement ». D'autre part, ils ressentaient quelque inquiétude à la pensée que Winston Churchill avait presque toujours eu raison. Il resta assis à sa place une demi-heure, la tête penchée sur la poitrine. Puis il se leva soudain et quitta la Chambre. Les députés remarquèrent son départ comme ils avaient remarqué son arrivée. Il n'est pas de ceux dont on puisse ignorer la présence ou l'absence. Il est à la fois un personnage légendaire et l'incarnation d'une force vivante. Comment se fait-il donc qu'un si grand homme n'ait pas encore atteint dans la politique anglaise la position suprême?

□ □

Les Dieux semblent avoir accordé à Winston Churchill tous les dons et toutes les bénédictions qu'un homme peut souhaiter. Il est venu au monde héritier d'une tradition historique et le public anglais est respectueux des traditions. Il a la tradition de son ancêtre, le premier duc de Marlborough. Il a la tradition de son père, lord Randolph Churchill, le plus grand parlementaire que la Grande-Bretagne ait connu depuis les jours de Charles James Fox. Sa vie domestique a toujours été heureuse. Sa mère était une des plus belles et des plus aimables hôtesses de la société londonienne. Il a épousé la plus jolie femme d'Angleterre et son foyer est éclairé par les rayons de la félicité. Jeune garçon, il montrait une impatiente avidité d'aventures, d'activité et de renom. Il n'avait pas trente ans qu'il avait déjà combattu dans trois campagnes, connu des aventures étonnantes et sa célébrité s'était déjà répandue sur deux continents. A l'âge de vingt-six ans, il entra au Parlement : à trente-quatre ans, il était membre du Cabinet. Il a

occupé de grandes charges et introduit de grandes réformes. La guerre de 1914 l'a trouvé, comme celle-ci, à la tête de la marine britannique. Il a joué un rôle de premier plan dans tous les événements les plus importants de ce siècle. Et ce n'est pas tout. Son infatigable activité a trouvé des issues dans toutes les directions. Il se distrait en se faisant ingénieur, architecte, maçon. Il aime les arts, il connaît le rare privilège de peindre suffisamment bien pour faire plaisir à ses amis et, suprême satisfaction, à soi-même. Il aime la littérature et il est devenu l'un des meilleurs écrivains de son pays. Il aime la lutte et sa vie a été un perpétuel combat. Et, maintenant qu'il a atteint l'automne de sa vie, il se voit entouré de la dévotion de ses amis et de sa famille, de l'admiration de ses compatriotes et du respect amical de ses ennemis. Peu d'hommes, dans l'histoire, ont connu pareille plénitude d'expériences, une telle diversité d'activités et d'actions. En quelques endroits pourtant, on ne sait comment, cet étonnant dessin n'est pas tout à fait au point. Les bonnes fées ont donné à Winston Churchill tous les dons que le cœur d'un homme peut souhaiter. Et qu'a donc pu apporter la méchante fée? Ne lui a-t-elle pas dit, dans son berceau : « Oui, tu auras tout cela. Tu auras l'aventure, le combat, l'amour, le triomphe et le pouvoir. Tu auras tout cela. Mais, dans un âge de médiocrité, tu ne seras pas médiocre. » C'est là, je crois, ce qu'elle lui a dit.

Mr Churchill a grandement connu les inconvénients de sa nature exubérante. Ce n'est pas seulement que son esprit soit plus audacieux que celui des politiciens ordinaires, c'est aussi qu'il est plus impatient. La rapidité même avec laquelle il pense, l'allure à laquelle il expose ses plans et ses propositions conduit des hommes qui lui sont inférieurs à ne lui accorder qu'une demi-confiance et qu'une demi-coopération. Sans relâche, au cours de son existence épique, il a eu des vues brillantes, il a imposé ses idées à ses collègues du Cabinet ou à des chefs de services. Et cela pour voir trop souvent ses plans ruinés par la force d'inertie, le désir de compromis, la haine des moyens extrêmes, l'amour des précautions qui sont la marque des caractères médiocres. Il avait vu juste en concevant l'expédition d'Anvers, juste également en concevant celle des Dardanelles, juste dans l'appui qu'il donna à

la guerre des tanks ; pourtant chacune de ces expériences fut un insuccès ou ne connut qu'un demi-succès, parce que ceux qui eurent à exécuter ces plans avaient moins d'ardeur et d'imagination que lui.

On peut dire encore que Winston Churchill, quoiqu'il soit un brillant parlementaire, n'est pas un bon politicien. De son père il a hérité la théorie de la « démocratie conservatrice » et la croyance que la tâche du parti conservateur doit être de se montrer aussi soucieux de réformes sociales que l'opposition mais un peu plus prudent. C'est dans cet esprit qu'à ses débuts, il a introduit des réformes excellentes dans la législation ouvrière, qu'il s'est toujours fait le défenseur de l'extension des services sociaux, qu'il a apporté son concours à Lloyd George dans sa bataille contre la Chambre des Lords et que, dans toutes les questions d'ordre intérieur, il a penché vers le point de vue de gauche. Ce faisant, il a souvent perdu les sympathies et même la confiance de ses électeurs conservateurs. Cependant, quoique ami du progrès, et même socialiste en fait de politique intérieure, il s'est toujours montré « impérialiste » résolu et il n'a cessé d'affirmer sa croyance dans la force, la majesté et la puissance de la Grande-Bretagne. C'est ainsi qu'il s'est montré opposé à l'India Bill et qu'il a ridiculisé les divers plans de paix et de désarmement proposés par le parti libéral et le parti travailliste. Il s'est, de cette façon, aliéné à la fois la droite et la gauche, la première le considérant comme un élément dangereux en matière de politique intérieure, la seconde le regardant comme un réactionnaire en fait de questions impériales et internationales. Le fait aussi qu'il a commencé sa carrière comme conservateur puis a passé au parti libéral, est devenu indépendant et a finalement regagné le parti conservateur est considéré par les politiciens professionnels comme une preuve d'instabilité. Il importe peu que Mr Winston Churchill puisse prouver qu'au cours de sa vie il s'est toujours montré d'accord avec ses propres principes et que c'est la politique des divers partis qui a hésité et changé. Le politicien ordinaire n'envisage qu'une obéissance continue et indiscutable aux chefs de son groupe. Le refus répété de Winston Churchill de livrer sa conscience à une mécanique de parti l'a fait souvent accuser de mettre des considérations

personnelles au-dessus des besoins de la discipline d'un parti. Là encore on a un exemple de la méfiance qu'éveille chez les médiocres un homme d'un courage et d'une détermination supérieurs aux leurs.

Il faut bien reconnaître aussi que Winston Churchill n'est pas toujours sensible aux souffles changeants de l'opinion publique. En maintes occasions il a adopté une ligne de conduite qui ne lui gagna pas l'assentiment du public ou il a employé un langage qui ne fut pas sans troubler les sentiments de ses électeurs. Il n'a jamais possédé le don miraculeux qu'a lord Baldwin de présenter des idées de façon à convaincre les hommes et les femmes ordinaires que ces idées étaient les leurs. Lord Baldwin a eu le don de faire croire à la grande masse du peuple britannique qu'il était exactement semblable à elle : Mr Winston Churchill, en dépit de sa simplicité naturelle, en dépit de sa profonde modestie, demeure toujours exceptionnel. Dans ses contacts quotidiens avec les politiciens ou avec le public, il ne fait pas cependant preuve de ce génie que les électeurs et les élus attendent de lui. Personne ne peut être un convive plus amusant et plus simple que Mr Churchill. Il y a des moments où son visage s'illumine d'une joie presque enfantine et où il rassemble autour de lui un cercle de jeunes gens enchantés par l'éclat de son esprit. Mais il y a d'autres moments où il aime se retirer dans la retraite de sa propre pensée et où il évite les contacts humains avec une fermeté qui peut sembler à certaines gens offensante.

Il s'en trouve pour déclarer que Winston Churchill n'éprouve que mépris pour l'humanité en général et ne considère la grande masse des hommes que comme lâche et sotte. Il n'en est rien. Il y a des moments où, je le reconnais, Winston Churchill s'offre le luxe suprême de manquer de manières, comme il y en a où il s'offre celui de fumer de gros cigares. Mais dans son cœur il y a du « don quichottisme ». Qui d'autre que Winston Churchill se serait préoccupé, le 12 novembre 1918, d'envoyer en Allemagne des chargements de vivres pour les mères et les enfants ? Qui d'autre que lui aurait osé, durant le débat sur l'abdication du roi Édouard VIII, parler en faveur de celui-ci en des termes d'une telle éloquence et d'une telle émotion ?

S'il ressent parfois du mépris pour les hommes, c'est qu'ils ne sont pas tous aussi braves et loyaux qu'il l'est lui-même. C'est un lutteur et il aime la lutte : il est ambitieux, et il a transformé son ambition en une aventure, mais c'est un adversaire généreux et un homme en qui les instincts chevaleresques sont une constante source d'inspiration. Il y a même en Winston Churchill un courant de tendresse qui frôle presque la sentimentalité : il est capable de verser des larmes.

□ □

Il se peut que dans les mois d'épreuves et de danger qui vont suivre Winston Churchill trouve cette grande occasion qui, durant toutes ces années, semble l'avoir fui. Il se peut qu'il soit appelé à diriger les destinées de notre Empire dans la plus grande crise de son histoire. Il se peut que les médiocres qui, durant toute sa vie, lui ont barré le chemin, comprennent leur propre incompétence. Si Winston Churchill devient jamais Premier ministre on le verra insuffler à l'Empire britannique une plus vive imagination, une énergie plus rapide, une audace infinie. En France (dans ce pays dont il s'est montré l'ami constant et compréhensif, dans les jours sombres aussi bien que dans les jours heureux) son avènement au pouvoir suprême serait, j'en suis sûr, accueilli avec chaleur. En tout cas, même si le destin refusait à Winston Churchill le rôle dramatique qu'elle semble lui avoir réservé, il vivra toujours dans l'histoire d'Angleterre : elle lui réservera une place éternelle comme à un grand homme dans une époque de petites gens et comme au symbole de ces qualités d'héroïsme et d'intelligence, de volonté et d'audace qui, au cours de tous ces siècles, ont fait de notre petite île une des plus grandes puissances que le monde ait connues.

HAROLD NICOLSON

SUR UNE LECTURE DE JOSEPH DE MAISTRE

Quand je fus reçu bachelier, mon père me fit, à mon retour à la maison, un cadeau qui, sur le moment, ne me causa aucun plaisir. C'était une édition complète de Joseph de Maistre, en quatorze volumes, qui venait de paraître chez un éditeur de Lyon. Je l'ai toujours. Je l'avais même annotée dans ma jeunesse. Et voici que j'ai repris l'un ou l'autre des quatorze volumes, dans la bibliothèque de ma maison de campagne, sachant d'avance qu'il s'adapterait au temps de la guerre.

Le cas de Joseph de Maistre est singulier. Cet ennemi acharné de la Révolution lui doit sa gloire. Si sa destinée eût été normale, il ne serait jamais sorti de Chambéry, sa ville natale. Après avoir étudié le droit à Turin, suivant l'usage des jeunes Savoyards d'autrefois, il revint en Savoie à vingt ans, comme ses camarades, et entra dans la magistrature. Sa carrière s'annonçait uniforme et droite. Peut-être serait-il devenu, comme son père, président du Sénat de Savoie. Quelque archiviste de goût, plus tard, se serait étonné de découvrir un style éblouissant de clarté, de concision et de force sur quelque rapport ou quelque arrêt de justice. Car Maistre est de cette race d'écrivains à qui il faut, comme aux généraux, comme aux hommes d'État, le concours des circonstances pour qu'ils donnent toute leur mesure. Mais, ce concours obtenu, la mesure est aussitôt comblée. A quarante ans il publie les

Considérations sur la France et, dans toute l'Europe qui lit et qui pense, c'est un cri d'étonnement devant tant d'érudition unie à une si puissante dialectique.

Il s'était préparé à servir et à combattre pour ses idées, sans savoir s'il en rencontrerait jamais l'occasion, comme un officier se prépare, par l'École de guerre et l'instruction des recrues, à commander un jour une armée sans pouvoir connaître si la guerre éclatera. Telle est la première leçon qu'il nous donne : ne jamais cesser le travail intellectuel, accumuler par la lecture et la méditation la force de la pensée. Tôt ou tard cet effort donnera ses fruits.

Dans sa patrie ruinée, il trouva tout à coup son emploi. Il faut à Cassandre une Troie menacée. Pour fournir aux prophètes l'occasion de vaticiner, les catastrophes sont nécessaires. Quand la catastrophe se produit, Joseph de Maistre est armé. Émigré à Lausanne puis envoyé en Russie, comme ambassadeur de ce roi de Sardaigne à qui Bonaparte a pris son royaume, il emporte sa bibliothèque dans sa tête et dans ses cahiers de notes et il a son système arrêté — non pas *in abstracto* mais selon son expérience de magistrat — pour connaître des lois vitales que les sociétés ne peuvent transgresser sans décroître.

Dès lors il ne déposera plus les armes. Ses ennemis sont tous les révolutionnaires et tous les libéraux. Comme il découd les tapisseries éloquentes de madame de Staël ! Et ses plus récents historiens nous disent qu'il écrivit contre elle, et non point contre Benjamin Constant, les *Considérations sur la France*, pour tâcher de redresser ce cerveau qu'il jugeait faux et pernicieux. Mais son plus redoutable adversaire est Jean-Jacques. Il détestait ce qu'il appelait ses *rapsodies sonores*. Et, dans ses notes *Sur la Russie*, il l'accable en le citant, comme il accable de la même façon Helvétius et Condorcet. Exemples :

« Il n'y a et il ne peut y avoir aucune loi fondamentale obligatoire pour le corps du peuple, pas même le contrat social. Il a le droit de les abroger toutes, et si même il veut se faire du mal, personne n'a le droit de l'en empêcher. » (Jean-Jacques).

« Le peuple étant souverain, les gouvernants ne sont que

ses magistrats et il peut changer le Gouvernement quand il veut et parce qu'il veut. » (Condorcet).

« Dès que le vice rend l'homme heureux, il faut aimer le vice. » (Helvétius).

Résultat : l'anarchie ou le despotisme. Et, cette fois, voici du Joseph de Maistre : « On peut soutenir, en thèse générale, qu'aucune souveraineté n'est assez forte pour gouverner plusieurs millions d'hommes, à moins qu'elle ne soit aidée par la religion ou par l'esclavage, ou par l'une et l'autre. » Hitler, Staline ont rétabli une sorte d'esclavage dont ils ont fait, simplement, un système politique.

Maistre craignait pour la Russie l'affranchissement du peuple, et d'un peuple qu'on aurait privé de religion. « Le genre humain, en général, écrit-il, n'est susceptible de liberté civile qu'à mesure qu'il est pénétré et conduit par le christianisme. » Ce sera presque la même formule qu'emploiera plus tard Balzac dans la préface de ses œuvres complètes quand il déclarera ne voir que dans la religion chrétienne, et même spécialement catholique, le frein moral et social des nations. Joseph de Maistre, redoutant les effets politiques de la Réforme (qui, en Allemagne, aboutit aujourd'hui, avec l'hitlérianisme, au culte de la Force), écrivait encore : « Toute discussion générale et populaire des dogmes religieux emporte avec elle une discussion semblable des dogmes politiques. »

Il compare, dans le même écrit sur la Russie, les lois de la fermentation dans le monde moral à celles du monde physique ; pareillement, elles naissent des contacts : « Des grains de raisin, isolés, pourriraient en silence ; à millions, mêlés, ils soulèveraient une montagne. Il en est de même des hommes : dans les moments de fermentation, il ne faut leur permettre de ne se réunir qu'au grand air. Qu'ils ne se renferment jamais ensemble et sans inspecteur autorisé ! C'est une loi générale de sage politique. »

Dans le même temps, Rivarol donnait cet avertissement : « Malheur à ceux qui remuent le fond d'une nation ! »

* *

Les Soirées de Saint-Pétersbourg demeurent, je crois, l'ouvrage de Joseph de Maistre qui a le mieux résisté au poids des ans. La forme dialoguée a gardé sa vivacité, bien qu'elle soit, ici, un peu laborieuse et guindée. Les trois personnages qui échangent leurs idées, le comte, le sénateur et le chevalier ne sont pas assez différents, ne se heurtent pas assez, ne font guère que susciter l'un chez l'autre des développements en accord avec leurs propres convictions. Mais l'érudition et le pittoresque, le jaillissement imprévu des formules heureuses les renouvellent sans cesse.

Maistre aime autant la France qu'il hait la Révolution. Il voit en elle la nation providentielle dont l'abaissement ou l'erreur produit des maux généraux. Il redoute d'autant plus son aptitude à être trompée (comme nous l'avons été, après la guerre, par l'Allemagne) qu'elle a en partage, outre ses armes qui sont terribles, sa langue « et cela depuis qu'il y a une langue française ».

Ainsi fait-il dire au comte, s'adressant au chevalier qui est français : « Je me souviens d'avoir lu jadis une lettre du fameux architecte Christophe Wren où il examine les dimensions qu'on doit donner à une église. Il les déterminait uniquement par l'étendue de la voix humaine : ce qui devait être ainsi, la prédication étant devenue la partie principale du culte, et presque tout le culte dans les temples qui ont vu cesser le sacrifice. Il fixe donc ces bornes au delà desquelles la voix, pour toute oreille anglaise, n'est plus que du bruit ; mais, dit-il encore, *un orateur français se ferait entendre de plus loin, sa prononciation étant plus distincte et plus ferme.* Ce que Wren a dit de la parole orale me semble encore plus vrai de cette parole bien autrement pénétrante qui retentit dans les livres. Toujours celle du Français est entendue de plus loin : car le style est un accent. Puisse cette force mystérieuse, mal expliquée jusqu'ici, et non moins puissante pour le bien que pour le mal, devenir bientôt l'organe d'un prosé-

lytisme salutaire, capable de consoler l'humanité de tous les maux que vous lui avez faits... » Cette force, dans la guerre nouvelle, n'est-elle pas au service du droit et de la vérité? Par les ondes, par le journal, par le livre, elle gagnera, elle aussi, sa bataille.

Le septième entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le plus connu, est consacré à la guerre. Il en fait un fléau soumis à Dieu et quasi inexplicable car « expliquez pourquoi ce qu'il y a de plus honorable dans le monde au jugement de tout le genre humain sans exception est le droit de verser innocemment le sang innocent? » Mais toute nation n'est pas innocente. Maistre célèbre le métier militaire qui, souvent, allie au courage la vertu et même la piété et s'accommode du bon sens. « Les sophismes échouent devant sa droiture. »

Les guerres nationales sont venues gâter la civilisation qui avait adouci ce fléau autrefois en Europe. De ces guerres de l'Europe aux XVIIe et XVIIIe siècles il trace un tableau presque idyllique : « On se tuait sans doute, on brûlait, on ravageait, on commettait même si vous voulez mille et mille crimes inutiles mais cependant on commençait la guerre au mois de mai, on la terminait au mois de décembre, on dormait sous la toile, le soldat seul combattait le soldat. Jamais les nations n'étaient en guerre et tout ce qui est faible était sacré à travers les scènes lugubres de ce fléau dévastateur. »

La guerre aujourd'hui est générale et menace les civils, enfants, femmes, vieillards, malades, sans compter les chefs-d'œuvre de l'architecture, églises, palais, monuments, et c'est le progrès, Maistre le constate dès les dernières guerres de l'Empire avec sa hautaine ironie. Certes, la guerre est l'état de la nature où tout s'égorge, où l'homme n'épargne rien de ce qui vit, pour sa nourriture, son vêtement, son instruction, son plaisir même. « Quel être exterminera celui qui les extermine tous? Lui. » Il est pourtant fait pour l'amour, et il accomplit « avec enthousiasme ce qu'il a en horreur ».

La guerre est une loi naturelle, mais la sagesse et l'intelligence de l'homme ne la peuvent-elles reculer et même éviter? « Il y a, dit encore Maistre, des guerres vicieuses, des guerres de malédiction, que la conscience reconnaît bien mieux que le raisonnement : les nations en sont blessées à mort, et

dans leur puissance, et dans leur caractère... » A-t-il prévu celle-ci ? L'invasion de la Pologne, après celle de la Tchécoslovaquie et de l'Autriche, en fait bien une guerre de malédiction et la conscience publique ne s'y est pas trompée. L'Allemagne, tôt ou tard, en sera blessée à mort.

Et comment ne pas rappeler enfin les fameuses pages où Maistre, devançant le maréchal Foch, montre la force morale qui, dans la guerre, détermine le succès ?

— *Qu'est-ce qu'une bataille perdue ?* demande-t-on à un général.

— *C'est une bataille qu'on croit avoir perdue...* Il est une heure où *une armée se sent portée en avant, comme si elle glissait sur un plan incliné...*

Les forces morales ne jouent-elles pas aujourd'hui en notre faveur ? Nous savons d'avance qu'il est un jour encore mystérieux où se lèvera pour nous l'aube de la victoire.

★ ★

J'ouvre, après les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le traité *Du Pape* et voici que j'y découvre une application imprévue aux événements actuels. Joseph de Maistre explique le rôle joué par le pouvoir temporel des souverains pontifes. Visiblement c'est leur pouvoir spirituel qui l'intéresse et qu'il place au-dessus de tout puisqu'il fait d'eux les héritiers de la parole du Christ. Mais le but qu'ils poursuivirent comme princes temporels fut la liberté de l'Italie qu'ils voulaient soustraire à la puissance allemande. Là est l'histoire véridique. Les Romains ne voulaient pas d'empereur allemand à Rome : la postérité de Charlemagne était éteinte ; ni l'Italie ni les papes ne devaient rien aux princes qui la remplacèrent en Allemagne.

Et Joseph de Maistre cite à ce sujet Voltaire. Il a horreur de Voltaire mais il s'en sert : Voltaire, selon son jugement, le plus méprisable des écrivains lorsqu'on ne le considère que sous le point de vue moral mais, pour cette raison même, le meilleur témoin pour la vérité lorsqu'il lui rend hommage

« par distraction ». Or, dans son *Essai sur l'histoire générale*, Voltaire flétrit les princes allemands qui *tranchaient tout par le glaive* : « Les Italiens, écrit-il, avaient, certes, un droit plus naturel à la liberté qu'un Allemand n'en avait d'être leur maître. Les Italiens n'obéissaient jamais que malgré eux au sang germanique ; et cette liberté, dont les villes d'Italie étaient alors idolâtres, respectait peu la possession des Césars allemands... » Et plus loin : « ... Si cette autorité des empereurs avait duré, les papes n'eussent été que leurs chapelains et l'Italie eût été esclave. »

L'autorité de Joseph de Maistre se confond avec celle de Voltaire pour célébrer cette lutte constante des papes contre le germanisme, au point que l'on peut se demander lequel des deux a écrit cette page : « Le corps germanique s'appelait le *Saint empire romain* tandis que, réellement, il n'était ni *saint* ni *empire* ni *romain*. Il paraît évident que le grand dessein de Frédéric II était d'établir en Italie le trône des nouveaux Césars et il est bien sûr au moins qu'il voulait régner sur l'Italie sans borne ni partage. C'est le nœud secret de toutes les querelles qu'il eut avec les papes, il employa tour à tour la souplesse et la violence, et le Saint-Siège le combattit avec les mêmes armes. Les Guelfes, ces partisans de la papauté, et encore plus de la liberté, balancèrent toujours le pouvoir des Gibelins, partisans de l'empire. Les divisions entre Frédéric et le Saint-Siège n'eurent jamais la religion pour objet. »

Toutes ces guerres entre l'empire et la papauté ne furent en réalité qu'une lutte entre l'Allemagne et l'Italie, entre l'usurpation et la liberté. Les papes se montrèrent grands politiques en prenant parti pour l'Italie, en favorisant d'avance l'indépendance nationale. L'épouvantable sac de Milan justifierait, à lui seul, leur politique. Il n'y a pas que le sac de Milan : Othon II invite un grand nombre de seigneurs à un repas magnifique, pendant lequel un officier lit la liste des proscrits qui sont emmenés dans une salle voisine pour y être égorgés ; Frédéric, ayant fait prisonniers des parents du pape, ordonne aussitôt de les pendre. Toute l'histoire de l'Italie est pleine de ces crimes jusqu'à ce que ces princes d'Allemagne fussent chassés.

« Le plus grand malheur pour l'homme politique, écrit Joseph de Maistre, c'est d'obéir à une puissance étrangère. » Et il ajoute : « Aucune nation ne sait commander à une autre. » Car elle veut alors dominer l'autre et l'écrase pour assurer sa maîtrise.

Barbey d'Aurevilly avait classé Joseph de Maistre parmi les prophètes du passé. Passé est de trop. Joseph de Maistre a parfaitement vu, cent ans à l'avance, le danger pour la Russie d'un affranchissement populaire trop rapide et insuffisamment préparé ; comme il a prévu les ruines accumulées par les guerres dites nationales, auxquelles les pays tout entiers prennent part, inaugurées par les levées en masse de la Révolution, substituées aux guerres d'autrefois, limitées et menées par des gens de métier ; comme il a montré l'importance dans la guerre des forces morales et de la volonté de tenir le plus longtemps. Enfin, dans *le Pape*, n'a-t-il pas annoncé la libération de l'Italie et la nécessité de son indépendance vis-à-vis de la perpétuelle menace allemande qui pèse sur elle, vis-à-vis des Césars allemands qui ont cessé d'être les empereurs d'Autriche, et n'a-t-il pas expliqué ainsi le pouvoir temporel des souverains pontifes qui, ce rôle achevé, peuvent aujourd'hui exercer uniquement le pouvoir spirituel, leur apanage sacré ?

Le bachelier qui dénombrait, il y a un demi-siècle, avec circonspection et même répugnance les quatorze volumes épais des œuvres complètes de Joseph de Maistre, se penche aujourd'hui sur elles avec amitié, à la lueur des vérités de l'histoire et de la guerre.

HENRY BORDEAUX

LE CHAMEAU RÊVÉ

CONSTANTINE ! Constantine !... Après deux rapides courses récentes, 1935, 1938, ce nom continue à me rendre un son très lointain qui le mêle aux images de ma plus haute antiquité. Il ne s'agit ni des Romains ni des Numides mais de la seule année 1872, où pointait la petite flamme de mes quatre ans.

Cette année a laissé en moi quelques marques profondes qui portent de vives couleurs.

Pour commencer, à Pâques, ce fut, dans mon Martigues, le premier déménagement. Nous quittions mon Quai natal pour le Cours de l'Ile, de l'autre côté du Canal. Tout notre monde travaillait, j'avais honte de ne rien faire ; j'obtins la permission de transporter crayons et plumes avec un encrier de porcelaine prudemment vidé de son contenu.

Dans la nouvelle maison, dont j'admirais beaucoup la rampe d'escalier aux balustres de pierre blanche, ce fut la naissance d'un petit frère.

Puis son baptême, à l'eau de Lourdes ou de la sainte Baume, dans la cafetière d'argent. Au repas qui suivit, mes premières gouttes de champagne. On m'avait assis entre les commis de mon père, deux jeunes gens qui s'appelaient, l'un Corneille, l'autre Durand. Ils m'apprirent la véritable composition de la vinaigrette de foie de rougets, qui exige surtout de l'huile et du poivre. Ainsi l'ont réglé nos anciens. Sans Corneille et Durand, personne ne me l'eût montré car, d'un côté, ma vieille bonne,

venue du Diois, était Dauphinoise, et de l'autre, malgré son quart de siècle de séjour et de services comme percepteur et receveur municipal, mon père conservait un état civil de métèque dans notre république de Martigues ; il était né chez les Volsques, dans l'arrondissement de Marseille. Quant à ma mère, de vieille souche du pays, elle avait toujours été trop distraite de ce qui se mange et se boit pour se mettre en souci d'une recette de gourmands. Mais celle-ci était fameuse ! Bénis soient les deux compagnons qui me l'ont enseignée. Je ne l'ai pas oubliée, et la pratique, et la transmets.

Avant ou après le baptême (à moins que ce ne soit avant *et* après) eurent lieu les mariages des deux sœurs puinées de ma mère et le départ pour l'Algérie de la dernière, ma marraine.

Cette jeune marraine avait eu sa forte influence sur moi. Les lecteurs de ma *Musique intérieure* n'ont peut-être pas oublié une tante Félicité, petite et qui boitait mais dont la disgrâce était compensée par l'éclat fascinant de sa voix quand elle récitait les alexandrins romantiques de *Pigeon vole :*

...La lune est une femme
Qui cherche quelque chose et qui parcourt les cieux.

C'est elle aussi qui, mon Fablier en main, m'avait rompu aux liaisons grammaticales du *Lou Pélagneau.*

L'ai-je vu marier ? Je n'en retrouve aucune trace dans mon souvenir.

Au contraire, il me souvient parfaitement d'avoir été de l'autre noce, celle de ma tante Mathilde, célébrée à minuit, en grande pompe, dans la belle église de Draguignan — car mes pauvres vieux yeux n'en ont pas encore fini avec les splendeurs du maître-autel illuminé. Au retour, je revois la longue table où scintillaient les grands verres et les petits, chacun flanqué d'une flûte. Buveuse d'eau, ma mère met son gant dans la sienne. Au dessert, je me lève. Je m'entends réciter, non sans chanter un peu, le compliment que mon père m'avait rimé et que, vers après vers, j'avais appris sous les tilleuls et les lauriers-roses de Roquevaire :

Accueille avec faveur, ô tante bien-aimée,
Les souhaits innocents de ton jeune neveu !
Que le Dieu souverain garde ta destinée...

Seulement, là, je restai court.

— *Et puis, maman?* dis-je de ma plus grosse voix.

Les beaux éclats de rire! Moitié riant, moitié fâchée, ma pauvre mère était confuse. Moi, non. Je n'avais fait que réclamer le secours où je devais l'aller chercher. Mais toutes les petites filles, jeunes filles, jeunes femmes de la famille s'étaient élancées : elles m'entouraient, et faisaient la ronde, et chantaient :

— *Et puis, maman? Et puis, maman?*

Je crus bien que l'on se moquait. Mais on me couvrait de caresses. Je me dis : « *Que serait-ce, si j'avais su mon compliment?* » Erreur! C'était, au fond de ma détresse, le naturel qui avait plu. Je ne pouvais m'en rendre compte mais en profitai sans pudeur. Ma grande cousine germaine m'élut, d'enthousiasme, pour son petit mari, et quel cadeau de noces! les belles espadrilles que notre nouvel oncle lui avait rapportées du pays d'Espagne, dont il était consul. Sa tendresse me semblait même un peu voyante. Mais sa mère elle-même, l'aînée de la mienne, ma tante Valérie, dont le joli visage, les yeux longs et doux, la belle taille souple me plaisaient tant, s'attendrit et s'humanisa tout à coup, elle qui ne m'avait jamais honoré d'un regard!

L'avant-veille, je l'avais priée en vain :

— *Tante, maman m'a dit que, quand tu étais petite, il y avait une gavotte que tu dansais à ravir. Danse-la, dis, pour moi.*

Mais elle m'avait rabroué :

— *Qu'est-ce que tu me racontes?... Je ne danse pas de gavotte...*

Le lendemain d'*Et puis, maman*, elle me dansa gentiment quelques pas de la gavotte et me la fit un peu danser.

La même gloire me valut deux autres conquêtes. Une bonne et brave fille me prit en affection violente. Elle servait la propriétaire de la maison de Draguignan que mes oncles avaient louée. Comme elle s'appelait Marguerite, nous chantions du matin au soir :

Margueri-i-te,
Ma douce ami-i-e.

Elle me présenta à sa maîtresse, vieille dame perdue d'amour pour les enfants. Je ne tardai point à devenir le premier favori

de madame Astier, au point d'être accusé de manœuvre déloyale par deux ou trois petits jaloux. Lorsque, au bout de la huitaine, il fallut dire adieu à Draguignan, à ses pompes et à ses amours, madame Astier ne voulut pas me laisser partir les mains vides : pour que mon souvenir lui fût fidèle — en quoi il n'a jamais failli — elle me fit don d'un beau livre où étaient figurées et peintes les principales bêtes de la création.

Je ne savais pas encore bien lire. Ce Bestiaire en couleurs faisait tout à fait mon affaire. Lorsque nous fûmes de retour à notre petite maison des champs, le livre de madame Astier devint mon compagnon de toutes les heures. Je ne cessais d'y contempler les portraits d'animaux sauvages et domestiques. Selon une manie qui n'a fait que croître et embellir avec l'âge, je m'occupai de déterminer entre eux l'ordre de préséance ou de préférence. Le premier rang alla, comme il convenait, au Lion. Puis au Serpent à lunettes. Enfin au Chameau, dont une légende en grosses lettres disait que l'Algérie était son séjour naturel.

Aussi, deux ou trois mois plus tard, fin octobre ou début de novembre, quand la seconde mariée, ma jeune marraine, sur le point de s'embarquer, me demanda ce que je voulais qu'on me rapportât d'Algérie, je répondis intrépidement :

— *Un shameau.*

— *Qu'est-ce que tu feras d'un chameau?* me dirent mon père et ma mère.

Ils me soufflaient :

— *Demande à ta marraine un petit âne d'Afrique.*

— *Non, ze veux un shameau.*

Plus je sentais la prononciation défectueuse, plus j'y mettais d'accent.

On me tirait en vain par ma petite robe :

— *Nigaud! Ta marraine t'apportera un petit âne, nous achèterons une carriole, tu l'attelleras et tu le feras courir dans l'allée.*

Cet âne ne me disait rien. Et *petit* encore! Pour qui me prenait-on?

J'étais grand pour mon âge et me dressais, fier et vexé, en redemandant mon *shameau.*

On ne put m'en faire démordre.

Et c'est pourquoi je n'eus ni le chameau ni l'âne.

On m'avait bien promis tout ce que je voulais mais l'Algérie retint assez longtemps ma petite marraine, son mari et l'enfant qu'ils avaient eu là-bas. Le grand linceul de sable ne tarda point à les recouvrir et tous glissèrent peu à peu aux pentes lisses de l'oubli.

Seul gardait quelque vie souriante le souvenir de mon chameau. L'affaire fut classée, en assez bonne place, dans le musée mémorial de ces doux récits familiers dont il est radoté, au coin des cheminées et, tout le long des tables amies, dans les petits groupes initiés : parents, enfants, vieux serviteurs... Puis le corps de l'historiette plonge et tournoie quand tous ceux qui l'ont sue ont fini de s'évanouir un par un.

Je n'y pensais plus, quant à moi. Cependant, cette vieille image avait dû conserver une vitalité obscure. Elle reprit couleur une quinzaine d'années plus tard.

Grand garçon aux idées très noires, qu'assombrissait le pessimisme à la mode de 1888 et de 1889, j'étais en train de lire, ou plutôt d'aspirer et de respirer, comme un arôme vénéneux, ces dures, ces amères *Notes* que le plus désespéré des esprits que j'aie jamais connus, Jules Tellier, avait prêtées à un autre lui-même qu'il appelait *Tristan Noël*. Ce Tristan se jugeait incapable d'atteindre aucun idéal ; mais il se trouvait sans courage ni bonheur quant aux réalités les plus accessibles. C'est pourquoi il se comparait aux « *crabes tombés sur le dos* ». « *Ils agitent désespérément les pattes sans pouvoir se redresser et contemplent avec effarement ce ciel qui n'est pas fait pour eux.* »

— Tiens ! me dis-je, voilà qui ne ressemble point mal à mon âne et à mon chameau ! Encore ai-je été un peu plus stupide que ces crabes, qui n'en peuvent mais. Car c'est bien de ma faute si j'ai perdu le petit animal, tel qu'il m'était offert, pour le vain désir du gros ruminant !

Par quelle étrange mécanique de mémoire cette ancienne vignette était-elle ainsi ressortie et *renée* du silence et de l'ombre ? Je l'ignore totalement. Mais ce ne fut pas sans complaisance que j'y repensai. Ma parabole me semblait plus

claire et pertinente que celle de Tristan Noël. Elle mettait en relief cette part de caprice et d'entêtement qui ajoute au malheur des hommes : amoureux d'impossibles monstres, ils négligent de voir la charmante petite bête qui leur tend les pattes ou les bras.

Cependant, au fur et à mesure que je caressais mon apologue moral pour en vérifier la juste portée, un doute que je connais bien s'insinuait en moi.

J'osais mettre en question l'historicité du point de départ.

— *Soit!* me disais-je, *le sens de la fable est exact. Mais ne l'est-il pas trop? Enfant, adolescent, jeune homme, tu as subi telle déception pour t'être si souvent abandonné aux jeux lointains de tes images et de tes désirs. Jules Tellier aurait pu écrire pour toi, comme pour lui, sa sentence rimée :*

Celui qui ne sait pas étouffer son envie
Et qui se donne au rêve — est perdu pour la vie.

Combien de tes chameaux rêvés t'auront privé d'un âne réel! Cela n'est que trop certain. Ce qui l'est moins, en bonne critique, c'est, à coup sûr, ton dialogue avec ta marraine, et ton désir précis, et ta concupiscence obstinée de l'animal supérieur. Es-tu sûr de n'avoir pas rêvé aussi tout cela? Ou que cela n'ait pas été greffé sur l'un ou l'autre lambeau de vérité qui flottent sur ton passé lointain? Ou ne l'a-t-on rêvé pour toi? Longtemps après, peut-être! Réfléchis, tout cela est trop bien fait et trop bien tourné! Cela tombe trop d'aplomb et à pic entre le songe et la vie pour ne pas attester l'artifice d'une main d'homme ou, qui pis est, de femme? On aura réussi à te faire prendre pour vécue véritablement cette gentille flamme que, seule, l'imagination artiste put allumer au fond de toi! L'imagination de qui? Ne cherche pas. Tu ne saurais compter pour rien les suggestions persécutrices de tant de belles voix éloquentes dont tu as tout reçu et que tu as toujours écoutées! Paysannes, domestiques, tantes, cousines ont tant parlé autour de toi! Par-dessus tout, ta mère! Tout ce monde vivace en giration perpétuelle s'est admirablement entendu à te construire les miroirs et les prismes où composer et colorier ce passé qu'il

avait créé avec toi. Merveilleuses éducatrices ! Elles ont excellé à la serinette supérieure dont l'effet naturel est que tu te figures avoir eu, avoir dit telles pensées précieuses qui n'ont guère été que les leurs...

Strict observant des disciplines de Pyrrhon, ainsi par leur licou traînais-je mon pauvre chameau (cependant si réel !) de Roquevaire et de Draguignan jusqu'aux penchants troublés de l'invention, de la poésie et du rêve purs.

Or, écoutez l'insigne aventure où Clio méprisée fut vengée de toutes les autres muses. Très fraîche en est la date. C'est l'autre été, celui de 1938, peu de semaines avant ma seconde course algérienne. Je flânais, sans y rien chercher, sur un lot de vieilles reliques, et voilà que, d'un vague petit paquet de lettres et de portraits, quelque chose fit irruption !

Quatre pages d'un papier glacé, craquant et diaphane, couvert d'une écriture de la famille et qui, portant la suscription « *Constantine*, 20 *février* 1873 », commençant par « *Mon cher beau-frère et ma chère sœur* », finissait par la signature de ma tante Félicité...

Au bas de la deuxième page y flamboyaient les sept petites lignes que voici :

« *Et votre petit espiègle de Charles, songe-t-il toujours à sa marraine et à son oncle? J'en doute. Car, d'ordinaire, les enfants oublient si facilement ! Quoi qu'il en soit, nous pensons toujours à sa commission. Mais, hélas ! à Constantine, les chameaux sont bien rares, plus rares que je ne pensais. Qu'il ne se désespère point pourtant ! Cela pourra venir. Parlez-moi longuement de lui et faites-lui, pour nous, les plus affectueuses caresses.* »

Pierre Varillon, qui traversait Martigues, fut pris à témoin de ma joie. Car, par Fustel ! j'avais un texte ! Un texte, et pas un indice, pas un simple fil conducteur ! L'attestation formelle, équivalent d'un certificat... Les débris de mon Hypercritique jonchaient honteusement le sol à mes pieds... Seuls les mauvais esprits qui connaissent, comme le mien, cette *horrible manie de la certitude* dont le jeune Renan se montrait dégoûté, pourront imaginer quelle béatitude j'y savourai et ce qui me la rendit encore plus douce : la qualité toute physique de cette résurrection du passé dans ce petit rec-

tangle de papier terni, si fragile et si dur ! Encore ne suis-je pas assuré d'avoir épuisé un plaisir qu'étaient venues rafraîchir et ranimer d'autres figurines lointaines, envolées du même feuillet : ma bonne vieille Sophie y était citée comme un membre de la famille, et cette madame Goiraud, que l'on rencontre dans un chapitre de *Notre Provence* [1], et enfin, plus complètement inédite, exhumée de plus profonds caveaux de ma vieille enfance, une arrière-petite cousine de ma grand'mère, notre voisine du quai de l'île, coiffée à la Marie Stuart, un peu voûtée — je revois son pas, son allure — une madame Vidal, que j'appelais *la gâteuse*, parce qu'elle me comblait, en effet, de ses gâteries.

Je ne demande pas que l'on soit indulgent pour ces pauvres fantômes, car je leur voudrais de l'amour... Comme l'a dit le grand poète de la gloire :

C'est ainsi qu'il nous plaît...
De louer nos amis et ceux qui ne sont plus.

Mais, comme tout est renversement soudain dans la vie de l'esprit, le délice de la vérité ne me laissa pas une longue paix. Les réflexions que j'y faisais eurent l'effet nouveau de me séparer et même de m'éloigner fortement du pessimisme dogmatique de Tristan Noël et de Jules Tellier.

Plus j'y pensais et moins je trouvais notre sort assimilable à celui de crabes retournés, interdits de la terre, privés du sublime des cieux.

La vieillesse venue remet totalement en question ce que ma première jeunesse avait reçu pour évident. Je me vois contraint de me demander jusqu'à quel point le Rêve est situé au rebours du Réel. En est-il vraiment l'inverse — le retranchement — et la privation ? On les oppose. Ne peut-on les accorder et les composer ? En admettant que mon chameau m'ait privé de mon petit âne, puis-je l'accepter pour signe et figure d'un idéalisme désorbité ?

Après tout, quand bien même les bêtes de sa race se seraient obstinées à demeurer aussi rares que l'écrivait ma marraine de Constantine, — et s'il fallait bien tenir compte des difficultés variées qu'on aurait eues à le débarquer à Marseille ou à

1. *Notre Provence*, de Léon Daudet et Charles Maurras.

l'héberger dans notre petit jardin, il reste, néanmoins, que le chameau existe, comme le ciel existe, comme les étoiles du ciel.

Le pauvre crabe humain, renversé sur le dos, ne perd pas son pouvoir de plonger le regard dans l'abîme céleste. Et ce n'est point une mauvaise façon de le posséder, ni la moins réelle !

A la fin de son *Bref de Sagesse*, après un admirable chapelet de rustiques proverbes plus gaîment réalistes les uns que les autres, « l'oncle Guigue » de Mistral fait cette conclusion parfaite :

Puis si, pour toi, la vie
te paraît trop chétive,
éblouis-toi les yeux
aux astres de la nuit.
— Car, tout ce que tu rêves,
là, tu peux le trouver,

Tel est le recours terminal du poète. Rien ne peut empêcher de commencer par où il finit. Nulle loi de conventions ni convenances n'oblige l'homme ni l'enfant à s'arranger des seules satisfactions triviales qui sont à portée de sa main. Pris en lui-même, l'âne est un animal historique, légendaire et sacré, digne de tout éloge. Mais le chameau vaut mieux tel qu'il ressortait du livre de madame Astier : bosses monumentales, fourrure épaisse de poils bruns, long museau doux, larges babines, il me représentait sur l'échelle animale quelque chose de transcendant.

Si haut monté que fût mon jeune désir, il ne me convient pas d'y reprendre aucune chimère.

CHARLES MAURRAS

LES TROIS PÈLERINS DE CHARTRES[1]

C'ÉTAIT au temps que le bon roi saint Louis régnait sur la France. Il était revenu de sa première croisade en Terre sainte, honoré de tous comme le prince le plus pieux et le plus illustre de la chrétienté. Il visitait son royaume, bâtissait ou rebâtissait des églises, fondait des hôpitaux et des écoles ; enfin la vertu fleurissait de toutes parts sous son sceptre. Outre les aumônes immenses qu'il distribuait, il faisait nourrir chaque jour, dans son palais de Vincennes, cent vingt-deux pauvres, qui recevaient chacun deux pains, un quart de vin, de la viande ou du poisson pour un bon repas et un denier parisis. Les mères de famille avaient un pain de plus par tête d'enfant. Maintes fois, il le taillait lui-même et leur donnait à boire de sa main. Le jour du *grand jeudi*, lui et ses fils lavaient les pieds à treize pauvres, leur donnaient une aumône considérable et ensuite les servaient à table. Et comme un des grands de sa suite s'en étonnait une fois et s'écriait que, pour sa part, il ne consentirait pas à laver les pieds de ces vilains : « Vraiment, c'est mal dit, répliqua le roi, car vous ne devez mie avoir en dédain ce que Dieu fit pour notre enseignement. Je vous prie donc, pour l'amour de Dieu premier, et pour l'amour de moi, que vous vous accoutumiez à les laver. »

De ceux qui le virent faire ainsi son devoir de roi très chrétien, nul ne fut plus touché qu'un simple tailleur d'images

1. Copyright by Guy de Pourtalès, 1940.

nommé Grégoire qui, pour lors, travaillait en l'église cathédrale Notre-Dame de Paris. C'était un très pauvre garçon, orphelin de père et de mère, bien humble parmi les humbles, bien petit parmi les petits. Il ne savait ni lire ni écrire, comme la plupart des gens en son temps, et cependant connaissait son histoire sainte sur le bout des doigts. Car les moines cordeliers et prêcheurs l'enseignaient au peuple chaque jour du haut de la chaire, et les tailleurs d'images passaient ensuite leur vie à la raconter à leur manière, de la pointe de leur ciseau. C'est ainsi qu'au moyen âge les foules apprenaient leur catéchisme en lisant, toute vivante et parlante, l'histoire du ciel et de l'enfer sur ces grandes bibles de pierre que sont les cathédrales.

Un jour donc que Grégoire, le tailleur d'images, façonnait le portrait de saint Victrice, évêque de Rouen, martyr de la foi dont monseigneur Jésus-Christ délia lui-même les chaînes au moment du supplice, le bruit d'une grande multitude sur le parvis de Notre-Dame attira son attention. C'était le pieux roi qui venait chanter vêpres et complies en sa belle cathédrale de Paris pour le jour de la Saint-Marc, qui se trouvait être celui de sa naissance. Grégoire descendit en hâte de son échafaudage des tours pour se mêler au peuple. Il vit passer le roi, suivi de son vieil ami le sénéchal de Joinville et de plusieurs conseillers du royaume, tous vêtus avec cette simplicité digne dont le souverain donnait l'exemple. Et il assistait de loin à l'office lorsque, vers la fin, le recueillement général fut troublé par une étrange rumeur qui s'élevait du côté du porche d'entrée. On se bousculait, on grondait, des poings se levaient ; les uns se pressaient pour voir, d'autres fuyaient dès qu'ils avaient vu car ce qui approchait ainsi au bruit des cliquettes de bois, c'était une royauté aussi mais d'une nature bien différente, la terrible royauté de l'horreur et de la souffrance : c'était un groupe de lépreux. Ils arrivaient lentement, agitant leurs cliquettes pour qu'on les vît, agitant leurs bras ou leurs mains couverts de pustules et d'écailles saignantes, presque fiers, presque glorieux de la terreur qu'inspiraient leurs visages. Chez les uns, on ne distinguait plus que deux yeux, qui semblaient vous regarder du fond de l'enfer ; chez les autres, au contraire, le mal s'était

comme retiré en dedans, laissant la peau nette, mais sa blancheur même faisait déjà d'eux des morts. Devant ce groupe de réprouvés marchaient deux femmes. L'une était vieille, crochue, bancale, en haillons et tellement rongée d'ulcères qu'elle semblait devenue la lèpre en personne et capable de vous infecter par sa seule présence. L'autre était une jeune fille d'une beauté exquise et légère, drapée dans une longue robe blanche et dont le visage pur et noble rappelait celui d'une divinité païenne (du moins Grégoire en jugea-t-il ainsi, d'après une statue antique qu'un chevalier avait rapportée d'Asie Mineure et que l'évêque avait fait placer dans une chapelle où elle figurait sainte Cuthburge, reine, vierge et abbesse en Angleterre).

La jeune fille souriait et semblait ne rien entendre des malédictions proférées autour des lépreux, accusés depuis peu de contaminer volontairement les puits et les fontaines. Car le hideux mal s'étendait, en effet, dans Paris la grand'ville. D'aucuns prétendaient même que Dieu permettrait au fléau de s'étendre encore, tant que le roi et ses vassaux ne repartiraient pas pour délivrer les lieux saints de la domination des infidèles. Mais un cordelier avait prophétisé, le matin même de ce jour, que, s'il se trouvait trois pèlerins lépreux au cœur pur : homme, femme et enfant, pour aller pieds nus, au péril de leur vie et de leur âme, à travers les forêts sauvages jusqu'en la ville de Chartres, afin d'y déposer les prières des lépreux de Paris aux genoux de la Vierge miraculeuse de Sous-Terre, alors Dieu, dans sa miséricorde, ferait cesser le fléau.

Cependant le roi s'était levé de la dalle où il se tenait agenouillé. Il s'avança seul au devant des lépreux, tandis que ses conseillers demeuraient en arrière. Puis il adressa quelques paroles d'affection à ces malheureux et offrit sa bourse à la vieille. Apercevant alors, sous la large manche de la jeune fille, une main déjà toute gâtée par le mal, le roi fut tellement ému de compassion qu'il prit cette main et la baisa.

Il y eut un instant de stupeur. Puis grandes louanges s'élevèrent de toutes parts sous les voûtes de la basilique. La foule s'écarta avec respect devant le saint roi qui venait de donner un si bel exemple de charité chrétienne ; les moines accou-

rurent, les cliquettes reprirent leur musique et la cathédrale se vida en peu d'instants, chacun voulant faire escorte au royal pénitent. Seuls restèrent dans une chapelle la jeune lépreuse, qui s'était agenouillée pour prier, et Grégoire, l'imagier, appuyé contre une colonne à regarder cette belle statue vivante. Lorsqu'elle se releva après un très long temps, ses compagnons étaient tous partis et les sacristains avaient fermé les portes et tendu les chaînes, comme ils le faisaient chaque soir. La jeune fille alla se cogner aux portes comme une hirondelle prisonnière, quand Grégoire s'avança et s'offrit à la reconduire à la léproserie dès que la nuit serait complète car il connaissait les voies secrètes de la cathédrale. La lépreuse parut fort effrayée en voyant le jeune artisan, leva la main et montra ses plaies, puisque son visage était resté pur. Mais Grégoire fit comme le roi : il prit cette main et la baisa. La lépreuse le suivit alors dans l'une des tours où il lui apporta à manger, la fit reposer, la garda jusqu'au lendemain et voulut se faire raconter son histoire. Elle lui dit seulement qu'elle était fille d'une sainte qui s'appelait Sophie et vivait à Rome au temps de l'empereur Adrien ; qu'elle-même avait déjà vécu deux fois et n'était revenue en ce monde que pour obéir aux ordres du Tout-Puissant.

Grégoire l'écouta avec étonnement et, croyant qu'il hébergeait une folle, ne l'en aima que mieux car il était simple de cœur et pitoyable.

— Pauvre lépreuse, lui dit-il, j'ai grand peur que ton cerveau ne soit atteint de la même maladie que ton bras car nul jusqu'ici n'a pu vivre plusieurs fois. Pourtant tes doux yeux ne sont point ceux d'une démente.

— Grégoire, répondit-elle, n'est-ce pas toi qui taillas les images de saint Victrice, évêque de Rouen, et du grand saint Basile, qui guérit par sa foi tant d'horribles maladies ?

— Comment le sais-tu ? s'écria Grégoire tout surpris.

— Ce sont les pierres elles-mêmes qui me l'ont appris, reprit-elle, car Dieu m'a donné le pouvoir de les entendre, comme il donna jadis à ma mère Sophie le pouvoir de résister au péché, afin de faire d'elle une sainte, et à mes deux sœurs la constance d'endurer la torture afin qu'elles devinssent de glorieuses martyres.

Grégoire se confirma dans la pensée que la lépreuse ne possédait pas toute sa raison mais ce qu'elle disait avait tant de naïveté et elle-même était si aimable à voir qu'il ne songea plus qu'au moyen de la garder dans la tour pour tailler, d'après elle, des figures de reines et de saintes. Cependant, elle voulut retourner à la léproserie où l'attendaient son frère et sa mère Balbine, laquelle n'était autre que la vieille crochue et bancale (car, si Dieu lui avait donné une première fois une mère superbe et chrétienne inflexible, la seconde fut toute pauvrette et misérable). Grégoire l'accompagna donc jusqu'à la porte de l'enclos et la pria de revenir bientôt. Elle n'y manqua point ; seulement, elle revint avec son frère Valentin, enfant d'une dizaine d'années et, comme elle, enfant de lépreux. La sœur avait le mal au bras droit, le frère aux jambes et aux pieds mais ils semblaient n'y songer ni l'un ni l'autre. Et moins encore Grégoire.

A eux trois, ils passèrent de claires journées dans la tour, où le jeune ouvrier frappait sur son ciseau, tandis que la jolie Sans Nom (car c'est ainsi qu'elle voulut se faire appeler) donnait un langage, une âme et des pensées à chacune de ses statues. Grégoire l'écoutait avec ravissement, tant elle racontait bien ces belles vies de saints et de saintes, d'habitude si modestes, si unies, qu'on s'étonnait de leur voir décerner les honneurs du calendrier. Mais lorsque Sans Nom les expliquait, c'était comme si elle feuilletait le plus beau des bréviaires de l'évêché, peint de mille figures d'or et d'azur, avec des châteaux-forts, des églises, des calvaires, des chemins de croix et, dans les marges, des fruits et des fleurs. Et tandis qu'elle racontait ainsi la gloire de ceux qui n'en souhaitèrent nulle autre que celle de l'oubli, son frère parlait avec nos parents de la race ailée car tel était le don qu'il tenait du ciel : il entendait le langage des bêtes. Et peut-être eussent-ils vécu longtemps de la sorte, tranquilles et heureux dans leur solitude, si Grégoire n'avait bientôt découvert sur son corps les premiers signes de la maladie. Il s'en réjouit, puisqu'elle lui donnait une raison de plus pour ne jamais quitter ses amis. Mais cela lui donna aussi à réfléchir sur le peu de temps qui lui restait peut-être à tailler des statues, et enfin lui rappela la prophétie du cordelier

au matin de la Saint-Marc : « S'il se trouve trois pèlerins lépreux au cœur pur : un homme, une femme et un enfant, pour aller pieds nus au péril de leur vie et de leur âme jusqu'à Chartres, afin d'y déposer aux genoux de la Vierge miraculeuse les prières des lépreux de Paris, alors Dieu, dans sa bonté, ôtera le fléau de dessus la cité. »

— Ne serions-nous point ces trois pèlerins? dit Grégoire. Et il vit tant d'assurance dans les doux yeux de Sans Nom, tant d'intrépide volonté dans ceux du petit Valentin, que son cœur se remplit d'espoir.

— Oui, cela ne fait pas doute, reprit-il, nous sommes les trois pèlerins désignés par le saint prêtre et le plus tôt nous partirons, le mieux ce sera pour tant de malheureux.

Ils partirent donc un matin, avant l'aurore, sans prendre congé de personne, afin de n'être point retenus. Ils franchirent les portes de Paris en agitant leurs cliquettes, sans que les veilleurs leur demandassent rien, tant la robe jaune des lépreux et le cœur rouge qui s'y trouvait cousu en pleine poitrine inspiraient d'effroi aux plus rudes soldats.

A peine hors des remparts, ils prirent à travers champs et, se retournant vers la grand'ville ceinturée de créneaux et de forts, ils invoquèrent à genoux la protection de sainte Geneviève, patronne de Paris. Puis ils s'enfoncèrent dans la forêt.

Mais ils ne savaient pas que le Diable s'était mis en route en même temps qu'eux.

●

Le Diable n'était nullement pressé de voir finir si vite l'épidémie de lèpre. Le bon roi saint Louis ayant apaisé bien des guerres et ne parlant point encore de remettre à la voile pour Jérusalem, le Diable et la Mort n'avaient plus leur compte d'âmes. Aussi résolurent-ils de s'opposer au voyage des trois pèlerins, qui risquaient de leur en ôter encore beaucoup. Et ils se mirent à l'œuvre dès la première nuit.

L'obscurité commençait à s'épaissir dans la grande forêt de Chevreuse où les voyageurs étaient parvenus, quand ils s'aperçurent qu'ils étaient suivis et épiés sous bois par quan-

tité de petites lanternes. D'abord il y en eut deux, puis quatre, puis douze, puis ils ne purent plus compter ces feux follets sautillants, glissants et silencieux car pas une branche ne craquait dans les fourrés. C'étaient des yeux de loups. Et ces loups paraissaient avoir grand faim et attendre seulement qu'il fît encore plus sombre ou que les voyageurs fûssent couchés et endormis pour se jeter sur eux et les dévorer. Mais Sans Nom n'était pas craintive ; Grégoire chantait car son cœur ne manquait jamais de confiance ; seul, Valentin voulut se reposer, ses pauvres pieds nus, déjà tout tachés par la maladie, s'étant fort déchirés, en outre, aux ronces et aux pierres. Grégoire tira du pain et des pommes de son bissac et ils se mirent à manger, tandis que les loups se rassemblaient autour d'eux. Alors Valentin leur adressa la parole dans leur langue :

— Amis loups, leur dit-il, soyez remerciés d'être venus nous tenir bonne compagnie ce soir car il fait si sombre en cette forêt que, sans vos yeux, nous n'y verrions pas clair. Sachez que nous sommes trois pauvres lépreux, qui nous rendons en pèlerinage à Chartres. Si donc vous mangiez de notre chair avant qu'elle soit purifiée, vous mourriez cette nuit même de la malemort que nous portons en nous.

Et s'avançant sans peur vers les bêtes féroces que le Diable leur avait dépêchées, le petit garçon leur montra ses jambes qu'ils vinrent aussitôt flairer. Alors, s'étant consultés, les loups s'approchèrent l'un après l'autre pour lécher les pieds de cet enfant, qui parlait comme eux la douce langue des loups. Et le petit Valentin les embrassa sur leurs fronts étroits. Et ils s'en retournèrent au fond de la forêt, raconter aux ours, aux sangliers et aux aurochs ce qu'il en était. Aussi les trois pèlerins purent-ils, cette nuit-là, dormir en paix sous le regard bienveillant des étoiles.

Le lendemain fut une belle journée. Ils chantèrent des psaumes tout en marchant, ils burent aux sources, mangèrent des cerises sauvages et se racontèrent des histoires. Seulement, vers la fin de l'après-midi, le petit Valentin fut si fatigué que Grégoire le chargea sur ses épaules. Et le tailleur d'images s'émerveilla de voir l'enfant sortir un tout petit arc de sa poche et envoyer, en se jouant, de toutes petites fléchettes dans

le cœur des hirondelles, des geais et des pies qui passaient à sa portée ; mais, loin de tomber morts, les oiseaux s'élevaient aussitôt plus haut dans les airs et chantaient avec plus de joie et de ferveur qu'auparavant. Il semblait que la nature fît fête partout aux trois pèlerins. L'églantine et la verveine embaumaient sur leur passage ; les hêtres et les chênes les éventaient avec leurs feuilles ; ils virent un cerf et sa biche, laquelle était, dit-on, celle qui allaita le fils de sainte Geneviève de Brabant ; le coucou les guida d'arbre en arbre au travers de la forêt et Sans Nom marchait si noblement sur la mousse qu'elle ressemblait à la belle sainte Vierge que maître Grégoire avait taillée pour le chapitre d'Amiens.

Seuls les hommes leur étaient hostiles car ils croyaient voir en eux la mort. Au crépuscule, comme les pèlerins se trouvaient devant la porte d'un bourg où ils voulaient passer la nuit, des soldats et des enfants ramassèrent des pierres et commencèrent de les lapider. Ils durent s'enfuir vers la forêt où les bêtes, du moins, se montraient hospitalières. Et, comme ils y arrivaient, ils virent une grotte. C'était celle d'un ermite qui y avait vécu jadis un quart de siècle, tel Jean-Baptiste dans le désert. Les grosses pierres qui en gardaient l'entrée auraient bien volontiers raconté à Sans Nom l'histoire du saint homme mais les trois amis étaient si épuisés qu'ils s'endormirent doucement, serrés les uns contre les autres, au murmure de la source et du vent.

•

Subitement, Grégoire s'éveilla. Le fond de la grotte s'était ouvert comme une porte qu'on roule et devant lui s'élevait, dans un paysage féerique, un superbe château-fort. Madame la Lune en éclairait la façade. Fenêtres et créneaux brillaient du feu des torches et deux jeunes pages s'avançaient en souriant vers la caverne.

— Bonnes gens, dirent-ils, notre maître et seigneur ayant appris que vous vous étiez endormis dans cette grotte sauvage en a éprouvé un si grand déplaisir qu'il nous envoie vous prier d'entrer en son château pour y achever la nuit et lui

apporter le réconfort de vos prières car il est fort malade. Sans doute ne lui refuserez-vous pas?

— Non, certes, firent les pèlerins en se frottant les yeux, car ils ne savaient s'ils rêvaient ou si, dans leur fatigue, ils étaient le jouet d'une hallucination. Mais, avant même d'être au clair là-dessus, ils furent introduits dans la grande salle du château.

Une douzaine de dames et de chevaliers s'y tenaient groupés autour du seigneur, qui était un vieil homme malade, assis dans un haut fauteuil.

— Je vous ai fait chercher, mes amis, dit-il aux pèlerins, afin que vous me donniez quelque distraction et m'aidiez à passer mes longues nuits d'insomnie et de souffrance. Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Où allez-vous? Rafraîchissez enfin d'une histoire gaie mon esprit, lassé d'entendre ressasser de mauvais contes de gloire et d'amour, et je vous comblerai d'argent et de bienfaits.

— N'as-tu donc pas peur de la mort? demanda Grégoire, et ton âme est-elle si bien préparée à paraître devant le Juge suprême que tu reçoives sans crainte trois lépreux à ta table?

— La mort ne veut pas de moi, dit le vieillard, et votre mal ne saurait m'atteindre. Il y a trop longtemps que je vis pour n'avoir pas cent fois déjà rencontré des malheureux de ton espèce, sans qu'il m'en ait coûté une souffrance de plus ni un jour de moins.

Grégoire raconta en quelques mots qui il était et ce qu'il savait de ses deux compagnons. Alors le seigneur leur fit servir un repas délicat et dit :

— Grégoire, la route de Chartres est encore longue, et c'est le ciel qui t'envoie ici. Repose-toi pendant quelque temps chez moi, avec ta compagne et son frère, dont les pieds ne le peuvent plus porter. Je vous ferai soigner avec des onguents dont j'ai le secret et tu tailleras pour ma chapelle deux statues de tes belles dames du paradis.

Et Grégoire fut tenté. Jamais seigneur ne lui avait parlé ainsi ; ses doigts lui démangeaient de triturer la terre glaise une fois encore pendant qu'il le pouvait et de modeler, d'après Sans Nom, les visages de sainte Anne et de sainte Véronique. Mais, s'étant tourné vers ses compagnons, il vit que l'enfant

dormait appuyé à l'épaule de sa sœur et que celle-ci paraissait plongée dans une profonde méditation. En réalité, elle écoutait ce que lui racontait un gros livre qui se trouvait enchaîné à un pupitre voisin. Et ce livre devait lui rappeler bien des souvenirs anciens car toutes sortes d'impressions variées pouvaient se lire sur son visage, dont Grégoire avait étudié chaque expression. Tout à coup, ses yeux brillèrent d'une sainte colère et elle dit en s'adressant au vieillard :

— Ne te semble-t-il pas, seigneur, que nous sommes de très vieilles connaissances? Je me rappelle, quant à moi, t'avoir vu pour la première fois à Rome, sous le règne de cet empereur Adrien, qui aimait les arts et le plaisir, vainquit les Sarmates, soumit les Juifs mais se déshonora en faisant périr beaucoup de chrétiens dont le seul crime était de confesser leur foi. Or, parmi ces chrétiens, se trouvaient ma mère Sophie, mes deux sœurs et moi-même. Mes sœurs moururent de la mort des martyrs, et je ne te dirai rien de moi. Mais, parmi les conseillers de l'empereur au tribunal, je revois un sénateur aigu et cruel, se penchant sur son épaule pour railler sa clémence possible. Et ce sénateur, c'était toi.... Et, quelques siècles plus tard, après que nos restes eurent été transportés dans l'église abbatiale d'Eschau, en Alsace, d'où je repartis vivre une seconde vie humaine, n'est-ce pas toi que je rencontrai un jour, sur les bords du Rhin? Tu étais alors déguisé en docteur juif, ou bien était-ce en poète allemand? J'étais jeunette et tu te jouais de mon innocence. Tu te moquais de tout, à ton habitude, et de notre sainte religion, et de notre bon évêque, dont tu disais que l'habillement, depuis la mitre jusqu'à l'étole, n'était que du vieil égyptien tel qu'on le voit figuré sur les pyramides. Tu me fis coucher sur le dos dans le gazon et me demandas si réellement le ciel pouvait contenir autant de magnificences qu'on le disait. Et tu t'étonnais que, de toutes ces magnificences, il n'en tombât jamais rien sur la terre, par exemple un pendant d'oreille en diamants, ou un collier de perles, ou au moins un morceau de gâteau à l'ananas, tandis qu'il ne nous venait toujours de là-haut que grêle, neige, pluie ou maladies... Ne t'en souvient-il pas? Et comme je m'indignais de tes propos, n'ajoutais-tu pas, pour me rassurer, que les Juifs et les poètes étaient trop artistes pour

ne pas devenir un jour meilleurs chrétiens que les chrétiens eux-mêmes? Ne jurais-tu pas, quant aux Juifs, qu'ils combattraient à mort pour la Trinité et qu'il fallait leur faire entière confiance, autant et plus qu'au pape lui-même, pour le commerce des âmes? Et plus tard encore, au siècle des mécréants, n'est-ce pas toi qui fondas un monastère pour instruire les maîtres d'école dans l'incrédulité? Ni Dieu ni pape ni roi, enseignais-tu alors; ni tradition ni grandeur ni enthousiasme; point de héros, de croyants, de songe-creux. La terre est notre seule demeure, le savoir notre seul paradis, l'apothicaire et le maître d'école sont nos dieux de demain. Et cependant, comme ta vanité est restée grande, tu disais que chacun de tes souffles portait en soi une vie éternelle, que tu étais toi-même un des hommes les plus éternels, que chacune de tes pensées était une étoile éternelle, toi qui ne croyais pas à l'immortalité...

Le bon Grégoire contemplait Sans Nom avec un étonnement profond. Et, doutant toujours s'il rêvait, il choisit deux marguerites dans un vase de la table et les glissa dans la ceinture de ses compagnons pour voir si elles s'y trouveraient encore le lendemain. Mais à peine Sans Nom finissait-elle de parler que le vieillard malade se leva de son fauteuil en poussant un éclat de rire horrible, tandis que ses cornes, jusque-là soigneusement aplaties, se dressaient soudain sur sa tête. La lépreuse fit un signe de croix de sa pauvre main pustuleuse et, à l'instant même, le tonnerre ébranla le château, l'obscurité se fit, tout disparut et Grégoire se réveilla en sursaut dans la cellule de l'ermite.

Le jour se levait. Les oiseaux commençaient de chanter. Tout respirait la paix du Créateur. Et voici que le frère et la sœur, endormis épaule contre épaule comme deux agneaux, tenaient chacun entre leurs doigts une marguerite.

●

Ils se remirent en marche en louant Dieu et Grégoire raconta le rêve qu'il avait fait. Sans Nom assura qu'elle n'avait point rêvé du tout et Valentin, quoiqu'il ne pleurât ni se plaignît jamais, montra ses petites jambes enflées et tuméfiées. La

fièvre les tenait tous trois et sembla dès ce moment les gagner de vitesse, si bien qu'ils craignirent de ne point arriver vivants à Chartres. Aussi, pour hâter leur marche, Grégoire reprit-il Valentin sur son épaule ; mais il trébuchait sous ce léger fardeau, s'affaiblissait, et il lui fallut se reposer souvent au bord du chemin. Cependant Grégoire ne perdait pas courage car il était jeune. Il croyait que le monde était bon et la pensée qu'il allait délivrer du hideux mal tant de désespérés suffisait à lui rendre ces forces invincibles dont il est dit dans les saints livres qu'elles vaincront l'enfer lui-même.

Ils marchèrent toute cette journée-là et encore celle du lendemain, faisant, comme toujours, fuir le monde devant eux. Mais le soir du quatrième jour, comme ils cherchaient un lieu pour faire halte, un moine monté sur sa mule les aperçut et les interpella.

— Hé, camarades, où allez-vous de la sorte, pieds nus et les vêtements en loques?

— Nous allons en pèlerinage à Chartres, mon bon frère.

— A Chartres !... Vous voilà donc égarés, bien loin de votre route, mes amis. Laissez-moi vous donner le conseil de faire votre nuitée ici près, au couvent de Notre-Dame-des-Douleurs. J'y vais de ce pas moi-même et vous y ferai recevoir comme il convient.

— C'est que nous sommes des lépreux, bon frère, dit Grégoire en agitant sa cliquette, et il est peu probable qu'on nous accueille comme tu parais le supposer.

— C'est ce qui te trompe, reprit le moine, car le couvent a été dédié par le saint roi aux malades et aux voyageurs et il s'y trouve, de plus, un quartier pour les lépreux.

Ils suivirent donc le gros moine sur sa mule et, tandis qu'ils marchaient, un rossignol se mit à chanter au loin ; et le petit Valentin tendit l'oreille pour l'écouter. Or le rossignol chantait : « *Joliètement mi tient le mal d'aimer* », qui est une des plus vieilles chansons au royaume de France. Mais il semblait ne pas pouvoir aller au delà des premières mesures. C'était comme s'il eût oublié ses trilles et ses roulades. Il recommençait sans cesse son couplet : « *Joliètement mi tient le mal d'aimer* », essayant d'y mettre toute la tendresse de son petit cœur et laissant chaque fois mourir sa voix dans un sanglot.

Valentin voulut aller le questionner mais ils arrivèrent dans ce moment devant un grand bâtiment où ils furent reçus par un religieux dont la tête était entièrement cachée par un capuchon gris. Sans prononcer une parole, le religieux s'inclina devant eux et leur fit signe de le suivre. Ils traversèrent un cloître puis une longue galerie puis d'autres cloîtres puis d'autres galeries, croisant ici et là quelques religieux invisibles sous leur capuchon et silencieux comme des ombres. Leur guide les fit entrer dans une pièce meublée de trois lits, d'une table et d'un banc puis il se retira sans une parole. Deux autres capuchons survinrent bientôt et disposèrent sur la table trois gamelles pleines de soupe, du pain et une cruche d'eau. Lorsqu'ils eurent mangé, le bon moine reparut et voulut connaître leur histoire ; mais quand ils la lui eurent racontée :

— N'avez-vous donc point appris la nouvelle ? s'écria-t-il. Les pèlerins sont arrivés déjà depuis plusieurs jours à Notre-Dame de Chartres et le fléau s'est retiré de Paris, la grand' ville. On dit que tous les lépreux bons chrétiens ont été guéris par miracle et que le roi lui-même est allé en sa basilique de Saint-Denis rendre grâces au ciel de ce bienfait.

Et comme nos gens s'entre-regardaient, stupéfaits :

— Croyez-m'en, ajouta le moine, il vous faut rester ici quelque temps pour vous remettre de vos fatigues. Il y a dans ce couvent des malades et des mourants que vous pourrez aider au dur passage de vie à trépas car les frères que vous avez vus ont tous fait vœu de silence. Reposez-vous cette nuit et dès demain on vous donnera des âmes à consoler.

Or, celui qui voulait ainsi les retenir n'était autre que le Diable en personne et sous les capuchons gris il n'y avait que têtes de morts et squelettes. Mais comme les pierres en ce lieu maudit ne pouvaient parler, Sans Nom ne put les interroger et ce fut son tour d'être tentée, rien ne lui paraissant plus beau que de sauver des âmes. Elle se mit à prier tout bas ; Valentin dormait déjà ; et quant au pauvre Grégoire, bien qu'il se réjouît d'apprendre le miracle de Paris, il ne put s'empêcher de verser des larmes en songeant à l'inutilité de leur crifice.

sa En somme, ce fut une mauvaise nuit, quoiqu'ils eussent

dormi pour la première fois depuis longtemps dans de vrais lits.

Levé avant l'aube, Grégoire se rendit à la chapelle pour y faire ses dévotions et il fut bien étonné de la trouver fermée. Aucune cloche ne sonna matines. Nul chant ne s'éleva. Seuls deux capuchons glissèrent devant lui, faisant un étrange bruit de cliquettes : c'étaient les os de leurs pieds qui frappaient les dalles. Sans Nom et Valentin se mirent debout mais ils étaient si faibles et si malades que Grégoire les engagea à demeurer quelques jours dans ce couvent, maintenant que leur entreprise n'avait plus de raison d'être.

— Non, dit la lépreuse ; nous avons fait promesse à Dieu. Il ne nous abandonnera pas. Partons.

Et réunissant tout leur courage, ils voulurent sortir. Mais ils ne le purent, toutes les portes se trouvant fermées. Et les capuchons qu'ils interrogèrent secouèrent sans mot dire la tête. Un seul d'entre eux, qui paraissait plus courbé que les autres, leur montra de sa manche le jardin. Ils y allèrent mais le jardin était clos de murs énormes, semblables à ceux d'une forteresse. Ils étaient prisonniers. Ils s'agenouillèrent tous trois dans l'herbe pour adresser à Dieu une fervente prière lorsqu'en ce même instant le rossignol chanta. C'était celui-là même qui chantait la veille : « *Jolièlement mi tient le mal d'aimer* » et ils aperçurent dans une cage accrochée au mur un pauvre rossignolet tout gris, immobile sur son barreau. Mais ce qui surprit Valentin plus que tout c'est que l'oiseau chantât en plein jour, contrairement à la coutume des rossignols. S'étant approché, il lui dit :

— Rossignol, mon ami, est-ce pour le plaisir des bons moines que tu chantes ainsi à cette heure ?

— Oui, répondit le rossignol, c'est pour leur plaisir et aussi pour attirer ici quelque épouse nouvelle, puisqu'ils ont tué mon ancienne.

— Ils l'ont tuée ?

— Sans doute, et j'en appelle une autre comme tu l'entends à ma chanson mais il n'en vient aucune pour partager avec moi les douceurs de cette nuit éternelle.

— Nuit éternelle ? s'écria Valentin ; mais ne vois-tu donc pas qu'il fait plein jour ?

— Plein jour pour toi peut-être, dit le rossignol, mais pour

moi c'est la longue nuit solitaire car ils m'ont rendu aveugle pour que je ne cesse jamais de chanter.

A ces mots, le cœur du garçon s'emplit de pitié. Il ouvrit la cage, prit l'oiseau et le baisa ; et deux grosses larmes tombèrent sur les pauvres petits yeux brûlés par le démon ; et aussitôt la vue leur fut rendue ; et le rossignol, tout heureux, alla se percher sur la branche d'un saule voisin.

— Pèlerins, chanta-t-il, éloignez-vous au plus vite de ces lieux si vous ne voulez point devenir squelettes, comme tous les capuchons de ce couvent. Suivez-moi et je vous guiderai hors de l'enceinte maudite.

Alors, seulement, ils connurent qu'une fois encore ils étaient tombés dans un piège de Satan. Ils suivirent le rossignol d'arbre en arbre jusqu'au fond du jardin où ils découvrirent un trou dans la muraille et purent se glisser dehors et retrouver la campagne. Et ils se souvinrent que le cordelier de Notre-Dame avait prédit qu'ils ne parviendraient au but qu'au péril de leur âme et de leur vie. La confiance leur revint. Ils louèrent Dieu. Ils reprirent des forces et se remirent à marcher dans la grande plaine de Beauce couverte de blés qui s'ouvrait devant eux. Les épis ondulaient sous un vent léger ; les coquelicots innombrables étaient comme le sang vif de l'été et le ciel bleu, tout habité d'alouettes invisibles, prolongeait dans l'infini ce grand vitrail du bon Dieu.

Ils marchèrent ainsi toute cette dernière journée, sans rien voir d'autre que les moissons, les fleurs et le ciel, jusqu'à ce que le petit Valentin, du haut des épaules de son ami Grégoire, s'écriât qu'il apercevait un lièvre. Oui, certes, un lièvre : deux longues oreilles dressées tout là-bas, au ras de la plaine. Ils s'arrêtèrent pour le voir, comme les enfants des villes que tout intrigue à la campagne. Puis ils marchèrent vers lui tout doucement, pour le surprendre, mais le lièvre ne bougeait pas de place et plus ils avançaient plus semblaient s'éloigner les deux longues oreilles qui ne remuaient point et tout de même leur faisaient signe. « Venez, disaient-elles ; dépêchez-vous, voici le crépuscule. Je vous écoute depuis longtemps, mes enfants, et mes longues oreilles ont entendu par dessus les blés et les bois la chanson de vos âmes. Venez

vite, car vous êtes attendus au gîte et l'heure approche de votre récompense. »

Alors ils comprirent que ces deux longues oreilles, au bout de la plaine, étaient les clochers de la cathédrale. Et ils marchèrent plus vite, en trébuchant, les mains tendues en avant. Enfin, enfin, couverts de sang, de poussière, d'ulcères, en haillons mais vêtus de la splendeur des justes, les trois pèlerins entrèrent à Chartres. Ils allèrent tout droit à la cathédrale et tombèrent à genoux devant le grand Christ du Portail royal. Et Lui, qui est le fondement et la pierre d'angle sur quoi repose tout l'édifice, Lui qui est le maître du ciel et de la terre, l'auteur de la nature et de la grâce, la source de toute vie et le Souverain juge, Il leur fit signe d'entrer. Et ils entrèrent dans la grande paix de la cathédrale. Les rois et les reines de Juda inclinèrent légèrement la tête sur leur passage, et aussi les quatorze figurines qui représentent les béatitudes de l'âme : Beauté, Liberté, Honneur, Joie, Volupté, Volonté, Force, Concorde, Amitié, Longévité, Puissance, Santé, Sécurité et Science. Mais les trois pèlerins n'en surent rien. Ils ne pensaient qu'à la délivrance de leurs frères lépreux, que Dieu avait promise à leur persévérance. Aussi descendirent-ils tout de suite dans la crypte de Notre-Dame de Sous-terre qui renferme une relique insigne : le voile de la Vierge, dont les miracles ne se comptent plus. Et il y avait là, dans le fond d'une galerie, plusieurs chambres pour les malades, pour ceux que dévoraient le mal des ardents ou la lèpre ou la peste ou d'autres maladies contagieuses. Mais si fatigués, si brisés étaient les trois pèlerins, qu'ils n'eurent pas la force de s'y traîner. L'heure étant tardive et la crypte vide, ils restèrent à genoux sous la veilleuse, trois petites ombres orphelines enveloppées dans la grande ombre maternelle de la mère du Christ.

Et le temps passa. Le silence devint si profond qu'on n'entendit plus aucun souffle. Seule vivait encore la flamme vacillante de la lampe qui brûle éternellement mais elle n'éclairait plus que trois pauvres morts, confondus sur le sol en un unique embrassement.

Alors, dans le coin d'un tableau suspendu à l'autel, deux beaux anges se levèrent doucement. Ils descendirent dans la crypte, fermèrent les yeux des trépassés, soulevèrent leurs

cadavres et les étendirent côte à côte dans un tombeau. Puis l'un des envoyés célestes alla chercher trois pierres tombales ; et l'autre, arrachant de son aile une plume d'azur, écrivit sur la première pierre « Espoir », et il la plaça sur le corps de Grégoire, le tailleur d'images ; sur la seconde, il écrivit « Foi », et il la plaça sur la lépreuse Sans Nom, dont le visage rayonnait d'une beauté sans tache ; et sur la troisième, qu'il mit entre les deux autres, il écrivit « Amour ».

Et monseigneur Jésus-Christ reçut au ciel, parmi les bienheureux, ces trois âmes fidèles. Et la lèpre fut arrêtée dans Paris la grand'ville. Pourtant, quoique le souvenir de ce miracle se trouve consigné dans les chroniques de la belle cathédrale, personne ne connut jamais les noms véritables des trois pèlerins à qui l'on devait ce bienfait. Mais Dieu les connaît. Et cela suffit.

GUY DE POURTALÈS

AVEC NOS MARINS

Depuis le 3 septembre 1939 toute la flotte française est à la mer, assurant, en liaison avec la marine britannique, la police des océans, la liberté de nos communications avec le vaste monde, surveillant l'entrée de nos ports et de nos estuaires, draguant les chenaux d'accès, escortant les convois de lourds cargos qui recèlent en leurs flancs rebondis le pétrole, les huiles, les grains, le coton, la laine, les minerais, les avions et les armes, protégeant les paquebots chargés de combattants recrutés dans les régions lointaines de notre empire, assurant leur passage contre les sous-marins à l'affût, bref, étendant à des centaines et des centaines de milles de nos côtes le réseau protecteur qui permet à la France de respirer et à nous tous de vivre.

Tâche obscure, épuisante pour ceux qui y prennent part : équipages d'hydravions qui de l'aube à la nuit élèvent jusqu'aux profondeurs des cieux leur regard à quoi rien n'échappe ; équipages de sous-marins qui dans le silence des abîmes s'en vont traquer l'ennemi invisible ; équipages des dragueurs qui le crépuscule tombé montent une garde vigilante ; équipages enfin des bâtiments de guerre, petits et gros, qui, de poste de veille en poste de combat, « briquent la mer » d'un hémisphère à l'autre, parés à bondir au moindre signal et à jeter dans la bagarre le poids de leurs obus.

Nous venons d'en voir un certain nombre à l'œuvre, autorisé par l'Amirauté française à partager quelques jours de leur vie. Puissions-nous, dans ces notes brèves, en donner une juste idée.

Dans cette base d'aviation maritime, une des plus importantes du littoral atlantique, ils sont là plusieurs centaines d'officiers, de sous-officiers, de quartiers-maîtres et de matelots.

Par tous les temps, sauf en cas de brouillard, ils s'envolent dès le lever du jour pour assurer la surveillance des côtes, l'escorte des convois, l'éclairage aérien au large, la durée des patrouilles n'ayant d'autre limite que celle du carburant des moteurs.

Les appareils vont des plus rapides, de ceux qui n'emmènent que trois ou quatre hommes d'équipage, jusqu'aux croiseurs aériens dont le service exige quinze hommes et trois officiers, grands oiseaux d'exploration et de reconnaissance pouvant tenir l'air pendant vingt heures et franchir le quart de la distance France-Amérique et retour.

Nous avons eu le bonheur d'être admis à bord de plusieurs d'entre eux, chargés de missions diverses. Différentes dans leur objet, elles se ressemblent pourtant en ce que les difficultés à vaincre sont les mêmes. D'abord celles qu'oppose l'élément qui les porte, cet air que l'on ne voit pas mais dans lequel il suffit de s'élever pour mesurer sa résistance, pour discerner la variété, le nombre des courants qui l'agitent, leurs pièges, leurs dangers, toujours prêts à offrir à la mer des victimes sur lesquelles elle se refermera sans bruit mais sans miséricorde ; puis cette mer elle-même, avec ses immensités muettes, où n'existe pas un repère pour remettre dans le bon chemin celui que trahit sa boussole ; enfin, une défaillance toujours possible de ces métaux allant de l'acier le plus pur, le plus dur, aux alliages les plus légers, les plus fragiles, que l'industrie de l'homme et son intelligence ont assemblés, réunis pour lui permettre d'asservir jusqu'au vent.

Embarquons par la petite échelle glissante qui permet de passer des flotteurs dans le poste de navigation d'un hydravion de patrouille. Dix tonnes de poids, deux moteurs de huit cents chevaux, huit mille mètres de plafond et deux cent cinquante kilomètres à l'heure, vitesse de croisière. Six hommes d'équipage, un enseigne ou un lieutenant de vaisseau chef de bord. Quand nous entrons dans la carlingue, les moteurs tournent et, tout de suite, nous nous trouvons coupés de notre univers ordinaire par leur bruit qui nous ferme le monde des sons.

Des hommes assemblés là, on ne voit plus que le visage, un peu de visage laissé à découvert par le fin passe-montagne de soie débordant sous le casque. Pour résister au froid des hautes altitudes, ils ont dû s'engoncer dans des épaisseurs de laines et de fourrures que viendra recouvrir une dernière carapace de cuir. La chaleur les fuira cependant peu à peu, tandis que, par un paradoxe inouï, littéralement gelés, ils pourront, à travers les parois transparentes, apercevoir tout près d'eux les tuyaux d'échappement portés au rouge vif.

Partis depuis une heure, nous sommes à plus de deux cents kilomètres des côtes. Nous avons survolé quelques patrouilleurs et de nombreuses barques de pêche, qui semblent jouer à saute-mouton avec les vagues. Puis les bateaux sont devenus rares. Et maintenant nous sommes seuls.

Par cette froide journée d'hiver, la transparence d'un air glacé crée des conditions idéales aux jeux de la lumière et de sa réflexion sur les eaux. Dans le ciel d'un gris léger, qui s'entr'ouvre parfois comme le rideau d'un théâtre, apparaissent de fragiles décors empruntant aux pastels leurs tons les plus délicats. Le soleil qu'on y devine, loin derrière, semble avoir choisi, comme un petit maître pour son boudoir, ces teintes lilas, vert Nil et ces roses ourlés d'une frange plus vive qui vont moirer la mer d'une longue traînée d'incarnat.

Pas un de mes compagnons ne peut se laisser distraire par cette féerie des espaces. Leur tâche est à la surface : veiller aux sous-marins, voire aux mines flottantes, et aller protéger un bâtiment anglais immobilisé en mer.

Au chef, à l'officier appartient non pas de conduire mais de diriger l'avion et d'en disposer les armes. Si la chance nous favorise et si les yeux qui scrutent l'océan décèlent une ombre suspecte, il n'aura que quelques secondes pour fondre sur elle, pour viser et l'atteindre. Aussi, quels soins, quelle minutie n'apporte-t-il pas à l'installation, à la mise au point des appareils compliqués qui lui indiqueront, au dixième de seconde près, l'instant précis où il devra déclencher un chapelet de bombes. Debout, puis à genoux, puis étendu sur le plancher, puis relevé et étendu de nouveau, il s'empresse, s'affaire, calcule, vérifie, ne quittant ses prismes de cristal, ses leviers et ses contacts électriques que pour la carte marine où, d'un trait de crayon vigoureux, il a tracé sa route ; ou encore pour chercher, dans le code secret, la signification des radios qu'on lui apporte. Et quand tout est paré, jumelles aux yeux, il se plante, droit, sur le minuscule banc de quart.

Assis à ses côtés, le buste droit et méprisant le casque, le sous-officier pilote, au profil accusé, au regard presque rigide, garde une impassibilité telle que l'on songe à quelque figure hiératique défendant l'accès d'un seuil sacré.

Derrière eux, debout des deux bords, les guetteurs, les veilleurs, casqués, emmitouflés, à qui revient de sonder les eaux et l'espace. Rien n'échappe à leur vigilance, à leur vision si perçante que, là où un regard ordinaire passe sans s'arrêter, ils ont décelé un minuscule point gris. D'un geste, ils le montrent au chef qui, de son doigt, le désigne au pilote. Et tout à coup, la surface de la mer s'incline, prenant avec l'horizontale de singulières libertés. Mais ce n'est que l'avion qui infléchit sa route. En quelques instants, le point gris est identifié : c'est un bâtiment français. Changement de route. Une fois encore, l'immense plaine liquide bascule.

Derechef, on pique vers « les lieux de pêche » que l'on atteint bientôt. On en est d'autant plus certain que s'avance, à notre rencontre, l'hydravion que nous allons relever. Comme il n'a pas, lui, le soleil dans les yeux, il nous a vus le premier. Sa T.S.F. crépite à notre adresse : « R.A.S. », signale-t-il, les trois lettres fatidiques transmises — et reçues — si souvent la rage au cœur.

« Rien à signaler », hélas ! et notre grande ronde monotone commence, qui durera jusqu'à la tombée du jour, rompue seulement cinq ou six fois par la reconnaissance rapide de navires aperçus et sur lesquels nous fondons.

Celui que nous devions protéger a pu reprendre sa marche. Il ne nous reste donc qu'à interdire de paraître au corsaire sous-marin qui depuis deux jours a réussi, dit-on, à se glisser dans ce secteur. Et c'est tout...

Des heures, nous tournons ainsi, transis un peu plus au fur et à mesure que la journée s'avance, comme le furent mes compagnons hier, comme ils le seront demain.

Car, ici ou là, ils reprendront leur veille. Ce soir, quand notre grand oiseau gris d'argent aura regagné le plan d'eau de la base, l'équipage, en dépit des membres gourds de froid et alourdis par la fatigue, le remettra en état de marche, de façon qu'il puisse repartir à l'aube si besoin est, si les vents, ou pis encore, un affreux destin contraire avaient réduit le nombre de ceux à qui le commandement fait appel.

Le soleil a depuis longtemps disparu derrière une haute falaise de brume lorsque le commandant donne l'ordre de virer de bord. Craint-il que son passager ne s'inquiète de cette rentrée tardive ? Je ne sais mais, sur une feuille de bloc, il lui griffonne qu'on nous attend et que l'amérissage nocturne s'effectuera sans encombre.

Nous venons de tenir l'air pendant cinq heures, cinq longues heures durant lesquelles il ne s'est pas arrêté un instant. Cinq heures... Cela peut sembler court, à terre. Mais ici, dans l'air, dans cet avion étroit où chaque mouvement doit être décomposé en raison du manque de place, où l'esprit atteint un degré de tension prodigieux, où l'on se meut dans un bruit fracassant et dans un froid impossible à surmonter, je demande qu'on croie que les heures comptent double. Et quand, au retour, je me permettrai d'exprimer au chef de bord et à quelques-uns de ses camarades mon admiration pour la façon dont ils « étalent » leur dure besogne, la réponse sera unanime :

— D'abord, vous n'avez rien vu car le temps était magnifique. Puis, quels que soient les coups durs que nous connaissions, une fois rentrés nous sommes à l'abri, tandis que

ceux des sous-marins, des dragueurs, ou des patrouilleurs de surface...

Comme je me récriais, pensant sans le leur dire à ceux qui « ne rentrent pas », très fermement ils insistèrent :

— Ne protestez pas avant d'avoir vu !

J'ai vu, en effet, lorsque les ayant quittés, avec promesse de revenir, j'embarquai sur un patrouilleur.

Cinq officiers, cent-dix hommes, officiers mariniers, quartiers-maîtres et marins. Le bateau ? Un vieil aviso de la dernière guerre, réformé, archifini et qui devrait être démoli à l'heure actuelle. Le travail ? Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, par tous les temps, par tous les vents, et ce, cinq jours au moins par semaine, souvent six, quelquefois sept.

Si, d'aventure, quelque magicien ramenait à son bord l'amiral qui l'inspecta une dernière fois avant sa mise en réserve, celui-ci ne le reconnaîtrait pas. Où sont les aciers polis, les cuivres luisants, les filets des rambardes passées à la peinture blanche ? Disparus, évanouis, piqués de rouille ou recouverts par le sel. Mais les canons et les mitrailleuses étincellent sous la graisse. Cent-vingt jours de guerre, cent-cinq à la mer.

J'y arrive au cours d'une escale de trente minutes, alors qu'il n'a pas touché le port depuis quatre jours. Les vivres frais sont épuisés, les caisses à eau presque vides. N'importe ! Celui qui devait le relever n'est pas prêt ; alors, on doit repartir tout de suite. La route de la haute mer doit être draguée d'urgence car des convois sont attendus. On réduira la ration d'eau, on subsistera de vivres de réserve. C'est un patrouilleur de surface...

De la passerelle où le commandant a bien voulu m'admettre à ses côtés, on domine l'avant où le canon de 100 dresse sa gueule effilée. Personne, pour l'instant, car les lames balayent les tôles, leur crête se dissolvant en embruns qui jaillissent jusqu'à nous et, plus haut encore, jusqu'à la passerelle supé-

rieure où quatre timonniers veillent constamment sur les flots.

A peine sorti de la rade, notre aviso, la *S...*, tangue et roule comme jamais je n'ai vu rouler ou tanguer un navire. Presque bord sur bord, avec des gémissements de toute sa membrure, à croire que les tôles vont se disjoindre et qu'au prochain « piquage de nez » le mât va se rompre, cassant tout. A chaque oscillation, la plainte des amarres pourtant souquées à bloc qui « saisissent » sur le pont caisses, filins, ancres, chaînes, matériel de dragage, canots et radeaux de sauvetage, ajoute aux grincements de la coque. Et l'on ne songe pas sans effroi à ce qui pourrait arriver si l'un des torons, venant à se rompre, libérait ce qu'il retient...

— Ce qui arriverait? me dit le maître-pilote, reconnaissable aux deux ancres brodées sur son col. Mais ce qui s'est passé lors de notre dernier coup de « brand ». Tout ce bazar partant à la dérive, défonçant tout, y compris les bras et les jambes.

Aussitôt franchi le filet qui défend la passe, un jeune enseigne demande au commandant si l'on peut mouiller la drague. La délicate opération va commencer. J'y cours, ce qui est une façon de parler car, pour garder son équilibre, il faut se cramponner aux bras de roulis, forts cordages tendus sur le pont.

A l'arrière, ils sont une dizaine d'hommes, sous le commandement de l'enseigne, qui s'occupent à disposer câbles et flotteurs. L'opération n'est pas aisée car, outre les incommodités tenant au poids et au roulis, un règlement aussi prévoyant qu'inflexible exige que ceux qui y procèdent aient « cappelé » leurs brassières de sauvetage. Un faux mouvement est vite fait et la mer n'est pas loin. Cet accessoire qui ceinture la poitrine de ses fuseaux bourrés de kapok et empêche d'abaisser les bras, n'aide pas à la manœuvre. N'importe! Chacun à son tour, flotteurs, divergents, et la drague elle-même — lourde pièce d'acier — sont précipités à la mer, cependant que l'on veille à ce que les centaines de mètres de câble qui les relient ne s'embrouillent ni ne se mêlent. Tout cela sous une froide pluie rabattue par un vent implacable, qui raidit les doigts et fait pleurer les yeux. Comme, pour mouiller, il a fallu stopper à peu près les machines, la *S...* se trouve en travers de la lame, ce qui achève de la

faire divaguer tellement, qu'en dépit de leur adresse, deux matelots glissent et se rattrapent de justesse au moment de tomber dans le « jus ».

Est-il nécessaire d'ajouter qu'à l'eau du ciel s'ajoute celle des embruns qui rejaillissent sur nous? Enfin, tout le système est à poste et, jusqu'à la tombée du jour, la *S*... draguera. Trois veilleurs penchés sur la rambarde surveilleront son sillage, de façon à signaler aussitôt qu'elles apparaîtraient les dangereuses sphères ramenées à la surface.

On ne veille pas qu'à la drague. Canons de 100 et de 75, pièces de 37 et mitrailleuses antiaériennes ont également leurs guetteurs. C'est qu'en cas d'alerte, on ne dispose que de quelques secondes. L'avion qui pique des nuages, le sous-marin qui émerge doivent être aussitôt repérés, « canardés ». C'est sa peau, si l'on peut dire, ou la nôtre. Alors, n'est-ce pas, il s'agit d'arriver les premiers...

Aussi bien, l'entraînement ne chôme guère. Une fois par jour au moins, les notes précipitées du clairon rappelant au poste de combat font surgir de partout servants et pointeurs qui ne sont pas de veille. L'officier canonnier, de son télémètre, téléphone aux chefs de pièces les indications de tir contre l'ennemi supposé, le plus souvent un honnête cargo coupant à l'horizon notre route. Pendant que l'armement de la pièce de 100 effectue tous les gestes qu'il faudrait accomplir en cas de combat réel, la pièce de 75 arrière reçoit à son tour d'autres ordres. Puis les indications changent, de façon à faire travailler chacun. Distance, bord, vitesse de but, inclinaison varient, tous s'appliquant comme si c'était « pour de vrai ».

Le poste de combat rompu, ceux qui ne sont pas de quart réintègrent hamacs et couchettes. Et les autres restent là, stoïques, battant la semelle, essayant de se soustraire, comme ils peuvent, aux entreprises du vent.

Les quatre guetteurs de la passerelle supérieure, eux, n'ont rien pour s'en défendre qu'une mauvaise toile montant jusqu'à mi-corps, qui n'arrête strictement rien. Située à l'avant, face à la mer dont rien ne la protège, ceux qui l'occupent sont pour le froid, la pluie et les embruns des victimes de choix. Transpercés dès le début de leur veille, ils sont obligés, quand le bateau roule, de se cramponner pour éviter

d'être précipités les uns sur les autres. Ce qui ajoute au supplice, ce ne sont pas les hurlements du vent qui cingle à travers les haubans et les drisses mais ce vent lui-même multiplié par la vitesse du bateau, ce vent auquel ils sont obligés de faire face et qui fouille leur chair comme des pointes d'acier.

Au début de leur quart, réduit à deux heures tant les conditions en sont pénibles, il leur arrive de bavarder avec le voisin. Puis les phrases se font plus rares, et les mots, et les mouvements eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils atteignent à une sorte d'immobilité totale, tout à fait comme si le moindre mouvement risquait de dissiper ce qui leur reste de chaleur. Mais dans les visages violets, sous le bord des capuchons ramenés aussi bas que possible pour protéger de la pluie les paupières, brillent les clairs regards de leurs yeux infaillibles. Et je ne puis m'empêcher, quand je vais leur tenir compagnie, de penser aux citoyens qui pieds au chaud dans leurs pantoufles déclarent, en savourant tilleul ou camomille, que « la guerre n'est pas commencée... »

Au-dessous d'eux, les officiers ne sont pas beaucoup mieux lotis. Sans doute, la passerelle de navigation, à la fois cœur et cerveau du navire, est-elle munie de châssis vitrés destinés à la défendre de l'eau et du vent. Mais en cette saison, la seule où ils seraient utiles, ils doivent être relevés en permanence, parce que, là aussi, on a besoin de voir et de ne pas se laisser abuser. Avec un bateau aussi vieux que la *S...*, aussi peu maniable, la navigation est chose délicate. Ses évolutions ne sont plus très rapides et de l'une d'elles, en cas de rencontre de mines, d'arrivée de torpille, peut dépendre le sort du bâtiment.

La nuit surtout y fait régner une atmosphère étonnante. L'obscurité totale, absolue, qui noie tout à bord, n'y est rompue que par le halo du compas de route, si discret, si pâle, que l'on ne distingue pas le visage de l'homme de barre, debout auprès de lui. Seules ses mains posées sur la roue du gouvernail reçoivent un peu de lumière, et il semble que notre vie à tous dépend de ces deux mains-là. Parfois aussi, car il faut bien reporter la route sur la carte, l'officier de quart et le commandant qui à la mer ne dort jamais, soulèvent une sorte

de pupitre à l'intérieur duquel tremblote une petite lampe bleue. D'eux non plus on ne distingue pas le visage mais une silhouette fantôme, qui ajoute à l'impression d'irréel.

Et les heures succèdent aux heures, lentes, lentes, dans une sorte de concert satanique hurlé par le vent qui a encore fraîchi. Tout dans les superstructures vibre, grince, gémit sous les rafales furieuses qu'accompagne la basse monotone des paquets de mer qui à chaque embardée viennent s'écraser sur l'avant.

Cramponné aux bras de roulis, car on ne voit plus sur le pont les obstacles, je me glisse, silhouette à peine plus noire que l'ombre, pour tâcher de gagner le canon de 75, dans l'espoir d'y retrouver le jeune Parisien qui m'a demandé, ce matin, des nouvelles du pont de Saint-Cloud. Sans doute, on ne me crie pas « Qui va là? » au cours du trajet qui m'y mène. Mais quand je passe, sans les voir, dans le voisinage des pièces, des coffres d'obus ou des mitrailleuses, une ombre encapuchonnée se détache aussitôt des ténèbres pour reconnaître le promeneur nocturne inattendu. Ah! on ne dort pas à bord!

On y dort si peu qu'en dépit du vent déchainé et des halètements de la machine, il me semble entendre siffloter près du 75. Et j'avoue que la stupéfaction me cloue sur place lorsque, m'étant approché, je reconnais, modulé avec un sens exact du rythme, le solo de hautbois de la *Sixième Symphonie*. L'épaisseur de la nuit ne me permet pas d'apercevoir le siffleur. Est-ce mon Parisien? Est-ce un de ses camarades? Je ne le saurai jamais car je m'en voudrais d'interrompre ce matelot français qui, guettant le Boche par une nuit si dure, s'enchante avec un air de Beethoven.

De la passerelle où je suis revenu, on voit un peu plus tard se lever l'aube, une aube grise et sale, qui tremble au bord de l'horizon. Bientôt, droit devant, émergent de la brume les silhouettes des cargos pour lesquels nous avons dragué hier. Ils sont exacts au rendez-vous. A la jumelle, on ne distingue personne à bord du plus rapproché, qui doit être le chef de file. Au « Scott », nous lui demandons son nom. Dès l'abord, il ne daigne pas répondre.

— Doit se caler les joues, le *master*, laisse flegmatiquement

tomber le jeune timonnier, qui interroge sans arrêt avec son projecteur :

— *What ship? What ship?*

Enfin, un éclair jaillit sur la passerelle du britannique, suivi d'éclats longs et brefs. A voix haute, le petit Breton épelle :

— *B.A.L.M.O.R.A.L.*

Il répète, *Balmoral*, murmurant dans ses dents : « Est pas un nom, ça ! »

C'est pourtant bien le conducteur de convoi annoncé sur les ordres. Aussitôt, le commandant fait hisser les signaux du code international, lui enjoignant de nous suivre et de prévenir les siens. Ce qui demande un peu de temps.

Puis la *S...*, les précédant, les met dans la bonne route. Quand ils y sont, elle sort de la ligne et nous les voyons défiler devant nous. En nous doublant, leur pavillon descend au long des mâts, comme il se doit, pour saluer le nôtre. A midi, ils mouilleront en rade. Nous les voyons s'effacer un à un dans les grains d'une pluie aussi glaciale que celle de la veille. Et quand le dernier a disparu, la *S...* repart, cap à l'ouest, pour une nouvelle journée de dragage, pour une nouvelle nuit de surveillance. Une de plus. Un jour entre les jours...

C'est à bord du sous-marin le *X...* que lorsque je dois la quitter, la *S...* me conduit sous un véritable déluge.

Quand on croit qu'un sous-marin a la forme d'un cigare, on se trompe car si, jadis, au temps des premiers submersibles, l'analogie avait sa raison d'être, maintenant elle ne s'impose plus.

Ce qui s'impose, par contre, c'est l'extrême attention que doit apporter à l'endroit où il pose le pied celui qui embarque sur un de ces longs fuseaux couleur d'algue sombre. Sur le pont d'abord, où les lattes de bois, gonflées d'eau, sont glissantes comme une piste de glace. Puis, pour gagner la « baignoire », espèce d'ovale surélevé qui sert de passerelle et

couvre l'accès des panneaux de descente, l'attention ne doit pas être moins vive, les cinq cavités ménagées dans une paroi métallique rigoureusement verticale étant, elles aussi, traîtresses à souhait !

Dès que l'on a franchi le portillon qui s'ouvre au flanc de la baignoire, et dont l'encastrement est redoutable pour les tibias, on entre dans un royaume enchanté, peuplé de génies ironiques attachés à vos pas et qui, où que vous alliez, quelque mouvement que vous fassiez, ne se tiendront pour satisfaits que lorsque votre crâne, vos épaules, vos coudes auront reçu assez de coups pour vous persuader que si le sous-marin est un navire de guerre, c'est surtout un bâtiment où l'on ne peut aller d'un point à un autre qu'en marchant le corps effacé, et non sans être obligé d'escalader une ou plusieurs personnes suivant la longueur du parcours.

L'espace n'appartient pas à l'homme. La machine est ici souveraine. Il n'est pas un décimètre carré de surface qui ne porte quelque instrument, quelque volant, quelque tuyau, quelque clef ou quelque commande. L'espace nécessaire à la vie des sous-mariniers est réduit à un minimum tel, qu'il faut l'avoir mesuré, centimètre à la main, pour s'assurer contre ses propres yeux.

La cuisine, par exemple, qui doit pourvoir pendant des semaines aux trois repas quotidiens de cinquante hommes, compte exactement un mètre trente de long sur un mètre dix de large : force a été de loger ailleurs le moulin à café. Le carré des officiers, à la fois bureau, salle à manger, salle commune, n'a pas plus d'un mètre soixante-quinze sur un mètre vingt-trois. Le poste des maîtres, où prennent leurs repas, vivent et dorment une vingtaine d'hommes, ne dépasse pas cinq mètres de long sur un mètre trente de large. Le reste à l'avenant.

Mais tout est peint en blanc, d'un blanc très pur, sur lequel la lumière électrique fait jouer les reflets des porte-voix et des cadrans de cuivre. De plus, dans chaque compartiment, des voyants lumineux verts et rouges mettent des taches vives qui enlèvent à l'ensemble l'aspect froid et barbare que ne manquerait pas d'avoir une telle prolifération mécanique. Celui qui, pour la première fois, la contemple a l'impression

d'accéder à un monde fantastique, comme on n'en voit qu'en rêve. Mais elle cède vite à l'extrême douceur de la marche, lorsqu'à trente ou quarante mètres de profondeur, le sous-marin poursuit sa route silencieuse ; car ce n'est que lorsqu'il fait surface qu'il réagit aux mouvements de la mer.

En plongée, il est mû par des moteurs électriques et en surface par des moteurs Diesel, sur lesquels se penchent des mécaniciens vêtus de combinaisons bleues, semblables à ceux que l'on peut voir dans n'importe quelle usine. Mais ces mécaniciens sont aussi des marins, la fine fleur de leur spécialité, comme du reste tous leurs camarades de l'équipage. Les sous-mariniers n'embarquent qu'au choix, ce dont ils sont justement fiers.

Le métier qu'ils font est plus épuisant encore que celui des patrouilleurs de surface car, à l'effroyable monotonie d'une existence scellée dans leur carapace métallique, s'ajoutent des risques infiniment plus graves. Sans même dénombrer les périls extérieurs qui les guettent, une seconde d'inattention, une fausse manœuvre, une commande tournée à droite au lieu d'être tournée à gauche, peut coûter la vie à tous. Aussi, leur quart terminé, demandent-ils au sommeil de les détendre, après quoi ils lisent plutôt qu'ils ne bavardent, groupés dans leurs postes, autour de lampes discrètes, de façon à ne point gêner les camarades qui reposent, couvertures rabattues sur le visage pour échapper au froid et à l'humidité, ces deux plaies du sous-marin, surtout en cette saison froide où la température de la mer est voisine de 0 degré.

Aucune vie plus que la leur ne ressemble à la vie monastique. Pas de chanson, pas d'alcool, pas de tabac, et avec leurs officiers une communauté complète. Sur la coursive centrale qui dessert tout le bâtiment s'ouvrent les petits alvéoles qui servent de chambre à ceux-ci. Un simple rideau les isole, permettant au locataire de mettre ou de retirer manteau et pantalon, ce qu'empêcherait une porte, l'espace manquant pour étendre la jambe, pour élever un bras. Menu semblable aussi, uniquement composé de conserves, le pain lui-même devant être emporté, soudé en boîtes hermétiques.

A la nuit, le sous-marin émerge. Et c'est alors seulement que les marins ont l'autorisation de monter griller une

cigarette dans l'ouverture du « sas » ou, quand la mer n'est pas trop grosse, sur le pont, à l'exception de ceux qui prennent la veille dans la baignoire et qui, raidis dans leurs cirés, s'essayent à percer l'obscurité de la nuit.

Le *X*... est si bas sur l'eau qu'il faut être sur lui pour le voir. Mais nous voyons beaucoup plus loin et le forceur de blocus qui se risquerait dans ces parages serait vivement reconnu.

Les sous-marins français, il importe de le souligner, ne font pas une guerre de barbares. Ils ne sèment pas, à tort et à travers, des mines sur lesquelles sauteraient les navires neutres, pas plus qu'ils ne les torpillent. Ils font honnêtement leur métier de chiens de garde, arraisonnant les suspects, escortant les convois, épiant dans les profondeurs la présence d'un adversaire. Mais pas une fois depuis le début de la guerre, l'ennemi, pourtant si prompt à faire retentir l'éther de ses gémissements ou de ses impostures, n'a pu leur imputer une violation du droit des gens.

Et quelle pudeur, chez les officiers comme chez les hommes ! Au cours de mon séjour à bord du *X*..., il me faudra insister pour obtenir le moindre récit de croisière, voire d'incidents de mer. Par exemple, ils ne tariront pas d'éloges sur leurs camarades. Et quand, après ce quart de nuit durant lequel nous n'avions cessé, cramponnés et transis dans la baignoire, d'être arrosés par les vagues qui nous coiffaient, je pousserai le commandant pour lui faire avouer que le métier est vraiment bien pénible, il me répondra avec une magnifique simplicité :

— Mais non, mais non. Nous ne pouvons pas nous plaindre quand les soldats sont exposés à tant d'intempéries !

Aussi bien, n'est-ce qu'après les avoir vus vivre, qu'après avoir surpris certains regards, interprété certains silences, que j'ai compris qu'être sous-marinier, c'est d'abord une vocation. Il le faut, et qu'elle soit solide, pour qu'ils choisissent de vivre ainsi, des mois entiers, en marge de l'humaine mesure, véritables enfants perdus au grand large, d'une vie où le jour et la nuit ne signifient plus rien, toujours gelés, toujours mouillés, heureux quand même d'une joie grave qui ne s'exprime ni en paroles ni en gestes mais qu'on lit cependant dans leurs yeux. Et, vienne l'heure du retour

au port après la plus dure croisière, en un tournemain le « blanc », le grand col bleu, soigneusement pliés depuis le départ, et le bonnet propre à pompon rouge orné d'un ruban où le nom du bateau étincelle, remplacent la rude tenue de mer. Car ils ont cette coquetterie, en rentrant au mouillage, de vouloir n'être plus que des marins comme les autres, conservant au plus profond d'eux-mêmes l'orgueil, le juste orgueil d'être sous-mariniers.

Veille... Veiller... Ces mots sont revenus souvent sous notre plume ! Que l'on ne s'en étonne pas car, si la patience est la grande vertu du marin, veiller est à la mer sa vie même. Avions, sous-marins, patrouilleurs et bâtiments de surface ne peuvent rien faire d'autre, puisque l'ennemi a choisi une forme de guerre où les coups qu'il peut porter ne sont révélés que par le sillage d'une torpille ou par l'apparition entre deux eaux de la sphère cornue d'une mine qu'il faut éviter ou périr. D'où la veille, la veille indispensable, par tous les temps, dans tous les vents ! Indispensable et combien monotone, et combien aussi décevante, puisqu'à la différence du soldat qui sait où trouver l'ennemi, le marin, lui, se dit qu'il n'aura peut-être jamais, durant toute la guerre, l'occasion de l'apercevoir !

Ce retour régulier d'une tâche quotidiennement la même, cette tension perpétuelle de tout l'être privé de l'excitant du combat, ce fut, pour la marine française, le drame de la dernière guerre. C'est le seul, aujourd'hui, que nos marins redoutent de vivre. Peut-on ne pas leur souhaiter d'y échapper ?

PIERRE VARILLON

JOURNAL D'UNE POLONAISE[1] PENDANT L'INVASION

II

Il fait déjà grand jour lorsqu'on nous éveille. Notre hôte, au dehors, tient de longs conciliabules avec les miliciens qui nous surveillent visiblement tandis que nous prenons notre petit déjeuner — un vrai petit déjeuner, avec du café au lait, du sucre et même du pain blanc. J'ai presque honte de l'avidité avec laquelle j'engloutis une tranche après l'autre, mais nous parvenons à grand'peine à calmer la faim qui nous a torturés durant des jours et des jours. Aucun de nous ne pense à l'avenir. A quoi bon prévoir, faire des projets qu'un rien peut réduire à néant? C'est à peine si je m'inquiète de ce qui se décide au dehors à notre sujet. Pour le moment, j'ai mon compte de sommeil, ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps, et je suis rassasiée.

Notre hôte rentre dans la maison en compagnie d'un des miliciens : « J'ai dit que vous vouliez aller à N..., sans attendre l'arrivée du commissaire, puisque aussi bien c'est là qu'il vous enverrait lui-même. Là-bas, vous pourrez vous adresser aux autorités : c'est le seul moyen de retrouver vos parents. » Nous comprenons à demi-mot ce qu'il veut dire et, après avoir remercié chaleureusement notre hôte,

1. Voir la *Revue de Par s* du 1er février 1940.

nous nous mettons en route, pressés de nous éloigner. Les miliciens nous observent de loin pour voir si nous prenons vraiment le chemin de N... Dès que nous sommes hors de vue, nous changeons de direction et prenons la route indiquée.

Route pénible ; il nous faut gravir des montagnes escarpées, redescendre dans des vallées profondes, sous un soleil implacable. La sueur coule sur nos visages à grosses gouttes, nous haletons. Avec cela, de violentes douleurs d'estomac : nous ne sommes plus accoutumés à l'abondance et notre repas de ce matin était trop copieux après la cure de jeûne de ces derniers jours. J'ai enfilé une paire de chaussettes d'homme par-dessus mes bandages et je porte mes souliers à la main, en cas de besoin.

Il nous faut de nouveau traverser un torrent. Comme il est trop large pour que je puisse le franchir d'un saut et que je n'ai pas le temps de défaire mes bandages, je conserve mes bas et plonge dans l'eau jusqu'aux genoux. Là-dessus, nous redescendons une pente escarpée, mes bas mouillés glissent sur le sol argileux et j'ai toutes les peines du monde à ne pas tomber.

Parvenus à un sommet, nous nous asseyons à la lisière d'un chemin, haletants, le cœur surmené par ces efforts excessifs.

Un homme portant un brassard rouge surgit à l'improviste et vient droit sur nous. Je me couvre précipitamment de mon manteau pour dissimuler le bracelet dont je n'ai pu me résoudre encore à me séparer. Mes autres petits bijoux sont cousus dans la doublure du manteau ; qui sait s'ils ne pourront pas encore m'être utiles ?

L'homme n'est pas un milicien, comme nous l'avions craint tout d'abord. C'est un Ukrainien mais, dès les premiers mots, nous voyons bien qu'il n'est pas content de ce qui se passe.

« Je suis Ukrainien, nous dit-il, et je n'ai jamais aimé les Polonais. Pourtant, j'ai pitié d'eux quand je vois le traitement barbare qu'on leur inflige. Les bolcheviks ont donné des armes à tous les ouvriers agricoles ukrainiens et les excitent à se venger des Polonais. Ces hommes deviennent alors de véritables bêtes. Cette nuit, ils ont envahi la maison de notre maître, que les bolcheviks avaient emmené la veille, et où

il ne restait plus que sa vieille mère. Ils ont fracassé toutes les portes qu'ils trouvaient fermées, pillé la maison du haut en bas et démoli tout ce qu'ils ne pouvaient emporter. Après s'être partagé le bétail, ils voulaient mettre le feu aux écuries mais je les en ai empêchés en leur disant que les bolcheviks les puniraient s'ils incendiaient des bâtiments. Depuis ces derniers jours, personne ne peut arrêter leur rage de destruction. Pour moi, on ne peut rien me prendre puisque je ne possède rien, mais, vous pouvez m'en croire, l'arrivée des bolcheviks ne me réjouit guère. Nous allons tous devenir des esclaves...

» Si vous passez par les villages voisins, faites bien attention qu'on ne vous tombe pas dessus. Vous feriez mieux d'éviter toute rencontre. Ne prenez pas les chemins, coupez plutôt à travers bois, toujours droit vers le sud. »

Cette randonnée nous semble interminable. Nous faisons de grands détours pour éviter les villages et parcourons des kilomètres pour retrouver un bois à l'abri duquel nous nous sentirons plus en sécurité car on voit partout des traces de tanks.

En dépit des bandages, les chaumes blessent à nouveau mes pieds, presque insensibles à force de fatigue. Puis nous traversons des terres fraîchement labourées où l'on enfonce parfois jusqu'aux genoux. C'est affreusement fatigant. Après un court repos dans un champ, il nous faut repartir. Aussi loin que s'étende la vue, nous n'apercevons aucun village où nous puissions passer la nuit et le soir tombe rapidement. Légers, des fils de la Vierge volent par la campagne, brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel aux rayons du soleil couchant.

Le cerveau vide, nous allons droit devant nous. Le corps travaille comme une machine ; comme un automate je pose un pied devant l'autre ; les membres insensibles, les yeux fermés, j'avance, plus loin, toujours plus loin. Des cercles de toutes les couleurs dansent sous mes paupières, je ne sens plus la fatigue. On pourrait aller ainsi pendant des heures sans s'arrêter ; les pieds se meuvent d'eux-mêmes comme un balancier d'horloge.

Quelques maisonnettes surgissent dans le crépuscule, mais c'est en vain que nous implorons un peu de lait à leurs portes.

Partout, des regards hostiles, presque menaçants : des Ukrainiens. Hébétés, nous repartons et allons nous asseoir au bord d'une prairie. Nous pourrions bien passer la nuit ici sans trop souffrir du froid auquel nous sommes maintenant accoutumés.

Il me semble que je suis un chien errant qui s'en va quêter le long des routes, mendier auprès des hommes qu'il rencontre dans son vagabondage sans trêve et qui peuvent à leur gré lui donner la pâture ou seulement des insultes. Comme « hier » est loin !... J'ai peine à croire qu'il fut un temps où j'avais un chez moi, des parents. L'hébétude recouvre de plus en plus les images du passé. De plus en plus rares sont les réveils de mon être endormi. Il n'y a plus en moi qu'un immense étonnement devant le sort étrange qui m'est échu.

Mais voilà qu'une petite fille accourt vers nous et nous dit qu'il faut venir avec elle, que ses parents sont des Polonais, des colons établis ici depuis peu de temps.

Ces gens encore jeunes nous accueillent cordialement et partagent de bon cœur avec nous la maigre soupe au lait qui constitue leur dîner. Comme la maison ne comporte qu'une pièce, nous devrons dormir avec nos hôtes mais il n'y a pas de paille à étendre sur le sol pavé ; les bolcheviks ont fait le compte des meules qui sont encore dans les champs et ont défendu d'y toucher.

Hier au soir, la maisonnette a reçu aussi la visite de voisins ukrainiens mais ils n'ont pris qu'un vieil appareil de radio. A vrai dire, je ne sais pas ce qui aurait pu éveiller leur convoitise car le mobilier se compose en tout de deux lits faits de planches, d'une table et d'une vieille voiture d'enfants.

Nous nous enroulons dans nos manteaux et nous nous serrons les uns contre les autres, étendus sur les pierres froides. Malgré ma fatigue, je ne puis dormir. Une douleur rythmée bat mes tempes, et mes pieds, bandés à nouveau, sont martelés de battements pénibles. Le dernier-né de la famille doit être malade, il pleure sans arrêt. A la longue, les cris de l'enfant deviennent presque intolérables et je vois poindre l'aube avec soulagement. Mais comment vais-je pouvoir marcher ? J'ai la plante des pieds couverte d'ampoules, mes orteils et mes talons ont suppuré toute la nuit. Avec cela, nous ne savons de

quel côté nous diriger car ces gens nous disent que la Roumanie est déjà occupée par les Russes et la Hongrie par les Allemands. La contrée elle-même est dangereuse, infestée de hordes d'Ukrainiens armés qui assaillent les maisons des paysans polonais et attaquent les fugitifs pour s'emparer de leurs misérables biens. Mais nous ne pouvons nous arrêter à cela. Demeurer ici est impossible et il faut au moins essayer d'atteindre la frontière.

Après avoir bu un verre de thé sans sucre (nos hôtes n'ont pas de pain pour eux-mêmes) nous nous remettons en route. De blanches vapeurs couvrent encore l'horizon et je crois voir au loin des figures fantastiques, de fuyants cortèges de danseuses. Il me semble que mon âme les rejoint tandis que mon corps reprend sa marche machinale.

Des heures passent ainsi et le soleil a depuis longtemps réchauffé l'atmosphère de son haleine brûlante lorsque nous arrivons à un village. Je décide d'essayer d'acheter du pain ; les autres m'attendront dans le cimetière, derrière le village.

C'est le jour férié ukrainien et toutes les boutiques sont fermées. La jeunesse du village est tout entière dans les rues. Effrontés et provocants, les jeunes gens me barrent la route ils plaisantent grossièrement ; sans y prêter attention, je continue mon chemin et je me présente à plusieurs portes en demandant un peu de pain mais les paysannes m'envoient promener sans ménagements.

Voici qu'une femme s'approche de moi et me dit tout bas de la suivre. L'air indifférent, je l'accompagne jusqu'à une métairie située presque à l'extrémité du village. Là, je trouve plusieurs personnes assises dans une pièce exiguë qui sert de chambre et de cuisine. Dès notre entrée un vieux Goral pousse les lourds verrous de la porte. Ici aussi, hélas, j'entends un récit qui n'est pas nouveau pour moi :

« Nous ne sommes pas en sécurité un seul instant. Les Ukrainiens, armés par les bolcheviks, attaquent les maisons des Polonais, les pillent, les incendient. La nuit dernière, deux de nos voisins qui ont voulu se défendre ont été assommés. Aussi avons-nous décidé de veiller jour et nuit en nous réunissant à plusieurs dans une seule maison, peut-être ainsi serons-nous plus en sûreté. »

La femme me donne une pleine assiettée de pommes de terre avec un peu de crème aigre, et ce mets me paraît une friandise délectable, puis elle partage le seul pain qui lui reste et m'en donne un morceau pour mes compagnons. En pleurant, ces bonnes gens me disent adieu et me souhaitent bonne chance et bon courage. Une petite vieille, toute ridée, pose ses mains flétries sur ma tête pour me bénir, elle trace de sa main droite une croix sur mon front. Des larmes brûlantes me montent aux yeux et je baise en pleurant ses vieilles mains fatiguées.

Dans le petit cimetière, je retrouve mes compagnons comme il était convenu, et je m'assieds avec eux au pied d'un mur. Pendant qu'ils dévorent le pain rassis, je contemple mélancoliquement les tombes et les paroles d'une chanson me viennent à l'esprit : « C'est notre sort de toujours marcher, d'être un jour ici, le lendemain là. Dieu nous a donné ce destin de ne pas savoir où la tombe nous attend. » C'est une vieille chanson et nos pères la chantaient déjà, en combattant pour la liberté de notre pays. Et maintenant, nous aussi, les jeunes de la génération née dans une patrie libre, c'est à notre tour de marcher, de marcher longtemps, longtemps, jusqu'au jour où nous pourrons de nouveau combattre.

Nous repartons sous le soleil ardent ; l'après-midi s'avance et la faim recommence à nous tourmenter. Je vais essayer de trouver quelque nourriture dans une petite maison que je vois isolée dans un champ. Mes compagnons restent en arrière en attendant mon retour ; il vaut mieux que les hommes ne se montrent pas, on pourrait les arrêter. Les femmes sont heureuses de se reposer quelques minutes ; elles peuvent à peine se tenir debout et moi-même je suis fatiguée à tomber. Seule l'énergie qui n'a cessé de m'animer et de galvaniser mes compagnons me donne la force d'aller encore.

On dirait qu'il n'y a personne dans la maisonnette. Je frappe plus fort et une vieille femme effrayée entr'ouvre la porte. Je la prie de me vendre du pain et des fruits et elle me fait entrer en pleurant. Hier, me dit-elle, les bolcheviks ont emmené le propriétaire, qui est jardinier, et son vieux père. La jeune femme, qui était sur le point d'accoucher, s'est enfuie dans les bois. Cette nuit, les Ukrainiens ont envahi la maison,

ils ont volé tout ce qu'ils ont pu et ont détruit la serre. « Nous autres, Polonais, ajoute-t-elle, nous ne sommes plus en sécurité, les Ukrainiens brûlent, pillent et tuent. »

Munie de quelques fruits, je retourne vers mes amis qui m'attendent assis à l'ombre d'un arbre. Un jeune garçon vêtu d'un costume de toile blanche brodée s'approche de nous et nous interpelle avec un ricanement moqueur : « Vous n'auriez jamais cru ça, hein? Vous vous êtes sauvés devant les Allemands et vous tombez aux mains des Russes, qui auront tôt fait d'apprendre à travailler aux « Burschuiss ». Vous croyez peut-être que vous allez passer le Dniestr mais il est bien gardé ; les Ukrainiens vont vous montrer comment on rétablit l'ordre. »

Ce garçon est ignoble, mais si nous lui répliquons, nous pouvons être arrêtés sur-le-champ — et nous nous taisons.

Il nous faut maintenant redoubler de prudence car nous approchons du fleuve au cours impétueux. Nous ne savons pas encore comment nous parviendrons à le traverser. Les paroles de ce garçon viennent de nous confirmer qu'il est bien gardé.

Du sommet où nous sommes parvenus, une vue magnifique s'offre à nous. Au pied de hautes montagnes couvertes de pins majestueux qui semblent noirs à la lumière du soleil couchant s'étendent des vignobles, les seuls de Pologne, parmi lesquels serpente le ruban brillant du Dniestr. On aperçoit un bac et, de chaque côté de la rive, deux petits villages qui se font face et dont les maisons ne paraissent pas plus grosses que des boîtes d'allumettes.

Nous demeurons sur place, irrésolus. Que faire? Il faut à tout prix chercher le point où nous pourrons passer le fleuve et, pour cela, il nous faut descendre. Après de longues hésitations, je me décide à pousser jusqu'au village, prenant avec moi mon manteau et la serviette dans laquelle je porte mon mince bagage ; il est possible, en effet, que je trouve en bas des bolcheviks et qu'ils m'arrêtent. Si au bout de deux heures je ne suis pas de retour, mes compagnons devront continuer sans moi et chercher un chemin plus sûr.

Pour arriver plus vite en bas, je coupe à travers buissons et rochers, droit sur la vallée. En approchant, je distingue

sur la rive opposée une file de camions soviétiques ; nous ne pourrons donc emprunter le bac, comme nous l'espérions secrètement.

Dans une étroite bande de prairie, allongée entre le fleuve et la forêt, un gamin garde des vaches. Je m'approche, je lui demande le nom du village, depuis combien de temps les soldats sont ici et par quel chemin ils sont venus. De question en question, l'interrogeant prudemment sur tous les sujets possibles, j'apprends enfin ce que je voulais savoir. Non loin du bac, il y a un endroit où l'on peut traverser le fleuve à pied, bien que l'on ait de l'eau jusqu'à la poitrine et parfois jusqu'au cou. A ce moment, j'aperçois de loin deux hommes qui se dirigent de notre côté. Voulant éviter une rencontre, je me dirige vers le bois, sans hâte, pour ne pas éveiller les soupçons. Mais à peine me suis-je éloignée de quelques pas que j'entends crier derrière moi : « Halte ! »

Ce sont des Ukrainiens qui me demandent avec brusquerie où je m'en vais ainsi, toute seule, et d'où je viens. Je dis que je me suis perdue et que je suis à la recherche de mes compagnons qui doivent se trouver par ici car ils avaient l'intention de passer la nuit dans un village et de partir le lendemain pour L... Les hommes me demandent encore ce que je viens faire par ici et qui je suis. Il me vient soudain à l'esprit de répondre que je suis une bonne d'enfants et que mes patrons sont partis en auto avec les enfants pour L..., où je devais les rejoindre par le train, mais que j'ai dû interrompre mon voyage, les trains ne marchant plus, et que je me suis décidée à continuer la route à pied, d'autant plus que j'ai rencontré des gens qui allaient, eux aussi, dans la même direction.

Après s'être consultés tout bas, les hommes m'invitent à les suivre car ils ont ordre de conduire tous les étrangers de passage au commissaire du village. Il est heureux, me dis-je, que mes compagnons soient restés là-haut. Peut-être auront-ils la chance de traverser le fleuve.

L'air indifférent, je marche à côté de mes guides mais intérieurement je dois me faire violence pour rester calme. En chemin faisant, je bavarde de choses et d'autres et plaisante avec ces hommes quoiqu'il m'en coûte. Je sais trop bien que mon sort

se joue en ce moment et, tout en faisant la bête, je bâtis fiévreusement dans ses moindres détails l'histoire que je vais raconter et qui devra paraître vraisemblable.

Lorsque nous arrivons au village, je deviens le centre d'un groupe plein de curiosité. Mes nerfs sont tendus à l'extrême ; pourtant je parle innocemment avec tous ces gens qui me posent les questions les plus variées. J'y satisfais avec empressement, sachant bien que je m'attire ainsi la bienveillance de ces êtres primitifs. Là-dessus arrive le commissaire. Ce n'est pas un Russe mais un Ukrainien du lieu, antipathique au premier coup d'œil. Il me pose indéfiniment les mêmes questions, sur un ton qui révèle clairement la méfiance. Je fais de mon mieux pour le convaincre mais il me faut être très prudente car il suffirait d'un seul mot irréfléchi pour me trahir. Quand je ne parle pas avec le commissaire ukrainien, je bavarde avec les gens qui m'entourent, comptant secrètement sur leur assistance. Les minutes passent, il y a longtemps que les deux heures sont écoulées. Mes camarades ont dû renoncer à m'attendre.

Le commissaire fixe sur moi un regard perçant que je soutiens sans broncher. Inlassablement je le prie de me laisser partir. Bientôt ceux qui sont là viennent à mon secours : « Laisse-la donc partir, elle dit la vérité. » Enfin, on me rendla liberté mais à condition que je revienne ici, seule ou avec les autres.

Je m'éloigne dans une fausse direction et, dès que je suis hors de vue, je reviens sur mes pas en faisant un grand détour et je retourne à l'endroit où j'ai laissé mes compagnons. L'obscurité s'étend déjà sur les champs ; vais-je les retrouver ? Encore bouleversée par mes dernières émotions, je suis à pas lents la lisière du bois, lançant de temps à autre l'appel convenu. Tout à coup, on me répond, ils m'ont donc attendue !

Je trouve mes amis au creux d'un épais fourré, je leur conte mon aventure et nous tenons conseil. A mon avis il faut encore tenter de traverser le fleuve cette nuit même ; précisément parce que les militaires occupent les environs immédiats du village, il ne viendra à l'esprit de personne que l'on puisse chercher à passer l'eau à cet endroit. Pourtant,

les autres s'élèvent contre cette opinion. Ils préfèrent attendre, peut-être un jour, peut-être davantage, une occasion plus favorable.

Si pénible que me soit la pensée de les abandonner, je m'y résous car mon plan me paraît le meilleur. Plutôt que d'errer à l'aventure le long du fleuve pendant des jours et des jours, je veux essayer d'atteindre la frontière le plus vite possible. J'écourte les adieux, de crainte de céder aux larmes et aux prières de mes compagnons, je leur serre une dernière fois chaleureusement les mains et me remets en route, seule.

La lune qui éclaire la campagne presque comme en plein jour ne me permet pas de poursuivre ma route. Il me faut attendre dans un chemin forestier que tout soit obscur. Durant cette attente, les premiers doutes m'assaillent. Atteindrai-je l'autre rive ou serai-je entraînée par le courant? Et, même si je me sauve à la nage, pourrai-je rester jusqu'au lever du soleil dans des vêtements trempés? Une autre pensée envahit mon esprit. A vingt kilomètres d'ici, environ, se trouve le couvent où j'ai terminé mes études. En marchant toute la nuit, je pourrais y arriver au matin et peut-être y trouver du secours. Mais je rejette bientôt ce plan car le couvent, lui aussi, est sûrement aux mains des bolcheviks.

Je reprends ma route dans la direction du fleuve, songeant à mes heureuses années de pension. Que ce temps me semble lointain ! Les jours coulaient sans souci, égaux, paisibles, ensoleillés, et maintenant? Maintenant, seule, nu-pieds, en loques, j'erre, désolée, dans la nuit, vers un avenir incertain.

Au milieu de mes pensées, un ordre impérieux me surprend : « Halte ! » Je me fige sur place. Trois miliciens s'avancent en braquant sur moi leurs carabines. Ce sont des garçons du village où l'on m'a arrêtée cet après-midi ; l'un d'eux me reconnaît aussitôt. Ils me ramènent au village, on me reconduit devant le commissaire. Celui-ci me demande pourquoi je ne suis pas revenue et ce que je cherchais la nuit le long du fleuve. A quoi je réponds que je cherchais à retourner au village, n'ayant pas retrouvé mes camarades. Des lueurs mauvaises passent dans ses yeux et il me demande d'un ton sarcastique pourquoi je me suis informée d'un passage, cet après-midi, auprès d'un petit vacher. Je reste court et lui, qui n'at-

tendait visiblement que cela, ordonne aux miliciens de m'emmener ; où ? je ne puis le comprendre.

Au lieu d'aller, comme je m'y attendais, dans une des maisons du village, nous le traversons et prenons un chemin qui longe les champs. Où me conduit-on ? La lune est déjà sur son déclin, disque terni dans le ciel incolore ; pas d'autre bruit que l'écho de nos pas dans l'obscurité de la nuit ; mon cœur bat à grands coups. Je demande à plusieurs reprises aux miliciens où ils me conduisent mais je n'obtiens aucune réponse. Nous devons marcher depuis une heure environ lorsque quelques lumières chétives surgissent de l'ombre devant nous. Comme nous approchons, un bruit de voix frappe nos oreilles, par la fenêtre ouverte d'une maison. Ce sont des soldats, des bolcheviks.

Un tourbillon de pensées assiège mon cerveau. Ah ! pourquoi n'ai-je pas emporté le browning ? Mieux vaudrait mourir que tomber aux mains de ces gens, qui me réservent peut-être un sort horrible. Quand nous entrons dans la pièce emplie par la fumée des cigarettes, tout le monde se tait brusquement et tous les yeux se tournent vers nous. Mes guides racontent l'histoire tout au long et ajoutent que le commissaire m'a envoyée ici sur-le-champ car il me tient pour suspecte. Puis les miliciens s'en vont et je reste seule avec les Russes.

Le cœur me bat jusque dans la gorge et il me faut rassembler toutes mes forces pour dissimuler la peur qui m'étreint. Que va-t-il m'arriver ? Les soldats parlent entre eux et je ne puis saisir que quelques mots que je ne puis raccorder. L'un d'eux s'approche de moi, examine le mouchoir noué dans lequel je transporte mes affaires, me pince les joues et m'ordonne de le suivre. En tremblant je marche à ses côtés. Où, où allons-nous ? Je ne pense qu'à cela.

Nous nous dirigeons vers un champ au bout duquel brillent deux petites lumières ; en approchant, je distingue des silhouettes de soldats qui vont et viennent à pas réguliers, le fusil à l'épaule, et derrière eux les ombres de petits groupes humains, serrés les uns contre les autres. Peu à peu, la terrible vérité se fait jour dans mon esprit : c'est un camp de prisonniers.

Mon guide dit quelques mots à l'un des soldats de garde ;

d'un geste de la main, celui-ci désigne les groupes et me voici livrée à moi-même. Je fais quelques pas en hésitant. Là, couchés à même la terre, dorment des femmes, des enfants. Un peu plus loin, une femme est accroupie, le buste incliné, et l'on entend les fragments d'une prière à travers ses sanglots. Partout où se porte le regard, on voit de ces groupes d'êtres humains, les uns couchés sur le sol, d'autres assis ou debout. Il y a aussi des hommes et plus loin, en arrière, des groupes de soldats polonais.

J'avance comme une somnambule ; ma seule sensation est le spasme régulier qui me contracte le cœur en une souffrance indicible. A quelques pas de moi, une femme est assise avec deux enfants à ses côtés. L'un d'eux, la tête appuyée sur sa mère, dort d'un sommeil doux et paisible, échappant à la cruelle réalité ; l'autre est étendu à ses côtés, enroulé dans une couverture, il gémit faiblement de temps à autre. Je m'approche de la jeune femme, m'assieds à côté d'elle sur la terre humide et lui demande l'histoire de son malheur. Elle parle, le visage inondé de larmes intarissables :

« Dès le deuxième jour de la guerre, je me suis enfuie de Torun. On disait que la Poméranie était menacée et qu'il valait mieux se réfugier vers l'intérieur du pays. Après avoir mis quelques objets indispensables dans un linge je suis allée avec mes enfants chez mes parents qui demeurent dans la banlieue de Varsovie. Mais je n'ai pu rester là que quelques jours car les avions venaient de plus en plus souvent et faisaient des ravages de plus en plus grands parmi la population. Un train de marchandises nous a conduits en plusieurs jours vers la frontière russe car tout le monde croyait que c'était l'endroit le plus sûr pour échapper à la guerre. Quand il n'y a plus eu de train, nous avons pris des voitures et un beau jour nous avons été surpris par les bolcheviks. Il y avait bien devant nous quelques sections de soldats polonais mais ils ne pouvaient nous venir en aide ; nous étions entourés de tanks et toute résistance était inutile.

» Tout d'abord, nous ne pensions pas qu'il y eût du danger ; les Russes nous disaient que nous n'avions rien à craindre et qu'on allait nous ramener tous à notre ancien lieu d'habitation. Mais c'était une fausse promesse : voilà déjà deux jours

que l'on nous emmène vers la frontière russe et c'est la deuxième nuit que nous couchons dehors. Nous n'avons même pas à manger. Aujourd'hui, dans les villages que nous avons traversés, des femmes compatissantes voulaient nous donner du pain et du lait mais les bolcheviks ne l'ont pas permis. S'il ne s'agissait que de nous, nous pourrions tenir encore quelques jours, mais les enfants? Voyez ma petite fille, depuis cet après-midi elle brûle de fièvre et je ne puis même pas lui donner à boire pour apaiser sa soif. Ah, Dieu! dans mon désespoir je me dis quelquefois que la mort vaudrait mieux pour elle et pour nous tous; elle nous ferait échapper aux horreurs de la Sibérie où tant de Polonais ont déjà péri en exil. »

J'essaie de la réconforter, mais je sais trop combien mes consolations sonnent faux et manquent de conviction. Il me reste encore une pomme; avec l'arête d'un miroir cassé — un de mes derniers trésors — je découpe une tranche de ce fruit acide et la mets dans la petite bouche brûlante de l'enfant. Je prends ses deux petites mains fiévreuses dans les miennes et les heures passent ainsi, lentement. La nuit est froide, l'air imprégné d'humidité et de l'odeur pénétrante qu'exhalent les champs labourés. Nous attendons patiemment le lever du soleil, qui réchauffera nos membres transis.

Le matin venu, je fais le tour du champ pour voir si je ne connaîtrais pas quelqu'un parmi ceux qui sont là. J'interroge des officiers : « Que veut-on faire de nous? Où nous emmène-t-on? » Leur réponse ne fait qu'augmenter mon découragement : « Pour l'amour de Dieu, ne vous faites aucune illusion. Ceux qui arriveront à destination travailleront dans les mines. Vous êtes jeune, peut-être plairez-vous à quelque petit fonctionnaire bolchevik qui fera de vous sa maîtresse et, si vous avez de la chance, vous deviendrez « Mademoiselle la Commissaire » car les femmes peuvent aussi obtenir ces emplois. Il y en a même quelques-unes qui ont accompagné les soldats, lorsqu'ils étaient postés dans les petites villes et les villages isolés. Nous nous félicitons qu'il n'y en ait aucune avec nous; ces femmes passent pour être pires que les hommes, sadiquement cruelles, grossières, dépourvues de toute pitié humaine. »

Je reviens vers la jeune femme aux deux enfants. Le plus

jeune s'est réveillé et bavarde gaîment à tort et à travers, posant mille questions. Ce babil innocent me fait mal et je vois que la mère en souffre aussi ; nous avons toutes deux la même pensée : « Que va-t-il arriver aux enfants ? » La petite fille, toujours couchée, respire péniblement, les yeux clos, le rouge de la fièvre aux pommettes et mon cœur saigne de ne pouvoir venir en aide à ce petit être.

Je vais trouver l'un des gardes et le supplie de m'apporter un peu de lait pour la petite malade, mais il me dit que les soldats ont la consigne formelle de ne rien donner à manger aux prisonniers jusqu'à nouvel ordre. J'use de toute mon éloquence, il promet finalement de m'apporter à boire. En effet, il va au village et revient bientôt avec une tasse de lait froid que j'apporte joyeusement à l'enfant.

Mais l'incident n'est pas passé inaperçu. Un officier, arrivé ce matin au camp pour donner des ordres concernant sans doute notre itinéraire, va droit vers le soldat et l'injurie grossièrement puis il le renvoie et un autre prend sa place. Voilà donc la fameuse égalité ! Les soldats se rengorgent de pouvoir donner du « camarade » au général lui-même et il ne leur vient pas à l'idée que l'égalité s'arrête à cette appellation ; le « camarade », pourvu qu'il soit haut placé, peut traiter les autres comme bon lui semble.

Bientôt après, le cortège que nous formons se met en route, face au soleil, vers l'est. Quelques kilomètres seulement nous séparent de l'ancienne frontière. La Russie nous attend là, cet immense pays dont le nom est lié pour nous, Polonais, à tant de redoutables souvenirs. Par milliers, nos aïeux ont été traînés sur les routes de Sibérie. Par milliers, ils ont succombé en chemin, sous le froid, la faim, le knout. Est-ce là aussi notre destin ?

L'idée de fuir s'affirme en moi, de plus en plus impérieuse. Tout ce que je possédais, je l'ai perdu. Il ne me reste plus que la vie et c'est actuellement un bien si misérable que je peux le mettre en jeu sans hésiter. En effet, si je reste avec les autres, je n'ai qu'une perspective : la mort lente. Si j'essaie de m'enfuir, trois éventualités : ou l'on me tue sur-le-champ, si je suis prise ; ou l'on m'arrête en route et je suis fusillée comme espionne (que pourrait bien chercher une femme

seule dans cette contrée étrangère?) ; ou bien j'atteins la frontière.

Ce que je ferai alors, seule, sans argent, dans un pays dont j'ignore la langue, c'est une question qui ne me vient pas à l'esprit. Rien ne peut être pire que ce qui m'attend en Russie ; le spectacle que j'ai sous les yeux anéantit en moi toute espérance.

Lentement, le cortège poursuit sa route. Exténuées par la marche, brisées intérieurement par les événements de ces derniers jours, la plupart des femmes peuvent à peine se tenir debout.

Les hommes ont pris les enfants dans leurs bras. La vue de tous ces malheureux me fait oublier ma propre fatigue.

Oh ! ce soleil implacable, qui flamboie au-dessus de nos têtes ! Nous jetons des regards avides sur les puits qui jalonnent la route mais c'est en vain que nous implorons la permission d'y puiser un peu d'eau. Nous ne sentons pas la faim mais nous avons affreusement soif. Pas la moindre brise pour nous rafraîchir, pas un arbre et l'air brûle comme du feu. J'ai la gorge desséchée, la langue et les lèvres tuméfiées à tel point que je puis à peine parler. Il me semble que chaque respiration déchaîne en moi la folie.

Durant des heures nous marchons, lentement, péniblement. Le soleil décline et mon agitation intérieure croît de minute en minute...

Nous arrivons à un village. Tandis que notre cortège défile dans l'étroite petite rue, je bondis tout d'un coup hors des rangs et je me jette dans le corridor d'une maison de paysans.

Mon cœur bat à se rompre. Un des soldats a-t-il remarqué ma fuite? Des voix s'élèvent dans la pièce voisine. Si ce sont des Ukrainiens, c'en est fait de moi : ils me livreront aux bolcheviks. Mais non, je distingue quelques mots, ce doit être des Polonais. Il me faut entrer car ici on peut me trouver à tout instant et peut-être ces gens seront-ils assez charitables pour me cacher.

Dans la salle, je suis accueillie par de jeunes époux, les seuls Polonais du village, comme je l'apprends par la suite. J'ai de la chance dans mon malheur. Je demeure cachée un long

moment dans la maisonnette. Le lamentable cortège est déjà loin, mais il me faut attendre l'obscurité complète avant de me risquer dehors.

Me voici de nouveau seule dans la nuit mais je n'éprouve aucune crainte. J'ai échappé aux bolcheviks et que peut-il m'arriver? Tout au plus de retomber entre leurs mains; en ce cas, ce n'est que la mort qui m'attend et je ne la crains plus.

Cette marche nocturne m'apaise étrangement. Je ne suis plus inquiète, mes pensées font silence et il me semble que je m'élève jusqu'aux étoiles dont l'éclat paisible fascine mon regard.

Je me rapproche du Dniestr, mais il m'est impossible de le traverser seule, je sais trop combien il est surveillé. Je mets donc tout mon enjeu sur une seule carte et prends un chemin qui, assurément, conduit à un village où je ne manquerai de rencontrer des miliciens. Mais, cette fois, je suis préparée à la rencontre.

Mes prévisions s'avèrent justes. Bientôt j'entends retentir l'injonction : « Halte ! Qui va là? » Tranquillement, je m'arrête et dis aux miliciens qui s'approchent de moi : « Camarades, il faut que vous me veniez en aide car je me suis égarée. J'erre au hasard dans la nuit. Pourriez-vous m'indiquer un logement où je puisse attendre le matin? » Je demande aussi s'il y a un commissaire dans le village; on me répond qu'il y a un soviet. Je demande alors que l'on me conduise aussitôt devant le président. Ces dernières semaines m'ont appris à me dominer mais je me demande si je sortirai victorieuse de l'épreuve...

Deux hommes sont assis dans une salle très propre. Sans attendre que l'on m'interroge, je raconte, comme je l'ai déjà fait, que je suis une bonne d'enfants et que j'ai perdu mes compagnons de voyage alors que j'allais retrouver mes patrons à F. Et je prie ces hommes de bien vouloir faire en sorte que j'aie à manger et à coucher ce soir. On me demande si j'ai rencontré des Russes; je réponds affirmativement et je dis qu'ils sont très bons pour les pauvres gens, polis, gentils et tout. Là-dessus l'un des hommes, un paysan ukrainien, annonce qu'un heureux temps se prépare où tous

seront égaux et que l'on va constituer un État ukrainien indépendant. Au bout d'un moment il s'en va et je reste seule avec le président du soviet qui me pose encore toutes sortes de questions et me demande entre autres si je connais la contrée. J'affirme que c'est la première fois que je viens ici car, dis-je, pour une pauvre bonne d'enfants, pareil voyage eût été bien trop cher. Il me demande encore si j'ai une carte pour me diriger. Cette question me semble étrange ; pourtant, je réponds tranquillement que le chemin de F. n'est pas très compliqué et qu'il me sera impossible de me tromper, une fois sur la bonne route.

Pour toute réponse, mon hôte me prie de le suivre et nous passons dans la salle voisine. Là, il prend une carte dans une armoire et l'étale devant moi. C'est une carte détaillée de la frontière sud-est de la Pologne. Un peu surprise, je le regarde et il répond à mon interrogation muette en me conseillant d'étudier le tracé de la frontière sur cette carte où tous les chemins sont indiqués. « J'ai fait semblant de vous croire, me dit-il, mais j'ai compris tout de suite où vous alliez. Ne craignez rien, je ne veux que vous aider. S'il n'avait tenu qu'à moi, il y a longtemps que je ne serais plus ici, mais ma mère est âgée et incapable de supporter les fatigues d'une évasion. Nous demeurons donc ici, en expectative. Comme j'ai organisé pas mal de choses dans le village, on m'a choisi comme président du soviet local ! Aussi ne vous formalisez pas si je vous appelle « camarade » en présence des autres ; il le faut pour que je puisse vous venir en aide. »

Je serre les mains de cet homme avec effusion puis, assis tous deux devant la carte, nous étudions le meilleur chemin, pesant soigneusement le pour et le contre. Pendant ce temps, sa jeune et charmante femme me prépare de l'eau chaude pour laver et renouveler mes bandages collés par le pus. Maintenant que je me suis reposée un moment, il m'est presque impossible de me tenir debout. Mes jambes sont raides comme du bois et mes pieds traversés de douleurs aiguës.

Quand je me vois dans un lit, un vrai lit garni de draps blancs qui fleurent bon la lessive, je ne sais plus si je rêve ou si je suis éveillée. Tout ce qui m'est arrivé est si invraisem-

blable que je ne parviens plus à distinguer la réalité de l'illusion.

Le lendemain, dès la première heure, je quitte le village avec mon hôte qui veut m'aider à traverser le fleuve. Arrivés au bac du passeur, il dit aux miliciens de service de me laisser passer car je dois aller trouver les autorités à F. Me voici donc de l'autre côté du fleuve ; je traverse le village qui borde la rive mais, au moment d'en sortir, je tombe de nouveau sur des sentinelles. Ce sont des jeunes gens du village qui refusent de me laisser poursuivre seule mon chemin. Ils ont reçu la consigne d'accompagner tous les étrangers jusqu'au prochain village ; là, on me donnera de nouveaux guides qui me conduiront jusqu'à l'endroit convenu et me remettront aux mains des autorités.

A la sortie du village suivant, nous rejoignons un groupe assez nombreux, composé, en plus de deux nouveaux miliciens, de paysans et de paysannes, tous Ukrainiens, qui s'en vont aussi à F. avec leurs petites voitures.

Tout à coup, comme nous traversons un bois, plusieurs coups de feu partent des fourrés et nous nous jetons promptement dans l'herbe des fossés. Nous ne sommes pas atteints, seul un cheval est blessé ; mais ces gens se jettent sur moi dans un élan de haine : « Toi, la Polonaise, tu nous le paieras ! Ce sont les tiens qui ont tiré sur nous, ce sont des soldats polonais, les bois en sont pleins ! »

Comment ramener ces insensés à la raison ? J'essaie de les calmer en leur représentant que j'ai couru le même danger qu'eux. Enfin, après une longue discussion, ils me laissent tranquille. Cependant cet incident a effrayé mes compagnons, y compris les miliciens. Ils n'avancent plus qu'en groupe serré. C'est le moment de tenter ma chance, j'entame avec deux des garçons une conversation animée et, tout en parlant, je les entraîne loin du gros de la troupe, laissant mes compagnons de plus en plus en arrière.

En vue du prochain village, je les persuade de me laisser aller seule sans attendre les autres car je ne peux, leur dis-je, me tromper de chemin. Ils sont assez naïfs pour céder à mes arguments et je déguerpis à toute vitesse.

Je fais un grand détour pour éviter le village et me voici

assise dans un champ où je pourrai me reposer un peu et manger un morceau de pain qu'on m'a donné en route. Je puis rester là un moment car je ne veux approcher de F. qu'au crépuscule et gagner la frontière à la faveur de la nuit.

Là-dessus, je vois approcher un groupe d'hommes à la mine inquiétante ; ils sont vêtus de loques et leurs visages sales sont couverts d'une barbe de plusieurs jours. Chacun d'eux porte au bras un petit baluchon assez semblable au mien. Debout devant moi, ils m'interrogent. Leur élocution révèle des gens cultivés et je soupçonne avoir affaire à des officiers déguisés qui tentent de s'évader. L'un d'eux me propose de continuer mon chemin en leur compagnie : « Je crois que nous allons dans la même direction ; venez donc avec nous, vous courrez moins de danger que toute seule. » Après un instant de réflexion, je me décide à les suivre.

Quand je me remets débout, il me faut serrer les dents de toutes mes forces pour ne pas crier de douleur mais au bout d'un moment mes pieds se réaccoutument à la marche. Nous avons encore à faire cinquante kilomètres environ. Tiendrai-je jusque-là ? Mais il faut marcher, il le faut et j'y arriverai en rassemblant toute mon énergie et mes dernières forces. La liberté m'attend au bout de ce calvaire.

Mes suppositions étaient justes. Tout en marchant, mes compagnons me racontent leurs aventures. Eux aussi ont été pris par les bolcheviks mais ils ont pu s'enfuir. Dans un village, ils ont échangé leurs uniformes contre de vieux habits et les miliciens qu'ils ont rencontrés par la suite ne les ont fouillés que pour voir s'ils portaient des armes. A mon grand étonnement, j'apprends que tous ceux qui se donnent pour de simples soldats ukrainiens peuvent continuer leur chemin sans encombre.

Vers la fin de l'après-midi, nous nous asseyons dans un champ, à l'abri d'un talus, pour attendre le crépuscule en étudiant minutieusement notre chemin. L'un des hommes a caché dans sa semelle trouée un fragment de carte d'état-major, qui porte l'indication du moindre sentier. Entre F. et certain village s'étend une bande de terrain plat large de trois kilomètres, c'est par là qu'il nous faut

passer. Un peu plus loin nous aurons à traverser quelques ruisseaux et fossés mais, dans l'ensemble, rien que des champs.

Avant de nous remettre en route, on me bande à nouveau les pieds avec des mouchoirs et le reste d'une serviette de toilette déchirée en lanières. Vers sept heures nous faisons une nouvelle halte. La lune vient de se lever et nous n'osons pas continuer car nous redoutons sa clarté. Il nous faut attendre deux ou trois heures, jusqu'à ce qu'elle soit couchée.

Étendue sur le sol argileux, je contemple sous la lumière d'argent les silhouettes fantomales que la magie lunaire fait surgir du léger brouillard qui couvre la terre. Mon visage est brûlant que je pose sur la terre froide, et brûlant mon cœur. Une longue suite d'images se présente à mon esprit. Je revois les aventures de ces derniers jours chargés d'horreurs et puis, combien lointaines, hélas — ma mère, les images de mon enfance, tout ce que j'aime et vers quoi mon cœur aspire en vain. Je presse plus étroitement mon visage contre la terre du sillon dans lequel je suis allongée. Terre chérie, terre sacrée, quand te reverrai-je? Quand pourrai-je de nouveau enfouir mon visage dans ton sein vivifiant, respirer ton parfum? Je recueille une petite motte d'argile brune pour l'emporter; c'est encore la patrie, c'est un peu de la terre qui m'a vue naître, de la terre qui vient de boire le sang de tant de ses fils, de la terre qui peut-être est déjà la tombe de mes parents.

Nous repartons à travers la nuit sombre, semée d'étoiles. Orion, la plus belle des constellations, nous sert de guide, indiquant la direction du sud-est. Je me félicite de savoir m'orienter d'après les étoiles; à quoi nous servirait en effet notre petite boussole dans cette obscurité? Nous coupons à travers des champs fraîchement labourés; marche essoufflante, exténuante, mais nous ne pouvons nous arrêter car il ne nous reste plus que quelques heures avant le jour. Puis ce sont des champs de maïs, dont les tiges me blessent les pieds comme autant de clous; haletante, je trébuche, tombe, me relève, retombe et repars sur mes genoux tremblants. On me porte par dessus des torrents furieux pour que l'eau ne mouille pas mes bandages et, un peu plus loin, je m'enfonce jusqu'aux genoux dans un fossé plein d'eau et tombe le nez dans un

buisson d'orties qui me couvrent le visage et les mains de cloques douloureuses. Notre chef de file s'embourbe dans un marais jusqu'à la poitrine et nous avons toutes les peines du monde à l'en tirer. Nous avons hâte de quitter cette dangereuse vallée, pleine de creux d'eau sournois que l'obscurité nous dissimule.

Nous gravissons ensuite une montagne escarpée, aux flancs tapissés d'éboulis. Plus loin ! Plus loin ! Toujours plus loin ! C'est comme une ivresse ! Je n'ai plus qu'une seule pensée : en avant ! en avant ! Qu'importe si nous enfonçons jusqu'aux genoux dans la terre détrempée qui colle aux pieds et entrave la marche ; qu'importe si le froid augmente d'heure en heure, si mes pieds sont glacés dans les guenilles trempées qui les enveloppent ! Une seule pensée m'obsède : en avant ! Une fièvre s'est emparée de moi, qui me fait frémir jusqu'au fond de l'être, qui me fait oublier la fatigue et le froid.

L'aube blanchit le ciel, les étoiles pâlissent et nous marchons toujours, sans savoir si nous avons ou non franchi la frontière. De tous côtés, des champs, rien que des champs labourés, déserts. Mais, sans nous décourager, nous continuons vers le sud-est, là où la carte indique un village.

La première lueur de l'aurore empourpre l'orient lorsque, là, une vallée s'ouvre à nos pieds, parsemée de petites maisons. Riant et pleurant, nous tombons dans les bras les uns des autres. La Roumanie ! nous sommes sauvés.

HALINA ZOLADKOVNA

(TEXTE FRANÇAIS DE SIMONE RATEL.)

(Tous droits réservés pour tous pays.)

L'ALLEMAGNE MANQUERA-T-ELLE DE PÉTROLE ?

Il est extrêmement difficile de déterminer quelle sera, éventuellement, la consommation d'hydrocarbures d'un grand pays en guerre comme l'Allemagne, par exemple.

Les besoins pétroliers d'un pays sont, en effet, fonction d'une série de données qui sont présentement encore des inconnues et, en tout cas, certainement des variables.

Guerre de siège ou guerre de mouvement ? Opérations maritimes réduites ou, au contraire, étendues ? Maintien ou destruction des voies ferrées qui obligerait à donner une pleine activité aux routes et aux auto-strades ? Conservation ou anéantissement des stocks pré-existants ? Degré de rationnement à l'intérieur des populations civiles ?

Un exemple parmi d'autres a été cité en France où, au cours de manœuvres, une division motorisée légère a consommé 1 000 litres de carburant au kilomètre.

Pendant la guerre de Pologne, la presse a relevé qu'une division motorisée en mouvement consommait environ 150 tonnes de combustible par jour.

Dans de telles conditions, on ne sera pas étonné de constater des variations qui vont du simple au double et même au triple entre les estimations présentées par les divers experts, en ce qui concerne les consommations éventuelles de l'Allemagne en temps de guerre.

Au début de 1936, la revue *Deutsche Wehr* (n° 1) a fixé le montant des besoins allemands, en cas de guerre, à 12 millions de tonnes.

En avril 1937, la revue allemande *Der Deutsche Volkswirt* a publié, sous la signature du docteur F. Friedensburg, un article évaluant les nécessités allemandes dans l'hypothèse d'hostilités « à peine au-dessous de 15 à 20 millions de tonnes par an ».

Enfin, dans le livre publié par M. Miles sur le potentiel de guerre de l'Allemagne (*Europa Verlag*, Zurich, 1937), l'auteur considère que le Reich doit pouvoir disposer de 37 millions de tonnes pour faire face aux opérations qu'entraînerait une guerre moderne.

Nous serons beaucoup plus modestes et nous estimerons les besoins de l'Allemagne, dans les conditions où la guerre se poursuit actuellement, sensiblement à sa consommation de paix, soit 8 millions de tonnes environ.

Ces quantités représentent, d'une part, les importations allemandes, d'autre part, sa production indigène.

Les chiffres respectifs pour les années 1938 et 1939 ont été les suivants :

IMPORTATIONS NETTES (Ancien Reich)	1938 tonnes	1939 (6 mois) tonnes
Pétrole brut	780 000	550 000
Carburant léger	1 350 000	650 000
Gas-oil	1 450 000	800 000
Huile de graissage	290 000	120 000
Fuel-oil et résidus	880 000	350 000
Lampant (kérosène)	20 000	20 000
TOTAL	4 770 000	2 490 000

PRODUCTION NATIONALE 1938

	tonnes
Pétrole brut	600 000
Carburant synthétique	1 200 000
Benzol-carburant	450 000
Alcool-carburant	200 000
Ensemble	2 450 000
Importations	+ 4 770 000
TOTAL DES BESOINS	7 220 000

Or, du fait de l'annexion de l'Autriche, de la Tchécoslovaquie et des territoires polonais, les besoins allemands se sont sensiblement accrus et dépassent actuellement 8 millions de tonnes.

Nous admettons que les besoins de guerre actuels du Reich équivalent sensiblement à la consommation du temps de paix, pour plusieurs raisons, notamment :

1° Le rationnement intense à l'intérieur (des dispositions administratives récentes visent à réduire à 15 p. 100 la circulation d'automobiles privées) ;

2° L'arrêt presque complet de sa navigation maritime.

Les économies réalisées compensent, tout au moins en partie, les besoins accrus consécutifs aux opérations militaires.

Nous répétons qu'il s'agit là de minima, donc d'évaluations beaucoup plus favorables à l'Allemagne qu'il n'est raisonnable de les envisager mais nous tenons à nous placer dans l'hypothèse la plus avantageuse pour l'adversaire.

Il va sans dire que cette consommation ne s'applique qu'à la guerre de siège, telle qu'elle est menée actuellement et que toute opération militaire analogue à celle de Pologne entraînerait un accroissement colossal des besoins.

***

Comment l'Allemagne se procurera-t-elle ces 8 millions de tonnes minimum qui lui sont nécessaires pour pouvoir résister? Il ne s'agit pas d'attaquer.

La consommation éventuelle du Reich serait assurée d'abord par sa production nationale.

Celle-ci se subdivise en :

a) *Production naturelle.* — Extraction des gisements allemands, autrichiens et polonais, c'est-à-dire de l'ensemble du territoire occupé actuellement par l'Allemagne.

D'après les données que nous possédons actuellement, la production pétrolière de l'Allemagne, y compris les territoires nouvellement conquis, a atteint en 1939 un total de 800 000 tonnes de brut.

En 1940, avec l'intensification de l'extraction, telle qu'elle se poursuit depuis ces quelques dernières années, celle-ci avoisinerait vraisemblablement un million de tonnes, dans l'hypothèse la plus favorable.

Il ne faut pas oublier, en effet, que la partie de la Pologne administrée actuellement par le Reich ne comprend qu'une fraction des gisements polonais, ceux de Jaslo, ayant fourni en 1938 quelque 135 000 tonnes. Les gisements de Boryslaw et ceux, moins importants, de Stanislawow, qui sont dans la partie occupée par l'U.R.S.S., produisent environ 370 000 tonnes.

Il est possible que, par suite des ententes entre Berlin et Moscou, le Kremlin soit disposé à céder en théorie à l'Allemagne tout ou partie de cette production mais cet apport serait illusoire en raison des besoins locaux eux-mêmes qui correspondent sensiblement à ce chiffre[1] ;

b) *Production dite synthétique.* — La production synthétique allemande a réalisé, au cours de ces dernières années, des développements presque prodigieux et qui font le plus grand honneur à la technique germanique. Il existe deux méthodes principales pour produire du pétrole artificiel, fondées toutes les deux sur l'emploi du charbon.

La première, celle de Bergius, reprise par la I.G. Farben, consiste à hydrogéner, sous haute pression, du charbon délayé dans l'huile lourde.

La deuxième, dérivant des travaux du grand savant français Paul Sabatier, est celle de Fischer et Tropsch, qui part de l'oxyde de carbone et de l'hydrogène dont la réaction, s'effectuant sous pression ordinaire, donne un mélange d'hydrocarbures.

Ces deux méthodes ont fourni, en 1938, environ 1 million 200.000 tonnes pour autant que ce chiffre, établi d'après des méthodes particulièrement sérieuses, représente exactement la vérité.

D'autres usines ont été construites au cours de cette année et il est vraisemblable que la production a atteint 1 mil-

1. Au moment où nous corrigeons ces épreuves, nous apprenons que l'Allemagne vient de s'assurer le contrôle des gisements pétroliers du Bassin de Boryslaw en obtenant en même temps une frontière commune avec la Roumanie.

lion 700 000 tonnes en 1939. Les estimations pour 1940 vont jusqu'à 2 millions de tonnes. Toutefois, il ne faut pas croire que l'extension de ces fabrications puisse s'accomplir indéfiniment. En effet, la construction des usines elles-mêmes comporte de longs délais et exige des matériaux particuliers, notamment des aciers spéciaux que l'Allemagne ne pourra se procurer que très difficilement dans les circonstances actuelles.

Notons aussi que ces procédés ne fournissent pas un pétrole synthétique d'où l'on pourrait tirer les différents dérivés tels qu'essence, gas-oil, fuel-oil, lubrifiants, etc. mais qu'ils donnent presque exclusivement de l'essence pour moteurs à explosion.

Donc, en additionnant les deux postes de la production nationale et de la production synthétique, on obtient, pour 1939, un total de 2 500 000 tonnes qui sera sans doute porté, en 1940, à 3 millions de tonnes, peut-être même à 3 500 000 dans l'hypothèse la plus favorable.

Nous avons omis volontairement la production du benzol et de l'alcool, ces deux substances étant destinées en temps de guerre presque exclusivement à la fabrication des explosifs.

Il convient, toutefois, de faire figurer, à côté de la production nationale d'hydrocarbures, l'intervention de certaines substances de remplacement, telles que le gaz d'éclairage comprimé, le gaz des forêts, le gaz liquéfié de pétrole et, d'autre part, le développement possible des gazogènes utilisant des charbons ou des lignites ainsi que l'extension de l'utilisation de l'électricité. Mais ces apports, destinés exclusivement aux besoins civils, ne diminueront pas sensiblement les besoins allemands en hydrocarbures et on a adopté, pour l'évaluation de ceux-ci, des chiffres si inférieurs à la réalité qu'il est permis de négliger pour l'instant cet élément.

Reste donc à combler un déficit de 4,5 à 5 millions de tonnes.

Comment?

Il faut distinguer deux périodes.

1° Celle pendant laquelle l'Allemagne puisera dans les stocks qu'elle a constitués;

2° Celle où, ceux-ci ayant été épuisés, elle ne devra plus faire entrer en ligne de compte que des apports nouveaux.

PREMIÈRE PÉRIODE

L'Allemagne a certainement des stocks d'une importance exceptionnelle et nous n'hésitons pas à accepter des estimations largement supérieures à celles qui figurent dans la plupart des publications courantes.

On admet généralement que le niveau des stocks allemands atteint 2 500 000 tonnes (au 1er janvier 1938, les experts internationaux, Garfias, Whetsel et Ristori indiquaient 1 500 000 tonnes).

La *Revue Pétrolifère*, dans un de ses éditoriaux, donnait comme stock probable le chiffre de 3 millions de tonnes. Or, cette même revue a publié, dans son numéro du 8-15 septembre 1939, ses propres statistiques touchant le mouvement pétrolier maritime, établies d'après les sources les plus sérieuses. Il en ressort que les Pays-Bas ont « reçu », entre le 30 juin 1938 et le 1er juillet 1939, plus de 4 millions de tonnes, alors que la consommation néerlandaise n'est que de 1 million 500 000 tonnes, et que les statistiques hollandaises n'indiquent qu'une importation de 1 700 000 tonnes environ.

La constitution de stocks de cette ampleur pour l'armée et la marine hollandaise ne semblant pas une hypothèse pouvant être retenue, il ne reste qu'à supposer que la fraction la plus importante de ce surplus a été acheminée par voie inconnue, probablement Rotterdam et le Rhin, vers l'Allemagne. Il n'est donc pas impossible que les stocks allemands puissent actuellement s'élever largement à plus de 3 millions de tonnes et atteignent peut-être même le chiffre de 5 millions de tonnes.

Dans de telles conditions, et étant donné ce qui va être exposé par la suite touchant le problème roumain et peut-être russe, selon que l'on choisira la limite de 3 millions de tonnes ou, au contraire, celle maximum de 5 millions pour le montant des stocks allemands, on obtiendra, en y ajoutant les 3 millions que représente dans l'ensemble la production nationale, un total soit de 6 soit de 8 millions de tonnes,

c'est-à-dire que la consommation sera couverte même sans tenir compte d'importations d'aucune sorte, pour une période, soit de neuf mois soit de douze mois.

DEUXIÈME PÉRIODE

ÉPUISEMENT DES STOCKS

Une fois ses stocks épuisés, l'Allemagne devra nécessairement pourvoir à ses besoins par des importations pour combler le déficit minimum de 5 millions de tonnes auquel elle devra faire face.

En temps de paix, l'Allemagne (ancien Reich) importait une grosse quantité de produits pétroliers du Vénézuela (44,5 p. 100), des États-Unis (23,7 p. 100), de Roumanie (9 p. 100), du Mexique (8,7 p. 100), d'Iran (3,8 p. 100) et des Indes Néerlandaises (3,1 p. 100). L'Union Soviétique ne lui a fourni que 1,60 p. 100 de ses importations.

De toutes ces sources, il ne reste plus au Reich, du fait du blocus, que deux pays : la Roumanie et l'Union Soviétique.

Il convient d'envisager exclusivement ces deux pays comme sources d'approvisionnement possible des Allemands.

Nous admettrons que les Alliés, resserrant leur dispositif de blocus plus vite et plus efficacement que pendant la dernière guerre, ôteront entièrement à l'Allemagne toute possibilité de s'approvisionner en pétrole d'outre-mer, par l'entremise des pays limitrophes, Belgique, Hollande, Suisse, Italie, Suède, etc. Il n'est pas douteux que, pour obtenir ce résultat, les Alliés devront se montrer d'une grande fermeté. Les prix très élevés obtenus par les hydrocarbures depuis le mois de septembre et les bénéfices qui peuvent en résulter incitent inévitablement un certain nombre de trafiquants à tenter des opérations de fructueuse contrebande. La France et l'Angleterre ne devront pas hésiter à imposer à leurs voisins de sévères rationnements.

On trouvera d'ailleurs, ci-après, un tableau singulièrement

suggestif de la cadence à laquelle les Alliés furent obligés, de 1914 à 1918, de comprimer les importations d'hydrocarbures dans les divers pays neutres.

TABLEAU I.

Importations des produits pétroliers en Suisse, Hollande, Danemark et Pays-Bas en milliers de tonnes

(d'après F. Friedensburg, *Das Erdöl im Weltkrieg*. F. Enke. Stuttgart 1939).

	1913	1914	1915	1916	1917	1918
Suisse :						
Importation totale	93	62	56	49	40	30
dont :						
Allemagne	1	1	»	»	»	0,4
Autriche	25	17	»	12	18	20
États-Unis	52	35	48	21	22	9
Pays-Bas :						
Importation totale	214	207	209	205	104	5
dont :						
Allemagne	11	2	»	»	»	2
Autriche	4	»	»	»	»	2
États-Unis	156	172	190	181	98	»
Danemark						
Importation totale	158	147	146	147	65	18
dont :						
Allemagne	»	»	»	»	7	1
Autriche	8	9	»	»	»	3
États-Unis	112	105	138	138	58	12
Suède :						
Importation totale	180	144	149	163	51	40
dont :						
Allemagne	6	3	»	»	»	6
Autriche	12	8	»	»	»	3
États-Unis	101	98	126	150	49	30
Quatre Pays :						
TOTAUX	645	560	560	564	260	93
dont :						
Empires centraux (p. 100)	10	7	»	2	10	40
États-Unis (p. 100)	65	73	90	87	87	55

Une certaine presse a fait grand état de la possibilité pour l'Allemagne de se procurer éventuellement des essences américaines d'un taux d'octane élevé, nécessaires à l'aviation, soit par le port de Mourmansk soit, surtout, par celui de Vladivostock, la surveillance de l'océan Pacifique ne pouvant être assurée d'une façon efficace.

Théoriquement, ces fournitures ne sont pas impossibles mais, pratiquement, elles sont particulièrement difficiles, en raison d'une part des distances et, d'un autre côté, du coût extrêmement élevé qui doit être actuellement payé en bonnes devises pour les essences américaines de cette qualité.

Dans de telles conditions, c'est seulement des pays continentaux, c'est-à-dire de la Roumanie et de l'Union Soviétique, que peuvent provenir pour l'Allemagne des importations.

ROUMANIE

Déjà avant la guerre, la Roumanie était un des fournisseurs les plus importants du Reich. En 1938, celui-ci en a reçu, en comptant l'Autriche, près de 700 000 tonnes, soit 15,5 p. 100 des expéditions roumaines.

Pour les huit premiers mois de 1939, les quantités importées par la Grande Allemagne, y compris le protectorat de Bohême et de Moravie, ont été notablement plus élevées, plus de 960 000 tonnes, soit 32,5 p. 100 des exportations roumaines.

Il convient toutefois de noter que les possibilités de la Roumanie ne sont pas illimitées.

En effet, la production y est en baisse depuis 1936, où elle a atteint son niveau le plus élevé de 8 700 000 tonnes. En 1937, elle n'a été que de 7 150 000 tonnes et en 1938 de 6 610 000 tonnes. La production de 1939 n'aura été vraisemblablement que de 6 200 000 tonnes.

Parallèlement à cette baisse de la production, les exportations ont diminué de 6 885 000 tonnes en 1936 à 4 495 000 en 1938, et les chiffres publiés pour les huit premiers mois de cette année indiquent une exportation qui, pour l'année entière, n'atteindra même pas 4 millions de tonnes.

Par ailleurs, la Roumanie est le fournisseur naturel des

pays du bassin danubien et des pays riverains de la Méditerranée orientale, Syrie, Egypte, Liban et Italie. Elle approvisionne d'ailleurs également la France et l'Angleterre qui ont des intérêts très importants dans l'industrie roumaine du pétrole.

Ce sont là des courants commerciaux dont le maintien présente pour la Roumanie un très grand intérêt, notamment parce qu'il lui procure le plus souvent des devises libres et qu'elle a les raisons les plus fortes pour ne point laisser péricliter.

Ainsi apparaît de prime abord, une double limitation à la capacité de fourniture roumaine : le glissement de la production, glissement qui a un caractère permanent et auquel il sera très difficile de remédier dans un délai rapproché, ensuite l'impossibilité pour la Roumanie de se procurer autrement des devises qui lui sont indispensables pour l'achat de matières qu'elle est dans l'obligation d'importer (par exemple, le coton).

Pour supposer que la Roumanie accordât à l'Allemagne une sorte de monopole, il faudrait envisager l'hypothèse d'une véritable subordination roumaine à la faveur d'une pression politique souveraine ou d'une défaite militaire. La neutralité présente de la Roumanie exclut pareille hypothèse[1].

On se rappellera pour mémoire que la France et l'Angleterre se sont assuré d'importantes livraisons de pétrole roumain : plus de 500 000 tonnes pour la Grande-Bretagne et près de 300 000 tonnes pour la France en 1938, et, respectivement, 400 000 et 250 000 tonnes pour les huit premiers mois de 1939 ; d'ailleurs, le Gouvernement du roi Carol ne peut qu'accueillir favorablement ces transactions étant donné le besoin qu'il a de francs et de livres, notamment pour assurer le service, même réduit, de ses emprunts extérieurs.

Mais, même en supposant que, pour des raisons que la raison se refuse actuellement à admettre, la Roumanie fût amenée à diriger vers l'Allemagne la presque totalité de ses exportations, des difficultés de transports quasi insurmontables se dresseraient au travers de ce courant.

1. Toutefois, en vertu d'un décret récent, le gouvernement roumain a mis toute l'industrie du pétrole sous son autorité, ce qui lui permettrait d'exercer sur les Sociétés pétrolières à participation française ou britannique une pression administrative sur la nature de laquelle il est encore trop tôt pour se prononcer.

L'opinion publique s'imagine communément que, des relations ferroviaires ou fluviales existant avec l'Allemagne, c'est par ces voies que se faisait en temps de paix, la majorité du trafic.

La vérité est toute différente. C'est par mer que la Roumanie expédiait les trois quarts de ses exportations totales et c'est par mer, au départ de Constanza, *via* la mer Noire, la Méditerranée et l'Atlantique, que l'Allemagne recevait 85 p. 100 des apports roumains. (Cette proportion a baissé après l'Anschluss, l'Autriche recevant la presque totalité du pétrole roumain par le Danube).

Or, cette route est totalement barrée et il ne reste que le recours au chemin de fer et surtout à la voie fluviale, au Danube.

En ce qui concerne les chemins de fer, les transports n'ont jamais revêtu une ampleur considérable. Leur maximum a été au cours de la guerre 1914-1918 de 375 000 tonnes, au moment de la fermeture des Détroits, et, depuis lors, elle n'a jamais dépassé 200 000 tonnes, soit 3,5-4 p. 100 de la totalité des exportations roumaines dont une partie seulement à destination du Reich.

Sans doute, il convient de remarquer que cette faible amplitude provenait notamment de raisons économiques et avant tout de la préoccupation d'éviter des taux de transport élevés.

Il est certain que le réseau roumain est susceptible d'une certaine extension. On pourrait, sans exagération, retrouver la cadence de 1915 mais on ne saurait aller plus loin, et même ce quantum sera très difficile à atteindre, la Roumanie ne disposant que de 8 000 wagons-citernes d'une capacité de 110 000 tonnes qui lui sont nécessaires pour sa propre distribution et l'Allemagne ne paraissant pas être à même jusqu'ici de lui en fournir.

La grande presse a déjà indiqué qu'il s'était produit des difficultés entre l'Allemagne et la Roumanie, à propos de l'utilisation de ces wagons.

Le parc roumain, qu'il s'agisse de wagons-citernes ou de locomotives, est insuffisant.

Enfin, on sait qu'une des voies principales vers l'Allemagne,

celle qui aboutit à la ville de Lwow et qui traverse le territoire polonais occupé par l'U.R.S.S., n'est pas encore rétablie; de même on verra que le réseau ferroviaire roumain doit déjà faire face, dans ses rapports avec l'Allemagne, à des transports d'un volume très considérable pour la livraison de céréales, de métaux et de certaines légumineuses, notamment le soya.

La voie principale c'était, et c'est encore, le Danube avec son principal port pétrolier de chargement, Giurgiu.

Le tableau ci-dessous, emprunté à la *Revue Pétrolifère* (n° 856 du 29 septembre 1939), montre l'importance grandissante de ce fleuve pour les expéditions roumaines.

EXPORTATIONS ROUMAINES DE PÉTROLE

au cours des années 1934-1939.

LIEU D'EXPÉDITION	1934		1935		1936	
	tonnes	%	tonnes	%	tonnes	%
Constanza	5 512 804	84,2	5 514 153	81,2	5 596 568	81,2
Giurgiu	805 595	12,3	877 053	15,3	1 048 680	15,3
Autres ports danubiens	46 554	0,7	46 266	0,7	47 740	0,7
Transports terrestres	182 020	2,8	174 019	2,6	192 028	2,8
TOTAL	6 546 973	100	6 611 441	100	5 885 016	100

LIEU D'EXPÉDITION	1937		1938		1939 (8 mois)	
	tonnes	%	tonnes	%	tonnes	%
Constanza	4 467 504	78,8	3 349 095	74,5	2 031 700	68,8
Giurgiu	946 102	16,6	935 563	20,8	797 139	27,0
Autres ports danubiens	54 589	1,0	32 560	0,7	21 842	0,7
Transports terrestres	200 142	3,6	177 544	4,0	103 345	3,5
TOTAL	5 668 337	100	4 494 762	100	2 954 026	100

Les transports pétroliers s'y sont élevés jusqu'ici à environ 800 000 tonnes par an, sans compter l'avitaillement des navires qui est compris dans les chiffres du tableau précédent.

Voici, à titre d'exemple, les expéditions roumaines de 1938 et des huit premiers mois de 1939 par la voie fluviale du Danube :

	1938 tonnes	1939 (8 mois) tonnes
Allemagne	66 437	233 132
Autriche	205 084	
Tchécoslovaquie	202 104	245 767
Hongrie	141 531	94 582
Yougoslavie	132 073	87 565
Bulgarie	76 689	59 323
Suisse	8 339	5 946
Lettonie	500	»
TOTAL	832 757	726 315

Sans doute, le Danube constitue-t-il une des artères les plus magnifiquement dotées par la nature que possède l'Europe. Il est certain que, le jour où l'Allemagne l'aura équipé pleinement, le potentiel du Danube sera très considérable. Mais, pour le moment, les possibilités de celui-ci sont limitées dans trois directions : d'une part, le fleuve est paralysé, tant par le gel que par les basses-eaux, pendant environ trois mois de l'année ; d'autre part, le port d'embarquement de Giurgiu et la plupart des ports de débarquement en Allemagne sont insuffisamment équipés pour manipuler des masses de pétrole très considérables, sans parler du manque de profondeur du fleuve dans la partie en amont de Vienne vers Regensbourg, ce qui oblige parfois à charger incomplètement les bateaux ; enfin et surtout, il faut tenir compte du volume de la flotte pétrolière. A l'heure actuelle, le transport des 8 à 900 000 tonnes qui sont acheminées par le Danube est effectué au moyen de 335 bateaux environ, ayant une capacité totale de 220 000 tonnes. Cette flotte se répartit de la façon suivante :

PAVILLONS	CAPACITÉ	%
Allemand	100 000	45
Yougoslave	35 000	15,8
Roumain	29 000	13,3
Anglais	25 000	11,1
Hongrois	11 000	5
Français	11 000	5
Bulgare	7 000	3,4
Belge	1 500	0,8
Suisse	1 000	0,5
Hollandais	200	0,1
TOTAL	220 700	100

Il s'ensuit donc que les bateaux effectuent environ quatre rotations par an, ce qui paraît exceptionnellement faible, la distance à parcourir étant de 676 kilomètres (Giurgiu-Belgrade) à 1 885 kilomètres (Giurgiu-Regensbourg). La vitesse moyenne des tankers étant de 13 km. 5 à l'heure, la durée moyenne du parcours devrait être de vingt-cinq jours au lieu de soixante-dix actuellement, sur une période de neuf mois.

Les difficultés que nous avons indiquées ci-dessus : irrégularité des eaux, insuffisance des appontements, expliquent la faible cadence de ces rotations.

Dans de telles conditions, le Danube offre incontestablement de larges possibilités d'amélioration de trafic. Le Gouvernement allemand s'y emploie activement et il a déjà essayé, sans grand succès du reste, de faire passer sur le Danube, en les modifiant, un certain nombre de barges qui assuraient jusqu'ici les services de l'Elbe et même du Rhin.

Mais, d'une part, une telle mise au point entraînerait inévitablement d'importants délais, surtout en temps de guerre et dans un pays qui doit faire face à une certaine pénurie de métaux. D'autre part, dans l'hypothèse la plus favorable, ce développement de la navigation danubienne rencontrera des limites qui proviennent de la nature et aussi des besoins des riverains.

En supposant : que l'Allemagne puisse disposer, en dehors de sa flotte, accrue dans une certaine mesure des unités de l'Elbe et du Rhin, d'une partie très importante de la flotte danubienne des autres pays, c'est-à-dire d'un groupe de barges représentant au total 160 à 180 000 tonnes ; que cette flotte puisse effectuer huit rotations par an au lieu de quatre actuellement, ce qui est à la limite des possibilités et demanderait en même temps d'importantes installations tant à Giurgiu que dans les ports allemands de débarquement, on obtiendrait 1 300 000 à 1 400 000 tonnes de pétrole pouvant être transportées au maximum par cette voie.

Ainsi, en tenant compte, à la fois des possibilités de production et des possibilités de transport par rail et par eau, on ne saurait fixer à plus de 1 800 000 tonnes le plafond des fournitures éventuelles de la Roumanie à l'Allemagne, plafond

tout à fait théorique, du reste. Au cours des deux premiers mois de la guerre, les livraisons roumaines au Reich se sont poursuivies à une cadence notablement inférieure à celle que nous venons de fixer. En septembre 1939, l'Allemagne n'a reçu que 70 000 tonnes environ, en quasi totalité par le Danube, et en octobre les expéditions se sont élevées à 90 000 tonnes dont 70 000 par la voie fluviale et 20 000 par chemin de fer. Notons aussi qu'au mois de décembre et jusqu'à fin février, les expéditions roumaines ne pourront se faire, par suite du gel, que sur une échelle très restreinte.

Le Danube permettrait ainsi à l'Allemagne de compenser en partie les pertes que lui cause l'interruption des communications maritimes.

Mais, admettons pour un instant la double hypothèse, inconcevable en soi, d'un monopole allemand sur les exportations roumaines et de la levée de limitation des transports. N'a-t-on pas laissé courir le bruit qu'une pipe-line d'un millier de kilomètres allait être construite entre les champs de pétrole roumains et le port danubien de Bratislava pour accroître les expéditions? Même dans ce cas, l'apport roumain serait insuffisant pour porter aux limites du temps de paix les importations allemandes en certains produits pétroliers.

Il suffit pour cela de comparer, produit par produit, les quantités que la Roumanie exporte avec celles qui sont nécessaires à l'Allemagne.

	IMPORTATIONS ALLEMANDES en 1938	EXPORTATIONS ROUMAINES en 1938
	— (en tonnes)	—
Pétrole brut	780 000	335 000
Lampant (kérosène)	20 000	825 000
Essence	1 350 000	1 585 000
Gas-oil	1 450 000	700 000
Huile de graissage	290 000	40 000
Fuel-oil	880 000	590 000

Il s'ensuit que, pour les huiles de graissage, par exemple, les disponibilités roumaines ne représentent que 14 p. 100 à peine des besoins allemands ; pour le gas-oil, moins de 50 p. 100 ; pour le pétrole brut 43 p. 100 et pour le fuel-oil les deux tiers environ.

Par contre, les quantités d'essence paraissent suffisantes et celles de lampant bien supérieures aux besoins du Reich.

*
* *

En additionnant : 3 à 3,5 millions de tonnes de production nationale et 1 800 000 tonnes au grand maximum d'importation roumaine, soit 4 800 000 à 5 300 000 tonnes, et étant donné le besoin minimum de l'Allemagne de 8 millions de tonnes, il resterait à trouver 2 700 000 à 3 200 000 tonnes.

RUSSIE

Un seul fournisseur éventuel : la Russie. Que vaut-il?

Évaluation d'autant plus difficile que si, pour un grand nombre de pays, les données statistiques sont souvent incomplètes ou trompeuses, en ce qui concerne la Russie, elles le sont à la fois par insuffisance d'organisation et par intention bien arrêtée de dissimulation.

Pour mille raisons, d'ordre politique, social ou militaire, l'U.R.S.S. s'est constamment appliquée à ne pas divulguer de renseignements précis aussi bien sur sa production que sa consommation ou ses difficultés de transports.

Il faut donc, dans toute cette étude sur la Russie, faire intervenir le coefficient d'approximation. Il ne peut s'agir que d'évaluations de masse et que d'esquisse d'un cadre.

Sous ces réserves, rappelons certaines données essentielles du problème.

Les gisements pétroliers russes comprennent deux groupes :

1° Celui du Caucase, de beaucoup le plus important, produisant environ 91 p. 100 du brut extrait dans la totalité de l'Union Soviétique (Notons au passage que ces gisements situés à la frontière de la Russie ne sont pas à l'abri d'un coup de main) ;

2° Les gisements situés en dehors du Caucase et qui n'ont d'importance que par leurs réserves exploitables.

Les principaux gisements caucasiens sont celui de Bakou, fournissant les trois quarts de la production russe, celui de Grosny qui en donne 10 p. 100 et les gisements de Maïkop avec une production de 6 p. 100.

Dans le second groupe, le champ le plus important est celui d'Ichembayevo qui fournit à l'heure actuelle environ 3 p. 100 de la production russe. Cette production qui, en 1932, se chiffrait par 21 millions de tonnes s'est développée sensiblement jusqu'à toucher en 1938 le niveau de 29 millions de tonnes.

Quant à la consommation, on l'estime actuellement à quelque 24 millions de tonnes. Si l'on compare production et consommation, on trouve une différence de 5 millions de tonnes ; or, les exportations russes sont en diminution constante depuis 1932, année où elles ont atteint leur maximum de 6 100 000 tonnes. En 1938, ces exportations ne représentaient plus que 930 000 tonnes à peine, — et encore pourrait-on dire que la balance pétrolière russe est nulle puisque la Russie a importé un contingent sensiblement équivalent à celui qu'elle a exporté, — et elles seront d'ailleurs inférieures à ce chiffre pour cette année. Qu'advient-il donc des 5 millions de tonnes mentionnées plus haut, dont une partie d'ailleurs, 1 500 000 tonnes au maximum, représente les pertes au raffinage ?

Diverses raisons peuvent expliquer cet écart : la place nous manque pour les exposer ici. Force est d'admettre que l'Union Soviétique absorbe la presque totalité de sa production, qu'il s'agisse de la consommation proprement dite, y compris les besoins militaires qui ne figurent pas dans les statistiques officielles, ou de la constitution des stocks. Ces derniers atteignent 10 à 15 millions de tonnes, quantité considérable à l'échelle européenne mais qui n'a rien d'extraordinaire pour un pays qui consomme 24 millions de tonnes et où les difficultés exceptionnelles de transport obligent le Gouvernement à disposer d'un volant proportionné aux besoins du pays. Le fait est qu'après une analyse minutieuse de la situation, une étude des moyens de transports dont dispose la Russie (chemin de fer, flotte pétrolière, pipe-line) nous sommes arrivés à cette conclusion qu'il est difficile d'évaluer, pour un proche avenir, à plus d'un million de tonnes par an au maximum, le concours possible de la Russie à l'Allemagne.

En effet, la voie normale du pétrole russe destiné à l'exportation passe soit par la mer Noire et la Méditerranée soit par la mer Noire et le Danube. Or, le blocus de la Méditerranée exclut la première route et, d'autre part, il ne saurait être question d'imposer une surcharge russe au Danube qui ne peut déjà assurer, dans les conditions actuelles, que le transport de 1 500 000 tonnes au maximum de pétrole roumain. Il ne resterait donc que les réseaux fluviaux et ferrés. Or, les fleuves russes, la Volga en particulier, ne sont navigables que pendant cinq à six mois de l'année et le réseau ferroviaire, d'un débit relativement faible, dispose d'un matériel roulant plus que modeste. Dans ces conditions, le transport d'un million de tonnes qui, sur une distance de 2 000 km, nécessiterait dix trains de quarante wagons chacun par jour, semble être une limite théorique plutôt qu'une réalité proche.

Deux points sont à noter : d'une part, l'entrée en guerre de la Russie, et même une forme d'opérations limitée comme celle qui se poursuit actuellement en Finlande entraînera, en raison de l'insuffisance du réseau ferroviaire, de l'importance des masses mises en mouvement, de la proportion d'engins mécanisés, une consommation qui rendrait encore plus malaisée toute alimentation allemande.

D'autre part, il n'est pas douteux que la collaboration de la technique allemande avec les possibilités naturelles russes puisse, avec le temps, amener, au double point de vue de la production et du transport, des améliorations substantielles ; mais celles-ci ne sauraient se manifester que dans un avenir éloigné : deux années au minimum et encore faut-il tenir compte des obstacles que rencontreront les deux pays à se procurer des matériaux et notamment les aciers spéciaux dont ils auront besoin.

Un dernier témoignage de cette difficulté exceptionnelle des transports, nous est fourni par une affirmation fantaisiste de presse qui n'envisagerait rien moins que l'usage du dirigeable pour décharger une fraction de cargaison qui engorgerait éventuellement voies ferrées et voies fluviales.

CONCLUSION

Récapitulons les données principales du problème.

Besoins actuels de l'Allemagne : 8 millions de tonnes. Ce chiffre qui correspond à la consommation du temps de paix est inconstestablement inférieur à toutes les évaluations courantes. On l'a cependant adopté comme base de calcul pour des raisons citées au début de cette étude.

Nous avons négligé l'apport éventuel de certains carburants de remplacement, tels que les gaz liquéfiés ou comprimés, les gaz de gazogènes, etc. dont l'emploi à l'heure actuelle se traduit par une économie d'essence de l'ordre de 300 000 tonnes par an, environ. Mais nous avons également négligé cet élément pour établir la consommation minimum du Reich, en ne tenant compte que des combustibles liquides.

Les stocks atteignant, dans l'éventualité la plus optimiste, 5 millions de tonnes, et la production nationale avoisinant, dès 1940, environ 3 500 000 tonnes, les besoins allemands peuvent être considérés comme couverts pour une période qui pourrait atteindre et même dépasser douze mois. En effet, nous ne rejetterons pas l'hypothèse où, suivant certaines informations, incontrôlables d'ailleurs, qui proviennent d'Allemagne, les effets d'un rationnement particulièrement sévère, d'une part, et du manque de mouvement consécutif à la guerre de siège, de l'autre, auraient produit une réduction de consommation par rapport à celle du temps de paix, réduction que certains chiffrent aux environs de 30 p. 100. Il va sans dire que cette période se rétrécirait singulièrement dans le cas où des opérations militaires de grande envergure, absorbant des quantités importantes de produits pétroliers, remplaceraient la guerre de siège actuelle.

Les difficultés commenceront au cours de la seconde période, après l'épuisement des stocks. La production nationale, les importations en provenance de Roumanie et l'apport russe fourniront, au maximum, un total de 6 300 000 tonnes, c'est-à-dire les quatre cinquièmes des besoins minimum du Reich. Ce résultat semblerait à première vue assez satisfaisant, si l'on ne considérait le problème que sous son aspect quantitatif. En effet, jusqu'à présent nous avons envisagé l'appro-

visionnement du Reich en bloc, sans faire la distinction entre les masses des différents produits pétroliers qui lui seraient nécessaires pour la conduite de la guerre. Il en est surtout deux dont aucun pays ne saurait se passer à l'heure actuelle :

1° Les essences pour aviation ;

2° Les huiles de graissage.

La qualité du carburant est aujourd'hui un facteur essentiel de l'aviation. Les appareils de combat ultra-modernes, utilisant des essences spéciales douées d'un haut pouvoir indétonant (essences dites à 100 d'octane), présentent une supériorité très marquée sur les appareils utilisant des essences courantes, dites à 87 d'octane. Les récentes déconvenues de l'aviation allemande ont été attribuées, dans une grande mesure, à la mauvaise qualité du carburant employé.

Or, ces essences spéciales à 100 d'octane ne sont préparées aujourd'hui sur une grande échelle qu'aux États-Unis, qui, seuls, disposent d'une industrie de raffinage suffisamment développée et outillée pour être à même d'entreprendre cette fabrication. L'Allemagne, elle, ne possède qu'une industrie de raffinage relativement modeste et pour s'en convaincre il suffi- d'analyser ses importations : 4 millions de tonnes de produits finis pour une consommation de 8 millions de tonnes, alors que la France, par exemple, raffine la presque totalité de sa consommation, 8 millions de tonnes également, qu'elle importe sous forme de pétrole brut. Il y aurait donc là un premier handicap sérieux pour l'Allemagne, surtout si l'on considère ses besoins en essence pour aviation qui peuvent s'élever à plusieurs centaines de milliers de tonnes par an. En effet, un avion de combat volant environ trois heures par jour consomme annuellement 300 tonnes de carburant, et l'activité constante d'une flotte aérienne de 3 000 avions nécessiterait près de 1 million de tonnes d'essence par an.

Un autre problème que le Reich aurait à résoudre est celui des huiles de graissage dont la consommation de 500 000 tonnes en temps de paix ne peut que s'accroître du fait des hostilités. Sur ce total, 200 000 tonnes provenaient de source nationale (pétrole brut d'origine allemande) et 300 000 des importations. Or, la Roumanie ne dispose que de 40 000 tonnes

environ d'huiles de graissage pour l'exportation, et la Russie, qui en consomme des quantités très importantes pour son industrie, ne pourrait livrer que 60 000 tonnes au maximum. Il faudrait donc combler un déficit de 200 000 tonnes d'huiles de graissage, déficit faible quantitativement mais énorme par les conséquences qu'il peut entraîner. En effet, un manque d'huile de graissage se traduit inévitablement par une diminution de rendement dans l'industrie et les transports donc, en définitive, par une diminution du potentiel guerrier. Dans ses mémoires, Ludendorff insiste à plusieurs reprises sur l'importance des huiles de graissage au cours de la guerre de 1914-1918, et n'hésite pas à affirmer que c'est leur manque, à la fin de la guerre, qui a été une des principales raisons qui amenèrent le Grand Quartier Général à demander l'armistice.

C'est donc le manque d'essence pour aviation de haute qualité et, encore plus, l'insuffisance d'huiles de graissage qui risquent d'être fatals pour l'Allemagne. Le déficit de 20 p. 100 précédemment mentionné est susceptible d'avoir des effets hors de proportion avec sa valeur absolue puisqu'il s'agit de produits dont la consommation est relativement peu élevée mais qui, par le rôle qu'ils ont à remplir, sont indispensables.

La disette de pétrole n'est donc pas une éventualité immédiate pour le Reich ni même très prochaine. Mais, le jour où l'étranglement se fera sentir, ses effets risquent d'être décisifs. Et ce jour viendra probablement plus tôt que nous n'avons voulu le prévoir en nous plaçant, afin d'éviter tout mécompte, dans des hypothèses presque invraisemblables : prolongation de la guerre de position d'une façon indéfinie, ce qui en soi est déjà presque inimaginable ; absence de toute destruction de voies ferrées, des usines de synthèse, des dépôts d'hydrocarbures ; enfin, absence de toute activité nouvelle sur une grande échelle. Il est évident que dans cette dernière éventualité, les besoins pétroliers du Reich monteraient en flèche jusqu'à atteindre, et peut-être dépasser, les 15 ou 20 millions de tonnes prévues par les experts. Ni les fabrications synthétiques ni les ersatz ni même les apports roumains ou russes ne suffiraient alors à combler de tels besoins.

FRÉDÉRIC SABATIER ET MARC FRIEDWALD

SUPERFILM

OU

LES JOIES D'HOLLYWOOD[1]

VII

Impossible d'avoir Gable.

Extrait de la Chronique de Stella Carsons. 5 décembre.

La grande occasion de l'année pour une star masculine se présente à nouveau. Je viens de causer avec Sidney Brand : il paraît qu'il n'a pas réussi à obtenir Clark Gable pour jouer avec Sarya Tarn dans *Pêcheurs parmi les fous*. Toute la colonie pleurera avec Sidney, puisque tout le monde est d'avis que Gable serait parfait dans ce rôle. Nous exprimons aussi notre plus vive sympathie à Sarya Tarn ; les écrans américains ne la connaissent pas encore, et avoir Clark comme partenaire eût été pour elle un gros appoint.

SUPER FILMS
Hollywood, Californie.

A Mr John Blank, Metro-Goldwyn-Mayer Studios, Culver City, Californie.

5 décembre.

Cher John,

Depuis notre conversation téléphonique, j'ai beaucoup pensé à la question Gable. Je tenais absolument à lui, et bien que je reconnaisse que certaines choses sont parfois impossibles, vous m'avez donné votre parole d'honneur que je pouvais compter sur lui. Je ne veux pas abuser de votre amitié mais vous savez

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 janvier et 1er février 1940.

que si vous étiez dans la situation où je me trouve, je ne vous manquerais pas.

Je ne puis vous dire à quel point je comptais sur Gable, et j'espère bien que vous vous arrangerez de manière à le rendre libre pour moi.

J'ai, dans ma chambre à projection, des épreuves d'une jeune fille que nous avons essayée à New-York ; c'est l'étoile en herbe la plus excitante que j'aie jamais vue ; pour vous prouver mon amitié, je vous communiquerai ces épreuves ; si elles vous plaisent, nous pourrons partager les contrats avec cette jeune star.

Faites-moi savoir le plus tôt possible ce qu'il en est de Gable.

Cordialement à vous.

SIDNEY.

SUPER FILMS

A : George Beck
De : Sidney Brand 5 décembre.

Nous sommes en train de nous faire rouler à propos de Gable. Téléphonez immédiatement à Blank, de chez Metro Goldwyn Mayer. Je ne puis vous dire combien je suis contrarié. Ont-ils envers nous une dette qui nous permette de négocier Gable ? C'est très important ; ne vous occupez plus que de cela et avertissez-moi dès que vous aurez une idée ou que vous aurez reçu un mot de M. G. M. Ne renoncez pas sans lutter.

S. B.

SUPER FILMS

A : James Palmer
De : Madge Lawrence 5 décembre.

Cher Jim,

Le patron m'a dit de vous écrire que l'horizon n'est pas aussi sombre qu'il en a l'air. L'ennemi tient bon mais le patron a des raisons de supposer que le moral des troupes peut être affaibli par la force brutale. En d'autres termes, S. B. et M. G. M. échangent de petits billets doux, entre les lignes desquels je crois apercevoir étinceler le fer des épées.

Le hasard déterminera le gagnant. Je me demande ce que pense Gable, mais cela n'a peut-être pas d'importance.

D'autre part, Carsons recommence à nous asticoter ; vous êtes chargé de vous débrouiller avec cette dame afin qu'elle laisse Tarn tranquille. C'est la troisième crasse qu'elle lui fait cette semaine. Le patron trouve que ce n'est pas de jeu. Si les méthodes polies ne donnent pas de résultat, vous pourriez essayer du charme enchanteur, dont j'ai entendu dire que vous usiez avec tant de succès.

MAGGIE.

STUDIOS METRO-GOLDWYN-MAYER
Culver City, Californie

A Mr Sidney Brand, Super Films
Hollywood, Californie.

8 décembre.

Cher Sidney,

J'ai bien reçu votre lettre du 5 décembre au sujet de Gable. Si cela m'était possible, vous l'auriez, mais rappelez-vous que, nous aussi, nous faisons des films et que Gable est engagé pour en tourner trois. S'il y a un autre acteur dont vous ayez envie, dites-le moi et je verrai s'il y a moyen de vous satisfaire.

Au nom de notre amitié, je vous demande une chose : ne me mettez plus en rapport avec votre contentieux ; je préférerais traiter avec Al Capone.

En attendant votre prochaine lettre, cordialement vôtre

JOHN BLANK.

SUPER FILMS
Hollywood, Californie

A Mr John Blank, Studios Metro-Goldwyn-Mayer
Culver City, Californie.

9 décembre.

Cher John,

Je ne suis pas seulement déçu, je suis blessé. Je ne peux pas croire que vous me laissiez tomber comme vous le faites. Hier

soir, j'ai parlé de l'affaire avec Selma, et elle se souvient parfaitement que vous m'avez promis Gable ; j'ai donc un témoin.

Je ne puis vous dire combien j'ai besoin de Gable. C'est au point que je consentirais à vous prêter Monk Faye.

Donnez-moi de vos nouvelles.

Sincèrement.

SIDNEY BRAND.

Télégramme adressé à : Frances Smith, *Super Films*, New-York City.

9 décembre.

Possibilité Gable pas encore abandonnée — Pourtant ne pas vous fier à ces cocos pour agir loyalement — En vue remplaçant, vous prie étudier tous jeunes premiers libres New-York de préférence dans scènes d'amour — Envoyer épreuves par avion — Avez carte blanche — Prévenez immédiatement si se présente sujet vraiment intéressant — Salutations.

SIDNEY.

SUPER FILMS

A : Jerry Freed

De : Sidney Brand 9 décembre.

J'ai télégraphié à New-York d'essayer tous les acteurs possibles pour remplacer Gable. En attendant, vous prie m'envoyer une liste de suggestions. Cooper, Colman, Marshall, McCrea décidément pas disponibles. Je voudrais votre liste immédiatement. C'est important !

S. B.

STUDIOS METRO-GOLDWYN-MAYER

Culver City, Californie

11 décembre.

A Mr Sidney Brand, Super Films
Hollywood, Californie.

Cher Sidney,

Nous ne manquons pas de metteurs en scène, mais nous n'avons qu'un Gable, et je suis au regret de vous dire qu'il

n'est décidément pas libre de jouer pour vous en ce moment.

Malgré les souvenirs de Selma, je ne vous ai jamais promis Gable. Nous en avons évidemment parlé, mais entre parler et promettre, il y a une notable différence. Vous m'étonnez, Sidney.

Comment va le petit bébé?

Bien sincèrement à vous. JOHN.

SUPER FILMS

A : Madge Lawrence
De : James Palmer 11 décembre.

Chère Maggie,

J'ai employé les grands moyens avec Carsons et elle est tombée comme une quille. A partir de maintenant, elle et Sarya sont au mieux ! Continuerez-vous à vous moquer de moi, moqueuse?

Amenez-moi vos ogres et je les occirai. Mais quand serai-je récompensé?

J. P.

Télégramme adressé à : Sidney Brand, *Super Films*, à Hollywood (Californie).

11 décembre.

Vous envoie par avion épreuves de deux possibilités très épatantes — Recommande Bruce Anders pour premier rôle *Pécheurs* — A eu succès fou auprès critiques — Crois pouvoir le persuader de quitter emploi — Est payé 200 dollars par semaine — Suis sûre de l'avoir pour 300 — David Abbott, bon acteur aussi, mais moins de charme — Faites-moi connaître votre choix et, si désirez Anders, indiquez conditions — Salutations.

FRANCES.

12 décembre.

Cher Sidney,

Je suis très ennuyée de voir dans les journaux que je ne puis avoir Gable comme partenaire. Cela me rend très triste;

je n'en dors plus. Mr Gable est si charmant et exactement tel que je le désire. Assurez-moi que tout s'arrangera.

Mes affectueux souvenirs à votre si aimable femme et au petit.

SARYA.

Extrait de l'aide-mémoire de Mr Brand.

4 décembre.

Épreuves d'Anders dans la chambre à projection à 4 heures. Personnel prévenu. Palmer y sera aussi.

Mr Dorn a téléphoné à plusieurs reprises. Il a un excellent cheval à vendre. (Bud le tient pour un gagnant.)

Dînez-vous à l'hôpital, ce soir, avec Mrs Brand?

Tarn est malade. Son médecin dit que c'est à cause du tourment que lui occasionne le film.

Rawley a besoin de votre approbation pour ses esquisses. Je lui ai fixé rendez-vous à 5 heures.

Tussler et Skinner auront fini les scènes que vous demandez pour demain.

Rendez-vous au studio avec le coiffeur à 6 h. 30

SUPER FILMS

A : James Palmer
De : Magde Lawrence 14 décembre.

Cher J. P.,

Sarya va devenir folle. Pas moyen d'avoir Gable. Elle ne peut plus dormir. J'ai suggéré à S. B. de lui envoyer des fleurs. Il m'a dit de lui envoyer Palmer. Vous voyez combien il vous estime. Continuez votre bon travail et, qui sait?

M. L.

Télégramme adressé à : Frances Smith, *Super Films*, New-York City.

14 décembre.

Tout le monde, moi y compris, partage votre enthousiasme pour Anders. Offrez-lui trois mois garantis à 300 dollars par semaine et arrangez surplus du contrat avec option de six

mois en six mois comportant le moins d'augmentation possible — S'il regimbe dites-lui que nous sommes gentils et que nous déchirerons le contrat s'il a du succès — Important qu'il vienne ici au plus tôt pour essais de costumes et maquillages — Communiquez-moi texte contrat avant de signer, mais ne négligez aucun effort pour l'obtenir — Si nécessaire, élevez garantie première période à 350 — Salutations.

SIDNEY.

SUPER FILMS

A : Madge Lawrence
De : James Palmer **15 décembre.**

Chère Maggie,

Sarya est un jouet entre mes mains. Elle a une confiance absolue en mon talent de publiciste depuis que j'ai su faire passer Carsons au nombre de ses admirateurs. Maintenant que cette tâche est accomplie, allez-vous enfin vous départir de votre excessive réserve à mon égard? Incidemment, laissez-moi vous dire que je vous trouve charmante. Je n'en dirai pas autant du nouveau partenaire de Sarya. C'est peut-être un bon acteur. Je ne m'y connais pas. Mais je le crois soufflé.

Quand viendrez-vous voir mes tableaux italiens? N'importe quel soir?

P.-S. — Sarya dort bien. J. P.

SUPER FILMS

A : James Palmer
De : Madge Lawrence **15 décembre.**

Je prépare une médaille militaire pour action d'éclat sous le feu de Tarn. Quelle pénible épreuve pour un homme ayant vos goûts de polygame!

Vous prenez la fatigue pour de la réserve. Mais, puisque vous en parlez, je vais en refaire provision avant d'affronter ces vieux maîtres italiens. Êtes-vous sûr de leur authenticité? Incidemment et néanmoins, je trouve Bruce Anders élégant.

MAGGIE.

Télégramme adressé à : Sidney Brand, *Super Films*, Hollywood (Californie).

Mon client, Bruce Anders, m'a communiqué les conditions du contrat que lui a offertes votre bureau de New-York — Frances Smith est une gentille fille mais nous ne parlons pas le même langage — Que signifient vos 300 dollars par semaine? — Ne lisez-vous jamais le journal? — Anders en vaut 1 500, surtout depuis que vous avez autant besoin de lui — Serons heureux avoir de vos nouvelles.

HAYWORTH LORD.

Télégramme adressé à : Hayworth Lord, *Agence Lord*, New-York City.

Je connais vos trucs, vous ne me roulerez pas — Bruce Anders n'a pas d'impresario — Il traite directement avec nous — Cette fois, vous n'aurez pas votre part du gâteau — Je me moque de vous — Salutations.

SIDNEY BRAND.

Télégramme adressé à : Frances Smith, *Super Films*, New-York City.

Hayworth Lord prétend être l'impresario d'Anders — Est-ce vrai? — Il refuse conditions offertes et je n'ose répéter le prix qu'il demande, vous en seriez malade — Ne vous laissez pas faire par Lord — Je traiterai directement avec lui — Pourquoi fallait-il que ce fût Lord? — N'y a-t-il pas d'autres mandataires? — Salutations.

SIDNEY.

Extrait du carnet d'une sténographe.

Téléphoner à Magnin d'apporter au studio des chemises de nuit et autres cadeaux possibles; se renseigner auprès de la vendeuse de Mrs Brand au sujet de ses couleurs préférées. Se procurer catalogues de différents bijoutiers. S. B. veut des bijoux exotiques pour Selma.

Préparer liste de cadeaux de Noël possibles pour le personnel. Se maintenir dans les petits prix.

S'occuper d'acheter un arbre de Noël et dire au maître d'hôtel de dénicher les ornements de l'année dernière.

Demander à l'hôpital des nouvelles de Mrs B. et du bébé.

Prévenir à la maison que Mrs B. rentre demain.

Préparer liste d'invités pour dîner de Noël et la faire vérifier par S. B. et Selma.

Téléphoner à Mrs B. à l'hôpital pour lui demander les cadeaux qu'elle désire acheter pour compléter sa liste d'étrennes.

Rappeler à S. B. sa leçon de tennis demain matin à neuf heures.

Lui rappeler de s'informer de savoir si Harold Burns est libre.

SUPER FILMS

A : Roy Tyson
De : Sidney Brand 17 décembre.

Mettez la main sur Tussler et Skinner et voyez ce qu'ils doivent reviser avec nous. Je les ai cherchés toute la matinée mais je crois qu'ils me fuient. Ils font peut-être leurs achats de Noël mais il me faut quand même mon scénario. Demandez à Madge d'organiser une conférence dès que vous aurez découvert dans quel bar ils sont.

S. B.

Télégramme adressé à : Sidney Brand, *Super Films*, Hollywood (Californie).

Désolé à propos Lord, mais Anders est devenu son client le jour-même où vous m'avez télégraphié de le joindre — Il est redoutable — Je vous laisse traiter avec lui — Vous conseille pourtant obtenir Anders à n'importe quel prix — Il sera formidable — Salutations.

FRANCES.

SUPER FILMS

A : Sidney Brand. *Copie :* Jerry Freed.
de : George Beck 18 décembre.

Vous rendez-vous compte que si nous traitons avec Anders, nous aurons deux vedettes inconnues à l'écran ? Est-ce prudent ?

Je viens d'apprendre qu'on pourrait obtenir Gary Cooper. Voulez-vous que j'essaye de l'avoir?

G. B.

SUPER FILMS

A : George Beck. *Copie :* Jerry Freed.
De : Sidney Brand 18 décembre.

Cooper n'est pas le personnage que j'imagine, maintenant que j'ai vu Anders, qui est parfait. J'ai confiance dans la combinaison Tarn-Anders et, d'ailleurs, le public aime les nouveaux visages. En tout cas, la publicité que nous faisons pour Tarn suffira à nous amener du monde. C'est, du reste, Tarn que nous lançons et nous devrions avoir notre vedette masculine personnelle.

Télégramme adressé à : Hayworth Lord, *Agence Lord*, New-York City.

Prix demandé pour Anders ridicule — Vous êtes un voleur — Consentirais à partager la différence — Irai jusqu'à 750 — Vous avez de la chance d'être à New-York — Vous conseille d'y rester si désirez demeurer en bonne santé — Donnez nouvelles.

SIDNEY BRAND.

Télégramme adressé à : Sidney Brand, *Super Films*, Hollywood (Californie).

Si vous voulez Anders, cédez immédiatement car ai offres de deux autres studios — C'est toujours 1 500 mais si vous hésitez, j'élèverai provision — Si vous ne me croyez pas, essayez et vous verrez — Amitiés.

HAYWORTH LORD.

Extrait de Variétés quotidiennes. 21 décembre.

Bruce Anders a été engagé par Sidney Brand pour jouer avec Sarya Tarn dans *Pécheurs parmi les fous*. On dit qu'il doit recevoir 1 500 dollars par semaine. Nous le croyons, parce que l'homme d'affaires de Bruce Anders est Hayworth Lord.

Extrait de la Chronique de Stella Carsons. 21 décembre.

Je le tiens de Sarya Tarn elle-même, qui, portant l'autre jour à déjeuner un ravissant costume beige, exprimait sa joie d'avoir Bruce Anders pour partenaire. Bruce est le jeune acteur qui remporta un si vif succès lorsque *Pécheurs parmi les fous* fut représenté au théâtre à New-York. Il sera certainement un célibataire bien accueilli dans la colonie cinématographique de Hollywood, mais je ne crois pas me tromper en affirmant qu'il ne restera pas longtemps en circulation. Les belles de Hollywood aiment tout particulièrement les hommes de son type.

SUPER FILMS

A : James Palmer

De : Madge Lawrence 21 décembre.

Cher J. P.,

Faites attention, car, il semble, d'après le journal de ce matin, que vous êtes menacé de perdre vos deux bonnes amies. Ce jeune Anders fait déjà sensation. Ce qui est plus ironique, mon ami, c'est que je suis chargée de vous intimer l'ordre d'élever au plus haut le diapason de la publicité ; il faut que la dernière « découverte » de S. B. provoque une fièvre de curiosité. Je vous conseille de cesser de folâtrer et de laisser la poussière s'accumuler sur vos beaux tableaux italiens.

MAGGIE.

Télégramme adressé à : Sidney Brand, *Super Films,* Hollywood (Californie).

Ai appris que vous aviez traité avec Bruce Anders — Mes félicitations — Amitiés.

HAYWORTH.

VIII

SAINTE NUIT ! NUIT SILENCIEUSE !

25 décembre.

Chère tante Agnès,

Vous êtes un ange de vous tourmenter à mon sujet mais, sincèrement, je ne me sens pas solitaire du tout dans mon appartement, et j'y suis en parfaite sécurité. Il y a un homme de garde toute la nuit, de sorte que personne ne pourrait attaquer votre nièce, à supposer que quelqu'un en eût envie.

Le père Noël m'a beaucoup gâtée cette année et, bien que le temps fût ensoleillé et chaud, on ne pouvait oublier que c'était Noël.

Hollywood est tout illuminé d'arbres de Noël ; les gens d'ici célèbrent les fêtes avec beaucoup de sentiment. Les hommes d'affaires se sont formés en une bande qui a parcouru le boulevard principal chaque soir de cette semaine, avec une vedette différente représentant saint Nicolas, accompagnée de carillons et de chants.

L'on m'a comblée de présents, au studio. Mr et Mrs Brand m'ont donné une demi-douzaine de chemises de nuit, les plus jolies que vous puissiez imaginer, toutes en soie naturelle, mousseline de soie et dentelle. Naturellement, ils ne pouvaient pas deviner que je n'aime pas les chemises de nuit mais elles me seront très utiles si jamais je tombe malade et que je sois obligée d'aller dans un hôpital.

J'espère que mon cadeau vous a fait plaisir et que vous avez passé un joyeux Noël.

Bonne année, ma petite tante, et puissent toutes les bonnes choses que vous méritez vous échoir.

Tendresses.

MADGE.

25 décembre.

Chère Liz,

Je confondrai quiconque prétendra qu'il n'y a pas de père Noël. Ici, il existe bel et bien et, malgré l'absence de cheminées en Californie, il s'arrange pour y venir ! Je sais de quoi je parle car je l'ai, de mes yeux, vu !

Hier, la veille de Noël, je m'éveille par un grand soleil qui n'évoque en rien la fête du lendemain. J'en suis un peu attristée mais je n'ai pas le temps de me livrer à de vaines rêveries et, comme d'habitude, je me baigne, je m'habille et je déjeune en trois quarts d'heure, afin d'être à neuf heures du matin devant la porte du studio.

Une guirlande de verdure orne la grille et le visage rébarbatif de Mack, le gardien, est méconnaissable : pendant la nuit, son air menaçant s'est miraculeusement transformé en quelque chose d'apparenté à la douceur et à la charité. Autre merveille : les électriciens, les ouvriers, les employés, jusqu'aux metteurs en scène, traversent la cour d'une démarche libre, sans cette nervosité fébrile qui les caractérise en général. Jim Palmer prétend que Hollywood est une ville hantée, que tout le monde, dans l'industrie du cinéma, est tourmenté par les ombres des options non levées.

Aujourd'hui, rien de semblable ; la bonne volonté et la bonne humeur triomphent ; quand Hollywood se met à faire autre chose que des films, il le fait à fond.

En arrivant dans la salle de réception, je trouve Amanda et Bud joyeusement agités devant un bar luisant qui ploie sous le faix d'une masse de bouteilles pleines et de verres, préparés pour la fête de l'après-midi.

— Mais attendez ! attendez ! crie Amanda, délirante, attendez d'avoir vu ce qu'il y a dans votre bureau !

Ils m'y entraînent. La joie et la surprise me coupent la respiration. A côté de ma table s'élève un arbre tout recouvert d'argent, étincelant, radieux. Je tombe à genoux devant la Nativité lilliputienne, merveilleusement ouvrée, placée au pied de l'arbre. C'est un cadeau de Rawley et du service artis-

tique ! J'éprouve le même bonheur mêlé d'effroi que dans mon enfance. Ah ! c'est vraiment Noël !

Le téléphone m'arrache à mon extase ; on m'appelle dans le bureau du devant. Une vendeuse de chez Bullock et un garçon de chez le fourreur m'y attendent avec un ballot de marchandises.

Mr Brand n'a pas encore choisi les présents destinés à sa femme et à d'autres parentes importantes. Je fais déballer les cartons et je retiens trois coûteux manteaux de fourrure, l'un de vison, l'autre d'hermine, le troisième de chinchilla ; je signe un reçu et donne ma parole d'honneur au porteur que le choix sera fait rapidement et que les manteaux qu'on ne gardera pas lui seront promptement rendus.

Il accepte ma signature à contre-cœur et s'en va.

Les cartons de chez Bullock contiennent une foule de chemises de nuit, de matinées peu pratiques, en mousseline de soie et dentelle, sans parler de sacs à main, de parfums, de valises et d'étuis à cigarettes. Lorsque le tout est étalé, mon bureau ressemble au rêve d'une fille de joie.

Nous impressionnons vivement la vendeuse.

— Travailler au cinéma doit être passionnant ! me dit-elle.

Je lui réponds :

— Oui, très ; on y rencontre des gens si intéressants.

A cet instant, l'un de ces personnages s'avance : c'est le patron lui-même ; il affecte un sourire satisfait.

— Bonjour tout le monde, dit-il. Madge, apportez votre calepin.

En même temps, il décoche à la vendeuse un regard qui la remplit de confusion.

Dans le cabinet de Mr Brand, l'air de fête s'évapore ; je note des instructions rapides. La Figuration est attrapée parce qu'elle envoie des andouilles au lieu d'acteurs pour les petits rôles de *Pêcheurs*.

— Mes productions sont renommées pour l'excellence des personnages secondaires ; je ne vois pas pourquoi je me contenterais de crétins ; je veux des visages ayant du caractère, des gens jouant convenablement, et cela au moindre prix possible.

La Production est priée de préparer des variantes du dia-

logue et des livrets pour les acteurs, afin que S. B. n'ait pas à en chercher dans toute la ville.

Cette mesure me semble superflue car S. B. est toujours lié aux acteurs plus longtemps qu'il n'est nécessaire, ce qui donne au Contentieux un mal de tous les diables.

Ensuite, le Contentieux est avisé confidentiellement de l'insuffisance du travail de Mr Rawley, dont S. B. ne veut pas lever l'option. Néanmoins, Rawley n'a pas besoin d'en être averti avant la fin des vacances.

Harold Burns, le nouveau directeur artistique, sera régulièrement appointé à partir du 1er janvier.

Je suis saisie d'horreur car Rawley est l'un des hommes les plus éminents du studio et certainement l'un des meilleurs. Comment pourrai-je le regarder en face lorsque je le remercierai de l'arbre et de cette exquise Nativité ? J'ai l'impression d'être personnellement coupable du tour infect qui lui est joué.

Le téléphone sonne. Ce sont quelques-uns des gros bonnets de M. G. M. qui espèrent que Sidney boira un coup avec eux en ce beau jour de fête. Sidney est très aimable mais, en raccrochant, il me dit :

— Quel culot, tout de même ! Je sue sang et eau pour qu'ils me cèdent Gable, et maintenant, ils font comme s'il ne s'était rien passé ! L'ingratitude des gens...

— Y a-t-il autre chose ? dis-je d'un ton froid.

— Oh, oui. Avez-vous fini d'envelopper les cadeaux de Mrs Brand ?

Je lui fais observer que je ne peux terminer les paquets avant qu'il ait fait son choix parmi les babioles qui encombrent mon bureau.

— Elles peuvent attendre, dit-il. J'ai une question à démêler avec Tussler et Skinner.

Je regagne ma table et je la vois chargée d'une foule de cartons enrubannés ; je suis stupéfaite de constater qu'ils sont tous pour moi ! Cela m'intrigue car je connais à peine les noms de quelques-uns des donateurs. Il y a aussi un mot de Jim Palmer m'avertissant qu'il ne me souhaitera pas Noël si je ne dîne pas avec lui ce soir. Je lui réponds que j'en serais ravie, non parce que je suis gourmande mais parce que j'aspire à son incomparable société.

Je suis en train d'expédier les communications de S. B. quand paraissent Tussler et Skinner.

— Joyeux Noël ! glapit ce dernier en me prenant par la taille et en m'embrassant.

Je rage intérieurement, mais j'arrive à me maîtriser car je vois que Mr Skinner a déjà un verre de trop.

Mr Tussler, que Noël ne paraît pas affecter, a l'air aussi malheureux que de coutume.

Je sonne S. B. et le préviens que les auteurs sont là. Il répond en venant les saluer personnellement dans mon bureau. Il a changé d'avis. C'est la veille de Noël ; il ne veut imposer de travail à personne. Du reste, il a des cadeaux à choisir.

Ils s'en vont, tandis qu'Amanda, Bud, le patron et moi allons nous concerter au sujet du manteau qui conviendra le mieux à Selma. Nous ne parvenons pas à nous mettre d'accord. Bud suggère qu'une figurante fasse office de mannequin.

— C'est une très bonne idée, dit S. B. Appelez la Figuration et arrangez-moi ça.

Je m'en occupe. Pendant que nous attendons, je fais entrer quelques acteurs qui ont poireauté toute la matinée et qui commencent à s'impatienter. Entre temps, j'enveloppe des bibelots dans du papier de fantaisie. Des commissionnaires entrent et sortent, chargés de paquets ; je m'aperçois avec stupeur que j'ai reçu un tel nombre de présents que je pourrais ouvrir un petit magasin.

J'entends, du dehors, rire et chanter.

— Hello, Maggie !

C'est Jim ; il me demande d'honorer de ma présence la fête de la Publicité. Je lui montre les offrandes dont j'ai été l'objet et je me vante de posséder un grand nombre d'admirateurs inconnus.

— Maggie, dit Jim, il m'est pénible de vous arracher vos illusions mais, quoique modeste, votre position, au studio, est importante : vous avez accès au grand homme et vous êtes à même de rendre service à une foule de gens ; ils ont tous besoin de quelque chose.

Cette phrase me rappelle un souvenir... c'est mon ami, Mr Sellers, qui l'a prononcée lorsqu'il m'a fait débuter à

Hollywood ! J'ai l'impression d'avoir vécu toute une existence depuis ce jour-là.

— Ce n'est pas toujours vrai ! dis-je avec une véhémence dont je me rends compte aussitôt qu'elle n'est pas nécessaire car je suis bien certaine que le service artistique ne m'a donné le petit arbre que pour me faire plaisir.

Je le désigne sans mot dire.

— Il est ravissant, Maggie, répond Jim, tranquillement ; ne m'écoutez pas ; je suis un vieil aigri.

Je me remémore soudain Rawley et je suis sur le point de pleurer.

— Chérie... commence Jim, je n'avais pas l'intention...

Le téléphone sonne. C'est la Figuration : on envoie tout de suite un mannequin. Méchamment, je demande à Jim :

— Pourquoi ne restez-vous pas ? Un très joli mannequin va venir pour aider S. B. à choisir le manteau de Selma. Si vous voulez, je vous en ferai un paquet et je vous donnerai ce mannequin comme cadeau de Noël.

— Le diable emporte les mannequins, dit Jim. Écoutez, Maggie...

Mais plusieurs autres téléphones se mettent à sonner ; celui de S. B. grésille et le mannequin arrive.

C'est une blonde d'allure royale qui, voyant Jim à mon bureau, le prend pour quelqu'un d'important ; elle dirige sur lui une batterie d'œillades à enfoncer tout l'art de Dietrich.

— Hello ! lui fait Jim, comment allez-vous, miss... Oh ! je sais ! Vous êtes miss America 1935, 36 ou 37 ?

— 35, dit-elle avec fierté.

— Vous plairait-il de tourner, miss America ? demande Jim en imitant Brand d'une façon désopilante.

— J'adorerais cela, balbutie-t-elle.

— Quel est votre numéro de téléphone ? interroge Jim.

Elle comprend qu'il se paye sa tête et lève dédaigneusement les sourcils. Je sonne S. B. et l'informe de l'arrivée du mannequin.

Jim, après avoir adressé un clin d'œil soigné à miss America, fait une grimace. Je la calme en disant :

— Ne faites pas attention à lui ; ce n'est qu'un vieux journaliste.

— Ah ! là là ! fait-elle en reniflant, puis, se penchant confidentiellement vers moi par-dessus la table :

— Ma chère, quand on m'a dit de venir au bureau de Mr Brand, j'ai failli me trouver mal. De quoi s'agit-il ?

Je le lui explique et, pour dorer la pilule, j'ajoute qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver. Elle aura du moins l'occasion de voir le patron.

Mes paroles la calment et la remplissent d'espoir.

Mais S. B. n'est pas, en ce moment, d'humeur conquérante ; il ne regarde miss America que pour comparer les manteaux ; elle les fait valoir avec une grande élégance, sans que toutefois nous réussissions à nous décider. A la fin, S. B. prie miss America d'exprimer son opinion. Elle met toute sa personnalité dans sa réponse :

— Pourquoi ne pas prendre le plus cher ?

En y réfléchissant, c'est là une solution des plus rationnelles.

— C'est bien d'une femme ! s'écrie Mr Brand en riant, mais il est content, et se décide à prendre le manteau de chinchilla.

Philosophant à part moi, je me dis que miss America fera son chemin et qu'elle ne tardera pas à posséder elle-même un manteau de chinchilla.

Vers midi, la tension, au studio, atteint un puissant voltage. Une minute, tout bourdonne d'activité ; puis, un silence dramatique. Les machines à écrire cessent leur cliquetis ; les téléphones se taisent, le ronronnement continuel des projecteurs, le bruit des laboratoires, les clameurs des ateliers du Son s'arrêtent. Les esclaves de tout rang abandonnent leurs outils ; chaque service, chaque individu ne songe qu'à la fête. Personnellement, j'ai reçu quatorze invitations.

Je parviens à m'échapper et je vais boire un verre sur la scène, où règne Sarya et où elle crée joie et bonne humeur en distribuant du champagne et du caviar indifféremment aux figurants et aux vedettes. Cette attitude démocratique est la note dominante de l'après-midi. Pour une fois, les barrières s'abaissent et nous fraternisons dans l'égalité pour laquelle nos ancêtres ont combattu et souffert.

Mais je ne puis m'attarder : il faut que je me rende à la

Publicité et qu'ensuite je retourne au bungalow, où S. B. compte sur moi pour que sa soirée se passe bien.

A la Publicité, les dactylos, les téléphonistes et les sténographes célèbrent Noël sur les genoux de lugubres et amoureux publicistes. On y boit sec ; ces messieurs de la Presse sont désillusionnés et font les choses avec sérieux.

Jim, le verre à la main, propose un toast :

— Buvons ! buvons joyeusement et buvons au prix de l'Académie !

Ces journalistes ne sont pas gais. Je ne reste que le temps de promettre à Jim que je dînerai avec lui ce soir, invitation qu'il réitère avec une insistance surprenante, puis je me hâte de retourner au bungalow.

A travers les allées du studio, ce ne sont que couples enlacés chansons, noëls, cris plus ou moins discordants.

Dans notre bungalow, l'alcool fait régner l'égalité à l'ordre du jour. Vautré dans un fauteuil, Bud converse intimement avec un personnage important. Mr Brand prépare lui-même une boisson pour notre portier. La main de Mr Skinner est sur le genou d'Amanda. Rawley, Eric et Tyson sont là aussi, avec des metteurs en scène, d'autres acteurs, des vedettes mâles et femelles et un assortiment de menu fretin. Tous débordent de gaîté, sauf le pauvre Mr Tussler. Lui seul paraît malheureux. Il jette sur Mr Skinner des regards meurtriers, mais je remarque qu'il n'oublie quand même pas de boire sa part de whisky.

Je me faufile jusqu'au bar pour demander à S. B. s'il a besoin de mes services ; il profite de ce qu'il y a du monde pour m'enlacer et m'embrasser sur la joue.

Je dis docilement :

— Joyeux Noël !

Mais je sens que mon visage est en feu.

— Elle rougit ! Regardez, mes enfants, Madge sait rougir ! crie mon détestable patron.

On rit.

— C'est un phénomène à Hollywood ! hurle Skinner.

Mr Tussler fait alors une chose bizarre. Il s'avance vers Skinner d'un pas ferme et dit d'une voix forte, aimablement :

— Vous êtes un salaud !

— Merci, camarade ! Joyeux Noël ! répond Skinner en l'écartant comme il l'eût fait d'un moustique.

Mr Tussler, avec toute la dignité dont il est capable, regagne son siège et se replonge dans son verre de whisky.

Je prends mon courage à deux mains, afin de remercier Rawley de son cadeau. Tandis que je lui exprime ma reconnaissance en termes assez mal choisis, je pense un instant à lui dire la vérité pour qu'au moins il y soit préparé. Mais je songe que ce n'est ni l'heure ni le lieu d'aborder un pareil sujet ; il faut le laisser jouir de ses vacances sans souci.

Déprimée, je m'apprête à m'égayer un peu et je m'approche du bar lorsque Mr Skinner propose de boire à la santé du patron.

Tous lèvent leur verre. Mr Brand rayonne. Il impose le silence d'un geste :

— Je n'ai pas l'habitude de faire des discours, mais je veux vous dire, messieurs, et mesdemoiselles, que j'apprécie l'esprit de coopération avec lequel vous travaillez pour moi et que je me réjouis à l'idée de ne pas nous séparer pendant bien des années. Que chacune de ces années soit une année de gloire pour Brand et *Super Films* !

— Hourrah ! Hourrah !

Je regarde Rawley et j'ai mal au cœur.

L'air est lourd de fumée, les conversations sont bruyantes. Je suis très fatiguée ; je voudrais me glisser dans mon lit et dormir pendant des jours entiers ; mais je suis tenue de participer à la fête.

Au fur et à mesure que la journée s'avance, la chaleur augmente. Des gens ivres entrent et sortent en titubant ; on brise des verres, dont le contenu se répand dans toute la pièce. Dehors, quelques comparses dorment, mais à l'intérieur, on est toujours gai, et c'est toujours l'amour, l'amour... Amanda se débat entre les bras de Skinner. Mr Tussler se lève, s'approche en zigzaguant de son ennemi, le visage empreint d'une expression alarmante ; je crois qu'il va le frapper. Au lieu de cela, il hésite une seconde et se contente d'esquisser une pichenette. Après cet effort herculéen, il tombe à plat ventre par terre.

Je suis prête à partir à l'instant où Mr Brand me dit qu'il doit

s'en aller. Il faut qu'il s'arrête à la M. G. M. avant de rentrer chez lui, mais il compte sur moi pour rester jusqu'à la tombée du rideau et veiller à ce que le bureau soit remis en ordre pour le travail du lendemain de Noël.

— Mais j'aimerais bien me retirer maintenant, j'ai accepté une invitation à dîner, dis-je avec hésitation.

— Cela vous ennuierait de ne pas y aller?

— Beaucoup.

— Oh ! j'avais oublié de vous dire que vous dîniez chez nous. Selma désire que vous l'aidiez à décorer l'arbre de Noël. D'ailleurs, pourquoi vouloir manger au restaurant quand vous pouvez passer avec nous une nuit de Noël vraiment familiale? J'enverrai la voiture vous prendre.

Cette invitation est, je le sais, un ordre impératif; aussi j'écris tristement un mot à Jim pour me décommander, n'ayant pas le courage de l'affronter de vive voix.

Lorsqu'enfin je quitte le studio, à part quelques cris d'ivrognes isolés, un silence de mort règne dans cette ville-fantôme.

Je m'empile avec les paquets dans la voiture de Mr Brand et je suis emportée rapidement vers la banlieue sélect de Beverly Hills.

Selma, vêtue de velours et de marabout, est languidement étendue sur le divan du salon; elle me permet de lui offrir en personne mes félicitations. La réunion sera très intime : elle ne comportera que Selma, Sidney et moi. Le dîner, copieux et soigné, nous est servi au salon sur des plateaux. Je me dis que je préférerais infiniment une simple saucisse dans un wagon-restaurant avec Jim Palmer. Mais je réprime ces regrets et je remercie poliment mes hôtes.

Immédiatement après le repas, sous la surveillance de Selma, le maître d'hôtel et moi nous mettons à dresser un énorme sapin. Sidney s'est excusé et est sorti faire une course plus ou moins avouable.

Je grimpe sur des échelles branlantes et j'accroche dans les branches des ornements et des lumières, tandis que Selma dirige d'en bas les opérations. Sa personnalité est très marquée, elle sait exactement ce qu'elle veut. Les bras me font mal de fatigue, mais elle tient bon; ses idées sur la symétrie et l'équilibre sont trop prononcées pour mon goût. En d'autres

termes, elle m'agace. Au bout de trois heures, son sens artistique est enfin satisfait et, tu auras peine à le croire, je suis autorisée à rentrer.

Sitôt chez moi, je laisse tomber mes paquets n'importe où, je me déshabille et, en moins de cinq minutes, je suis au pays de Morphée.

Un cauchemar me fait revivre pêle-mêle les événements de la journée. Puis, quelque chose de lourd semble m'envelopper, je m'arrache au sommeil et me dresse dans mon lit, moite et effrayée. Pourtant, l'obscurité est sereine ; ma montre lumineuse marque quatre heures.

J'essaye de me calmer lorsque j'ai soudain conscience de la proximité d'une silhouette volumineuse. J'ai trop peur pour pouvoir crier ; je m'efforce de croire que c'est mon cauchemar qui continue et je réussis à tourner le commutateur.

Sur la courtepointe, à côté de moi, je vois étendu saint Nicolas. Il est, à vrai dire, sans sa robe et son bonnet rouge, mais sa barbe blanche, qui lui descend jusqu'à l'abdomen, ne permet pas de douter de son identité.

Toutefois, un examen plus attentif me révèle que ce père Noël n'est autre que Jim Palmer. Rassurée, je passe promptement de l'émoi à la rage. Je le secoue violemment. Il ne réagit pas. Je n'en suis pas étonnée, vu l'odeur d'alcool qui se dégage de lui.

Je me lève et me mets à le tirer de toutes mes faibles forces. D'un bon coup, j'arrive à le faire rouler sur le côté ; il s'écroule sur le plancher avec un bruit terrible. Un instant, je crois l'avoir tué mais il émet quelques sons inintelligibles.

Je vais dans la cuisine chercher un broc d'eau ; je constate que le volet de la fenêtre a été fracturé, ce qui explique comment saint Nicolas est arrivé. Ma colère redouble.

Je l'arrose copieusement ; il se secoue, frissonne, grogne puis ouvre un œil prudent et crie :

— Hello ! Joyeux Noël, Maggie !

J'oublie que je suis une jeune fille bien élevée et je lui exprime sans ménagement ma façon de penser.

— Mais, chérie, fait-il, interrompant le flot de mon indignation, je me sentais si seul. Il fallait que je vienne. J'avais

trop besoin d'être auprès de vous... Et puis, j'avais des cadeaux à vous apporter.

— Ce n'est pas une raison pour entrer par effraction chez les gens. Que penseront les voisins?

J'avoue que cet argument est plutôt faible.

— Elle se préoccupe de l'opinion des voisins ! ironise Jim. Je parie que vous n'avez pas aperçu un seul voisin depuis que vous habitez ici !

C'est vrai, mais cela me fait bouillir. Je crie :

— Parce qu'il vous plaît de mépriser les conventions, vous vous croyez le droit d'en rire? Je connais nombre de gens qui les respectent et qui sont très heureux.

Je reconnais que cette réplique n'a aucun sens.

— Mais, Maggie, s'écrie-t-il, je n'ai rien fait ; votre honneur est intact !

— Au diable mon honneur ! dis-je. C'est mon sommeil que vous avez gâché !

Demeurée dans le sentier de la vertu, je suis toujours

Virginalement à toi.

MAGGIE.

IX

FILLE ET GARÇON.

Extrait du journal d'une secrétaire.

Dimanche, 16 janvier.

Je me suis toujours vantée d'éviter deux choses :

A. — Essayer d'écrire le grand roman américain.

B. — M'éprendre — ah ! cela, jamais ! — d'un acteur.

« A » n'offre aucune difficulté. Quant à « B », je l'ai bel et bien commis, ce qui prouve combien il est dangereux de défier le sort.

Lundi dernier, je me lève et je rassemble machinalement mes forces en vue du labeur de la semaine, ne me doutant guère que cette journée amènerait à un tournant décisif la carrière de Madge Lawrence — en tant que femme !

Rien ne m'en avertit. Les vacances sont finies ; les esclaves ont repris leurs chaînes ; bref, le studio est revenu à son état normal.

Au bureau, Amanda essaye un nouveau rouge à lèvres et Bud étudie les comptes rendus des courses. Depuis la réouverture de l'hippodrome de Santa Anita, il est devenu un personnage fort important, mais fort peu utile en tant que garçon de bureau. Tout le monde, au studio, s'intéresse aux chevaux ; on n'hésite même pas à emprunter sur son salaire pour parier. Il ne faut pas s'en étonner. Le même phénomène se produit pendant la saison de football et lors des tournois de tennis. C'est une forme de l'esprit civique. Pour moi, toutefois, cette fureur du jeu représente une migraine de plus car il m'incombe, en plus de toutes mes autres tâches, de rappeler à chacun des membres du personnel que nous sommes en train de fabriquer un film.

Mon mémorandum indique que Mr Anders doit arriver aujourd'hui de New-York par l'avion de midi. Je téléphone à la Publicité qu'on ne manque pas de recevoir notre nouvelle étoile sur le terrain d'atterrissage avec tous les honneurs dus à son rang ; en même temps, je fais dire à Jim de se présenter chez le patron dès qu'il sera là. Je me plonge ensuite dans mon travail, espérant me mettre à jour, de manière à être prête à l'action mais l'auto princière dépose Mr Brand devant le bungalow avant que j'aie pu liquider l'arriéré.

Somptueusement vêtu, contrairement à son habitude, il me donne l'impression d'être enfin parvenu à déjouer la malchance qui le poursuit depuis sept ans sur le turf. A peine la porte franchie, il appelle dans son bureau notre expert en sport hippique. Le gros bonnet en herbe bombe son torse aux épaules rembourrées et se précipite, plein d'importance. Je commence à croire que la méthode de Bud n'est pas purement chimérique.

Je téléphone à la Publicité et j'invite Jim à venir se joindre à nous. Il profite de l'occasion pour donner à l'entretien un tour personnel mais je demeure de glace. Depuis sa visite

nocturne, à Noël, je n'ai pas été très intime avec lui ; bien que mon sens du comique m'ait, par la suite, permis de rire de l'incident, je crois devoir décourager un monsieur d'une conduite aussi excentrique.

Lorsque Jim apparaît, Bud est encore en train de parler de chevaux avec S. B.

— L'éminent publiciste, dis-je d'un ton hautain, devra faire antichambre jusqu'à ce que le patron ait décidé comment il va perdre quelques milliers de dollars.

— N'ai-je pas été suffisamment puni ? plaide Jim. Je n'ai encore jamais de ma vie rampé devant une femme comme devant vous.

— C'est très flatteur, dis-je sèchement, mais pourquoi modifier votre caractère à cause de moi ?

Il consentirait, m'assure-t-il avec témérité, à en faire bien davantage pour obtenir mes faveurs.

Je lui réponds que mes faveurs ne sont pas sur le marché et que j'en ai assez d'être traitée comme une fille de joie.

— Vous vous méprenez sur mes intentions, dit-il.

— C'est impossible ; j'ai déjà rencontré un certain nombre d'hommes dans ma vie, et je sais distinguer les agneaux des loups ; malgré votre charme insidieux, James Palmer, vous êtes en réalité un loup.

— Et vous, Madge Lawrence, vous êtes une mijaurée !

— Cette riposte classique me laisse froide !

— De plus, ajoute-t-il, comme si je ne l'avais pas interrompu, vous êtes une sainte nitouche.

— Si nous devons nous dire nos vérités, je peux vous en décocher quelques-unes, dis-je, furieuse. Vous êtes le genre d'hommes qui...

Je ne puis terminer ma phrase, Bud et le patron reviennent.

— Madge, aboie S. B., appelez Max au téléphone et transmettez-lui ces paris.

Il me tend une liste.

La question hippique étant réglée pour la journée, S. B. condescend à s'occuper de ses affaires. Mon ex-admirateur et moi sommes priés de le suivre dans son bureau. Mr Brand a, paraît-il, des idées géniales sur les procédés que doit employer Mr Palmer pour introduire Mr Anders dans les cœurs et les

foyers de toutes les femmes d'Amérique. Mr Palmer, d'une apathie qui ne lui est pas habituelle, se montre pourtant attentif.

Mr Brand nous confie que la veille, à dîner, il a eu avec Selma une agréable discussion au sujet des divers cycles des réactions du public à l'égard des vedettes de l'écran. Il y a eu le cycle Valentino, pendant lequel les femmes raffolaient du type latin et portaient des châles espagnols ; ensuite, ce fut la vogue du gaillard qui engueule l'héroïne et qui va jusqu'à lui lancer des pamplemousses à la figure ; après cela sont venus les garçons fantasques qui ont donné le goût de la complication. Maintenant, nous avons fait le tour de ce cycle ; le moment est venu de mettre à la mode un nouveau genre de héros.

Selma avait fait observer à Sidney que les valses viennoises recommençaient à plaire et que les robes redevenaient romantiques. Toutes ses amies étaient sensibles à ce changement de rythme ; il devait donc avoir son importance. L'heure était venue d'imposer quelque chose de nouveau. Ce qu'il faut aux femmes, aujourd'hui, c'est un galant romantique. Or, Bruce Anders correspond à cette définition.

Je chante victoire intérieurement. Je regarde Jim mais il baisse les yeux.

— Comme c'est curieux ! dit-il. J'ai précisément eu la même conversation avec une jeune fille que j'ai connue !

Il ne m'échappe pas pourquoi il parle au passé.

— Savez-vous, continue Jim, cela tend à prouver que ce ne sont pas en réalité les hommes qui sont polygames ; ce sont les femmes. C'est à cause de cela qu'il y a tant de vieilles filles aigries.

Il sourit méchamment. J'ai envie de me livrer à quelque acte de violence, par exemple, de lui cogner la tête avec la bouteille d'encre.

— Il y a du vrai dans ce que vous dites, répond Mr Brand, pensif. Mais c'est aux femmes qu'il s'agit de donner satisfaction ; c'est à elles que sont dues les entrées payantes. Il faudra donc que vous fassiez à Anders une renommée terriblement romanesque, qu'il paraisse extrêmement viril, afin que les hommes ne le prennent pas pour un inverti.

Mr Anders sera sûrement très content d'être ainsi renseigné sur lui-même !

— Prenez des notes, Madge, m'ordonne le patron. D'abord, je crois que vous feriez bien, Jim, d'obtenir de Carsons qu'elle écrive un article sur la fringale qu'ont les femmes d'une nouvelle sorte d'amour. Ensuite...

Le téléphone sonne.

— Répondez, Madge, dit S. B.

C'est Mr Blank de chez Metro ; je passe le récepteur au patron.

En temps ordinaire, nous en aurions profité, Jim et moi, pour jouir d'un petit tête-à-tête mais, aujourd'hui, nous évitons de nous regarder et nous prétendons nous intéresser vivement à Mr Brand. Apparemment, ce qu'il écoute est sans importance ; Mr Blank, n'ayant probablement rien à faire, a eu l'idée de bavarder un peu avec son bon ami Sidney : leur entretien roule sur les courses, le golf et le bébé. Puis, tout à coup, Sidney sursaute et ses yeux sortent presque de leurs orbites.

— Gable ! prononce-t-il. Je puis avoir Gable ?

Cette fois, nous échangeons un coup d'œil, Jim et moi.

— Vous êtes un véritable ami, bredouille le patron. Je savais que vous me le céderiez !

Il raccroche et se tape les cuisses avec une joie exubérante.

— Vous savez ! Prier sert à quelque chose ! Et, vous pouvez m'en croire, j'ai prié pour que ceci arrive ! Savez-vous ce que c'est ? Nous avons Gable ! Vite, à l'ouvrage ! Madge, dites à George Beck de rédiger les contrats avec Gable immédiatement avant que Metro change d'avis. Jim, promettez une exclusivité à Carsons — mais faites-la languir quelques jours. Madge, téléphonez à Sarya. Elle va être folle de joie. Dites-le aussi à Monk et aux autres. Maintenant, nous allons tourner un film !

D'une toute petite voix, je demande ce qu'on va faire de Bruce Anders.

— Oui, intervient Jim, et votre cycle romantique ?

— Quoi ? Ah ! Bon Dieu ! j'avais oublié Anders ! Qu'est-ce que nous allons en faire ? Comment nous en débarrasser ?

Je proteste :

— Mais, Mr Brand, il va être ici dans un moment.

— Eh bien, faites quelque chose. Empêchez-le de venir !

— Il est en avion, dis-je patiemment. Les publicistes et les opérateurs sont partis pour le champ d'atterrissage. Il peut arriver d'une minute à l'autre, maintenant.

Mr Brand se dégonfle.

— Quelle tragédie ! gémit-il. Voilà que je peux avoir Gable, et cet Anders qui vient m'empoisonner.

Il me fait de la peine ; mais il ne se désole pas longtemps.

— Jim ! hurle-t-il. Que le portrait d'Anders ne paraisse pas dans les journaux. Qu'on n'imprime pas un mot à son sujet. Je ne veux pas en entendre parler. Il faut nous en débarrasser. Il faut nous arranger de telle sorte qu'il rompe lui-même son contrat. Je sais... nous lui offrirons la niche !

Il le dit comme s'il conférait une faveur.

— Même s'il est un inverti romantique, c'est quand même un tour de cochon.

— Je le sais. Mais qu'y puis-je ? Notre métier est plein de déboires. Je regrette qu'Anders en ait sa part, mais c'est le plus fort qui l'emporte et il faut que je fasse des bénéfices. La différence entre Gable et Anders, c'est qu'avec Gable, la location est assurée. Alors, Jim, grouillez-vous. Vous savez ce qu'il faut faire.

— Okay, fait Jim en haussant les épaules.

Il s'en va.

— Appelez-moi Selma au téléphone, commande le patron. Je veux lui annoncer la bonne nouvelle ; elle en sera ravie.

En regagnant mon bureau, je songe que Selma sera peut-être ravie, mais Bruce Anders ? Je suis dégoûtée. Je ne m'étonne plus que Hollywood soit rempli de fantômes : personne n'y est assez petit ni assez grand pour se croire en sécurité. Je frissonne et je me demande comment des hommes tels que Sidney peuvent dormir tranquilles.

Néanmoins, en bonne petite esclave, j'exécute les ordres reçus et je me console à la pensée que ce n'est peut-être pas un malheur, pour Bruce Anders, d'échapper à pareil gâchis. Après tout, il n'en sera pas réduit à mourir de faim. Il est déjà connu, malgré Mr Brand et l'industrie du cinéma.

A cet instant, Amanda entre en coup de vent, trépidante d'agitation.

— Oh ! Il est épatant ! Il est merveilleux ! C'est le plus bel homme que j'aie jamais vu ! Je donnerais mon âme pour avoir un rendez-vous avec lui !

— Si vous me disiez de qui vous parlez, Amanda, j'essaierais de vous l'obtenir.

— Je parle de Bruce Anders, dit-elle, extasiée.

Je m'évanouis virtuellement mais je parviens à la prier de le faire entrer. Je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais lui dire. Je suis bouleversée, je suis énervée mais je n'ai pas le temps de réfléchir : Mr Anders pénètre dans la pièce.

— Comment allez-vous? dit-il avec calme.

Je serre la main d'un grand jeune homme bien fait, aux yeux ardents et amicaux.

Je décline mes nom et qualité et nous nous mettons à parler sans contrainte du voyage en avion, du temps, comme si nous nous rencontrions à une réception, au milieu d'une foule. Il se passe plusieurs minutes sans que je me rappelle la pénible tâche qui m'incombe. Mes sentiments doivent ressembler à ceux du bourreau avant le moment fatal. Mon instinct me dit que Bruce Anders est un chic type et ne mérite pas la trahison qui l'attend. Réprimant avec peine une folle envie de lâcher tout le paquet sur-le-champ, je fais un gentil petit discours pour expliquer que Mr Brand est malheureusement absent que sûrement Mr Anders a besoin de se reposer après son voyage, que je suis prête à l'aider à choisir son hôtel et que le studio l'enverra chercher en voiture dès qu'il sera installé.

Pendant les trois jours suivants, j'ai le désagréable devoir d'inventer des excuses, d'expliquer des retards, de servir, en un mot, d'abominables mensonges à un innocent jeune homme qui ne se doute pas qu'on le trompe. Envoyé d'un service à l'autre, bousculé, il est soumis à un traitement affolant, destiné à lui faire commettre quelque impair en violation de son contrat.

Mais l'ironie du sort veut que Mr Anders soit si consciencieux, si sérieux qu'il l'observe à la lettre et ne donne aucune prise à l'habileté du Contentieux.

Mr Beck écrit à S. B. pour lui faire part de la conduite

exemplaire de Mr Anders ; le Contentieux se sent incapable de le pincer et demande à S. B. d'en indiquer lui-même l'infâme moyen.

Mr Brand s'en charge ; il me dicte une lettre à Mr Beck : « Tout homme a son talon d'Achille. Chez un acteur, c'est son orgueil professionnel. Si nous lui faisons tourner une scène qui le rende grotesque, je vous parie qu'il paiera pour rompre son contrat. Il n'y a pas d'arme plus forte que le ridicule ! »

Après cette trouvaille diabolique, S. B. quitte le studio et s'accorde de passer le reste de la journée aux courses ; c'est au début de l'après-midi ; je suis en train de taper avec écœurement les instructions révoltantes destinées à Mr Beck et je me dis que je suis décidément en bien mauvaise compagnie.

— Hello, miss Lawrence !

Je lève les yeux : c'est Mr Anders qui me tend avec timidité un sac en papier. Il fait chaud ; il a pensé qu'une glace pourrait me faire plaisir. J'en suis touchée. C'est la première fois que je suis l'objet d'une semblable attention.

Bien que nous mangions nos glaces sur mon bureau encombré de fils téléphoniques et de monceaux de papiers, notre dînette prend un air de fête.

— Il est curieux, me dit Mr Anders, que, malgré les nombreux essais de maquillage et de costumes qu'on m'a fait faire, on ne m'ait pas encore permis de me voir à l'écran. Je le désirerais vivement, afin de pouvoir apporter à ma diction et à mes gestes les corrections nécessaires.

(J'avale difficilement ma salive.) Il poursuit ses confidences : la façon dont ses questions sont éludées commence à l'énerver. Il sait qu'il peut me parler sans détours : je suis la seule personne, au studio, qui lui ait témoigné ouvertement de l'intérêt et de la cordialité.

Je continue à grignoter ma glace, bourrelée de remords, consciente d'avoir été des plus actives dans la cabale montée contre ce malheureux ; mais j'ai un bœuf sur la langue. Il doit prendre mon silence pour de la sympathie, car il reprend :

— Vous comprenez, la question est importante pour moi. Il ne me suffit pas d'avoir eu du succès dans une seule pièce ; j'aspire très sérieusement à réussir au cinéma chez *Super Films*. A New-York, nous considérons Mr Brand comme un

innovateur dans son art. Il est le seul cinéaste qui possède l'ouverture d'esprit voulue pour abattre les vieux tabous et s'élancer vers des horizons nouveaux.

J'étouffe. Je songe au pouvoir de la presse ; je me dis que Jim Palmer exulterait en entendant Anders démontrer sa théorie favorite, à savoir que Mr Brand n'est que son « Frankenstein », aux veines remplies d'encre d'imprimerie.

— Voilà pourquoi, continue Mr Anders, je tenais tellement à accepter l'engagement de Mr Brand. J'aurais même consenti à des conditions bien moins avantageuses pour avoir l'occasion de travailler chez *Super* mais Mr Lord ne me l'a pas permis ; il prétend qu'à Hollywood, on ne juge de votre valeur que d'après le prix qu'on vous paye.

C'en est trop ; je ne puis me contenir plus longtemps. Je dis, jetant par-dessus bord toute discrétion :

— Mr Lord a parfaitement raison mais là n'est pas la question. Je vais vous confier une chose qu'en vérité, je n'ai pas le droit de vous dire : il peut m'en coûter mon emploi ; mais je trouve que vous devez être averti du piège où l'on essaie de vous faire tomber. Sachez que *Super* n'a pas l'intention de vous faire tourner *Pécheurs*. La Direction voulait avoir Gable et c'est parce qu'elle n'y a pas réussi qu'elle a traité avec vous. Juste avant votre arrivée, elle a été avisée que Gable pourrait lui être cédé. La raison pour laquelle vous n'avez pas obtenu de voir vos épreuves à l'écran est qu'il n'en existe pas ; vous avez été filmé sur des pellicules roses, ce qui signifie que la caméra n'a rien reproduit. C'est un truc ingénieux, n'est-ce-pas ?

Mr Anders a l'air égaré.

— De plus, quand on finira par vous montrer une épreuve, vous y paraîtrez défiguré au point d'en être horrifié et de demander vous-même la résiliation de votre contrat.

— Mais c'est incroyable ! éclate Mr Anders, c'est impossible !

— Je ne puis avoir, en vous le révélant, d'autre but que celui de vous rendre service.

— Vous êtes vraiment très chic, et je ne me méprends nullement sur votre mobile... mais toute cette histoire est par trop fantastique. Qu'est-ce que je peux faire, maintenant ?

— Télégraphiez à Hayworth Lord tout ce que je vous ai dit

et laissez-le agir. Il est le seul homme qui puisse effrayer Brand. En attendant, ne modifiez en rien votre attitude, afin que personne ne s'aperçoive que vous avez été mis en garde.

— Je ne sais vraiment comment vous remercier...

— Eh bien, si jamais j'étais dans le pétrin et vous au comble de la prospérité, vous pourrez me tendre une main secourable !

— Nous n'attendrons pas cette éventualité ; vous allez dîner avec moi ce soir.

Je réponds qu'il m'est impossible de m'engager d'avance ; je ne sais jamais quand je serai libre ; je prends mes repas à n'importe quelle heure.

— Je m'en accommoderai, dit Mr Anders en souriant ; je dînerai avec vous, même si ce ne devait être qu'à minuit.

Il me prend la main. Combien Amanda m'envierait ! Il est vrai que c'est agréable...

•

EXTRAIT DE « LOS ANGELES TIMES ».

Hayworth Lord tente un vol record.

New-York, 14 janvier. — Hayworth Lord, impresario-conseil d'artistes, s'est embarqué ce matin à six heures, dans son avion, au champ Roosevelt, dans l'intention de battre le record du survol des États-Unis...

Mr Lord ne remet jamais rien au lendemain. Il agit, et il s'arrange pour agir d'une façon spectaculaire. Il figure au Livre Bleu, distinction qui devrait lui suffire du point de vue de sa profession, mais il pilote aussi son avion personnel et il joue son bout de rôle dans l'aviation.

La manchette du *Los Angeles Times* fait sensation à Hollywood mais nous sommes seuls, Mr Anders et moi, à savoir pour quelle raison Mr Lord vole vers Hollywood. Même S. B., si soupçonneux d'ordinaire, ne se doute de rien. Infidèle au sport hippique, il parie avec ses copains sur le vol de Lord. Il fait installer un appareil de radio dans son bureau, afin de pouvoir suivre d'heure en heure le trajet de son ennemi ; cette entreprise l'agite vivement. Cela m'amuse, mais ma conscience me reproche ma déloyauté à l'égard de mon patron.

Néanmoins, je ne me laisse pas accabler par la honte car je vois tout en rose depuis mon souper tardif avec Bruce... mais oui, nous nous appelons déjà Bruce et Madge... Les ennuis inhérents à mes fonctions glissent sur moi comme l'eau sur le dos du canard. J'accomplis machinalement ma besogne, tandis qu'une joie secrète me remplit le cœur. Je me remémore des paroles et des expressions de Bruce, bien innocentes en elles-mêmes, mais qui, rétrospectivement, me semblent extrêmement significatives. Je m'imagine que rien ne saurait troubler mon nouvel état d'âme, jusqu'au moment où Jim Palmer vient interrompre ma rêverie.

— Comment se porte aujourd'hui mademoiselle l'éclaireuse ? demande-t-il d'un ton aigre.

Je ne lui réponds que par un sourire éblouissant.

— Bon Dieu ! dit-il, il faut donc un acteur pour faire friser vos yeux et briller vos cheveux !

Dans l'espoir de détourner ses pensées, je dis :

— Vous êtes odieux !

Mais je ne connais pas mon publiciste. Il reprend :

— Hollywood est une petite ville. Au moins cinq personnes ont cru devoir m'apprendre qu'on vous a vu souper avec Bruce Anders la nuit dernière ; du diable si je sais pourquoi ces gens se sont imaginé que cette information m'intéresserait. J'avoue pourtant que mon amour-propre masculin en a reçu un coup. En réalité, ce qui me blesse, c'est le fait qu'il s'agisse d'un acteur.

Bien qu'il affecte de parler en badinant, j'ai l'impression qu'au fond, il est sincère. Cela m'attriste... Je ne sais exactement pourquoi. Je balbutie :

— Jim, je suis désolée...

— Ne vous désolez pas ; j'ai beau être un triple idiot, je ne me frappe pas pour si peu.

Je me trompe sans doute. Je ne dois être qu'un flirt entre mille dans la vie de Jim...

— Il n'y a rien de cassé, Maggie, fait-il avec un sourire joyeux. On est toujours amis ?

Je lui donne la main et j'éprouve un étrange désir de le rassurer. Jim doit avoir raison : toute femme est, de cœur, polygame.

— Voilà qui est réglé, dit-il. Maintenant, il faut que je vous gronde de votre folle témérité. Je me fiche du côté moral de votre conduite. A part moi, je ne vous blâme pas d'avoir averti Anders.

Je sursaute.

— ... Hier, poursuit Jim, avec un large sourire, Anders est un agneau innocent parmi les loups qui se disposent à l'égorger. Le couteau est tout prêt. Ce matin, Hayworth Lord traverse l'Amérique, soi-disant pour battre un record. Mon petit doigt me dit qu'une certaine jeune fille à la tête chaude, risquant la perte de son emploi, a conseillé à l'agneau de crier au secours. C'est bien ça?

D'un mouvement de la tête, je rends un hommage muet à son astuce, puis, je dis :

— J'ai agi d'une manière déloyale, je le reconnais; mais ce traquenard m'a tellement dégoûtée que j'ai fermé les yeux sur ma propre conduite.

— Bah! fait Jim. Elle est admirable, de l'angle sous lequel je la considère. N'empêche que je vous conseille d'être prudente, car si S. B. en était instruit...

Jim achève sa phrase en se passant éloquemment un doigt en travers du cou.

— Hohé! il l'a réussi!

C'est le jeune Bud qui s'amène en criant sa joie :

— ... Neuf heures juste, Mr Palmer! Quelle course! Et j'y gagne 5 dollars!

Le « secours » a atterri.

Mr Brand jubile, lui aussi, quand je suis appelée après de lui : il a gagné une forte somme.

— C'est la première fois que je tire de l'argent de Hayworth! me dit-il en riant.

Je ne lui enlève rien de ses illusions.

Trente minutes plus tard, un tourbillon pénètre dans le bureau :

— Hello, Sidney! Comment allez-vous? hurle-t-il, comment va le bébé? J'ai battu le record! J'ai soif; donnez-moi à boire. Comment diable vous figurez-vous pouvoir balancer Anders?

Je suis tellement effarée qu'il me faut plusieurs instants avant d'enregistrer l'aspect du nouveau venu : un jeune homme

mince, en tenue de soirée, avec un visage très intelligent et juvénile, les cheveux légèrement argentés aux tempes.

Pour une fois, Sidney demeure muet.

— Il est flatteur pour votre mauvais génie que je n'aie pas pris le temps de me changer, ironise Lord. Eh bien ! et cette boisson ?

— Préparez un whisky, Madge, dit machinalement le patron.

— Deux, plutôt, intervient Lord ; vous en aurez besoin, Sidney.

Le patron se ressaisit et réussit à adresser à Lord un ou deux compliments sur sa performance.

— Ne vous fatiguez pas, dit Lord, tandis que je lui présente son verre, je ne dispose que de très peu de temps. Le maire donne une réception en mon honneur à 7 heures.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Hayworth ? demande prudemment le patron.

— Une vétille, répond Lord ; sans doute un simple malentendu. J'ai entendu dire que vous remplaciez Anders par Gable dans *Pécheurs*.

— Écoutez-moi, Hayworth, vous connaissez l'industrie du cinéma. Si j'emploie Gable, je fais un placement sûr ; avec Anders, c'est de la spéculation. Envisagez donc pour une fois mon point de vue. Vous ne jugez des situations que du vôtre.

— De celui de mon client, rectifie Lord. Je ne vous cherche pas querelle au sujet de Gable ; je ne vous reproche nullement de l'employer si vous pouvez l'obtenir. Mais pourquoi agir aussi ignoblement à l'égard d'Anders ? Il abandonne, à Broadway, un rôle à succès pour venir ici, et vous essayez de lui faire rompre son contrat ! Alors ? Il passera pour ne pas tenir ses engagements et deviendra implaçable. Est-ce charitable, Sidney ?

— Je suis un homme d'affaires et non un bienfaiteur de l'humanité, répond audacieusement Sidney.

— S'il en est ainsi, dit Lord, sans avoir l'air d'y toucher, vous allez vous conduire humainement et de bonne grâce.

— Que voulez-vous dire, Hayworth ?

— Simplement ceci, répond Lord en se penchant par-dessus la table, que vous ne pouvez tourner *Pécheurs* à moins de prendre Anders comme vedette.

S. B. laisse échapper un juron.

— Je ne sais avec quelle attention vous avez lu le contrat d'Anders, Sidney. Au cas où votre mémoire serait défaillante,

permettez-moi de vous rappeler la clause C, paragraphe B : « L'artiste se soumettra, sans questions, objections ni réclamations, à toutes les révisions, modifications et remaniements faits, autorisés ou approuvés par la première partie, à l'adaptation de *Pécheurs parmi les Fous* pour l'écran ; il fera confiance, en toute circonstance, à la sagacité, au jugement et à l'expérience de ladite partie et se déclare par les présentes, pleinement satisfait de recevoir, pour toute rémunération, la somme spécifiée par la clause B et l'honneur de jouer le rôle principal dans la dite production Sidney Brand, que garantit la première partie contractante, en échange des services uniques, complets et exclusifs de l'artiste. » Vous avez entendu, Brand ? « Toute la rémunération sera la somme spécifiée *et* l'honneur de jouer le rôle principal dans ladite production », c'est-à-dire *Pécheurs*.

— A quoi me sert, éclate le patron, d'avoir un contentieux ?

— Sans doute à perfectionner votre jeu au golf, dit Lord. Eh bien ! j'ai eu grand plaisir à vous voir, Sidney. Présentez mes respects à Selma... on se retrouve demain sur la piste.

Le tourbillon disparaît ; sans ce verre vide, sur la table, on pourrait croire à un rêve, un mauvais rêve toutefois, à en juger d'après l'état de Sidney, tout recroquevillé dans son fauteuil et le teint bilieux.

Je lui prépare automatiquement un autre verre ; il le prend et en boit une longue gorgée, réfléchissant avec intensité.

Tout à coup, il crie :

— Appelez-moi Blank, de chez Metro. Je peux, du moins, dire à ce fils de catin que je ne veux pas de Gable !

X

On tourne les extérieurs.

Hôtel Sainte-Catherine,

Ile Catalina. 18 février.

Chère Liz,

Il est trois heures du matin ; autour de moi, tout est silence. Néanmoins, je ne puis dormir à cause d'un clair de lune moqueur qui nargue mon désir et remplit ma tête de folies.

Mes rêves romanesques et l'insomnie m'étouffent ; aussi longtemps que me fuira le sommeil, je déviderai mon histoire dans tes oreilles toujours sympathiques.

La raison qui m'a empêchée de t'écrire ces dernières semaines est que nous nous sommes mis effectivement à la production, Mr Brand négligeant toutes ses autres obligations pour se consacrer à *Pécheurs*, qui doit être notre chef-d'œuvre de l'année. Nous devions aller tourner les extérieurs dès le début, mais Mr Brand n'était pas satisfait du texte des scènes qui se passent dans l'île, de sorte que nous avons commencé la réalisation au milieu du scénario, avec des décors du studio.

Maintenant que les caméras sont entrées en action pour de bon, je pensais jouir d'un peu de répit, n'imaginant pas en quoi une secrétaire peut contribuer à la fabrication d'un film. Eh bien ! je me suis trompée une fois de plus. Sidney est résolu à fournir à cette œuvre son effort maximum, ce qui signifie que je cesse d'être une créature humaine pour me transformer en une dynamo marchant vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

J'oublie ce que c'est que d'avoir un foyer ; mes journées sont partagées entre le bureau et les planches, Mr Brand estimant que la Compagnie n'a pas les moyens de se passer de lui à aucun moment. Il en résulte que j'apprends, pour son service, à être en deux endroits en même temps. Je ne cesse de courir du bureau aux tréteaux, afin de rappeler à Mr Faye que S. B. désire qu'on prenne telle scène de telle manière ; que miss Tarn doit être éclairée comme ceci ; que tout doit être arrêté, en attendant que Mr Brand puisse venir enseigner leur métier aux scénaristes. Lorsqu'enfin le labeur de la journée est terminé, nous nous rendons tous dans la salle de projection et regardons jusqu'à l'aube passer d'innombrables épreuves.

Au bout de quelques heures, cette vue produit en moi une insensibilité optique et mentale. Mais mon patron est infatigable et continue avec bonne humeur à faire son choix entre trente-neuf prises différentes d'un seul geste. Il a été baptisé « Brand-dans-le-mille » par un journaliste bouillonnant qui, pour remplir sa colonne, lui a attribué le génie de la perfection du détail « atmosphérique », joint à celui de la distribution des rôles ; c'est à ce flair tout particulier que serait due la supériorité des Films Brand.

Nous ne sommes, dans la salle de projection, que le découpeur, son assistant, Sidney et moi ; comme nous y passons toute la nuit devant l'écran, il en résulte une intimité dont S. B. semble se délecter. Il étale avec ostentation ses sentiments démocratiques devant un public restreint et discret ; il emprunte indifféremment cigares et cigarettes, et va jusqu'à offrir les siens quand et s'il en a. Dans les intervalles du passage des bandes, il se livre à de petites enquêtes paternelles sur nos vies privées, omettant de se rappeler qu'il nous a dépouillés de nos droits civiques. Il aborde tous les sujets avec une humeur juvénile qui veut être irrésistible. Je m'habitue à rire de ses blagues, c'est ce qu'il y a de plus simple à faire. Il pousse aux découpeurs les colles les plus impossibles, mais ces hommes, qui ont renoncé à leur foyer, à leur femme et à leur pays, sont pleins de patience et de tact ; ils ne cèdent pas au désir d'envoyer leur poing dans la figure de Brand, ils s'inclinent devant lui et font leur devoir en bons petits soldats.

Le seul plaisir que m'apportent ces pénibles séances nocturnes est celui d'observer les progrès de Mr Anders ; je suis ravie de voir comment il s'acquitte bien de son rôle à l'écran. Je communique mon impression au chef découpeur, qui la partage ; nous regardons S. B., quêtant son approbation, mais son visage n'exprime qu'indifférence.

— Chaque fois que je regarde Anders, se lamente-t-il, je songe à ce qu'aurait été Gable.

(A suivre.)

JANE ALLEN

(TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HÉLÈNE CLAIREAU)

JÉRÔME THARAUD A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le deuxième jeudi du mois dernier, Jérôme Tharaud a été reçu publiquement à l'Académie française — où il succède à Joseph Bédier — par Georges Duhamel. Réception différée par les événements et qui, un moment, dut se faire, non sous la Coupole mais dans une salle moins vaste du Palais Mazarin. On redoutait, paraît-il, en cas d'alerte, l'incommodité, l'étroitesse et la complication des couloirs par lesquels on gagne (ou quitte) l'ancienne chapelle du Collège des Quatre-Nations. Crainte vaine car, au terme de cette séance, les discours achevés et les applaudissements finis, cette salle, par ces mauvais couloirs, s'est très promptement et très facilement vidée.

Pourtant, elle était fort remplie. Seuls, les environs immédiats du « bureau » n'étaient point, cette fois-ci, encombrés par ces petits tabourets remarquablement inconfortables, où s'installent, quelques minutes avant le commencement de la séance, et sur le cœur même de l'Immortalité, une sélection jalouse d'amateurs fidèles et d'intrépides habituées.

Reconnaissons que l'ordonnance de la cérémonie y gagna. Lorsqu'il reste ainsi isolé, se dressant en haut des marches sur un bel espace de tapis vert et nu, le « bureau » devient tribune, devient autel. L'autre jour, les occupants de ce « bureau » étaient, à droite de Georges Duhamel, directeur, François Mauriac, chancelier, et, à gauche, André Bellessort,

le nouveau secrétaire perpétuel. Avant eux, aux bruits alliés des tambours et des applaudissements, Jérôme Tharaud avait paru sous la Coupole, immédiatement suivi de ses deux parrains : Henry Bordeaux et Louis Gillet. Ils s'assirent tous trois côte à côte ; et il convient de relater ici un petit épisode que les assistants ne soupçonnèrent pas et que nous apprîmes après la séance, d'une auditrice de la T.S.F. A peine assis, sans élever la voix, mais assez haut pour que l'appareil récepteur (qui fonctionnait déjà) recueillît et répandît ses paroles, Jérôme, s'adressant à son vieil ami Louis Gillet, lui demanda, avec l'impérative impatience du cœur : « Où est Charles ? Dis-moi où est Charles ? » (Charles est le vrai prénom de Jean Tharaud ; le prénom dont ses amis le nomment). Louis Gillet répondit : « Juste en face de toi, à côté du docteur Desmarest. » Jérôme reprit, brusque, presque exigeant : « Où cela ?.. Je ne le vois pas !... » puis, aussitôt, détendu, heureux : « Ah ! oui, je le vois... » Et la T.S.F. n'eut pas à en faire savoir davantage avant de transmettre les premiers mots du discours : Jérôme avait vu Jean ; les deux frères s'étaient rejoints du regard ; la collaboration continuait ; *ils* pouvaient commencer.

Par ce qu'il a d'inactuel dans sa permanence, le costume d'académicien permet de situer approximativement ceux qui le portent dans telle ou telle époque antérieure à la nôtre, selon le caractère des visages et l'allure de la silhouette. En académicien, Henri de Régnier, svelte, dégagé, comme absent, évoquait quelque ami du comte Mosca, quelque commensal de Ranuce-Ernest à la Cour de Parme ; on se le figurait, peint par Tischbein ou Fabre de Montpellier. Dans un habit largement coupé et amplement ouvert sur le gilet que traversait le grand cordon de la Légion d'honneur, Albert Besnard avait la prestance pacifique d'un seigneur anglais, dans un tableau de Reynolds ou de Lawrence. Quand Jacques de Lacretelle endosse l'habit vert, il devient immédiatement et comme par magie le contemporain de ses deux aïeux (comme lui académiciens), « l'Aîné » et « le Jeune », et semble prêt à poser, à côté de Lamartine, pour Ary Scheffer ou pour le comte d'Orsay. Ainsi imagine-t-on très bien le

dessin scrupuleusement stylisé que M. Ingres tracerait d'après Georges Duhamel, ou la fiévreuse ébauche que, d'après François Mauriac, Eugène Delacroix jetterait sur la toile. On pourrait poursuivre ce petit jeu ; attribuer (toujours lorsqu'ils sont en costume) Abel Bonnard à Prud'hon, Maurice Paléologue à David, Pierre Benoît au baron Gros, Louis Gillet à Victor Mottez ou à Hippolyte Flandrin, Paul Valéry à Chassériau, Georges Lecomte à Gustave Courbet, Charles Maurras à Gustave Ricard, etc. Quant à Jérôme Tharaud, pour en revenir à lui, son peintre, quand il est en uniforme, serait assurément Goya, lequel ferait de ce petit homme râblé, rasé, solide, et dont le visage capricieusement modelé ne vit que par les yeux, une expressive effigie...

... Georges Duhamel lui ayant donné la parole, Jérôme Tharaud se leva et, sans du tout paraître ému, commença son « remerciement ». Jamais ses amis ne l'ont entendu parler si longtemps de suite ! Dans la vie, c'est le moins bavard des hommes. Il se mêle peu volontiers aux conversations générales ; et il est si souvent si parfaitement silencieux qu'on peut très bien croire que, ces conversations auxquelles il ne participe pas, il lui arrive de ne point tenir non plus à les écouter. Que de fois, cependant, la conversation achevée, plusieurs heures, plusieurs jours après, il a prouvé, ensuite, dans le tête-à-tête, qu'il en avait retenu l'essentiel ; et, pour sa curiosité ou son amusement, un substantiel profit.

Ce merveilleux sang-froid qui ne le quitte jamais, pourquoi Jérôme Tharaud ne l'aurait-il pas conservé au milieu de cette foule qui n'était là que pour lui ; sous tous ces regards qui le fixaient seul ; et en une circonstance où les plus délurés risquent de perdre leur belle assurance ? Ceux qui le connaissent le prévoyaient bien : ce ne serait pas aujourd'hui, sous la Coupole et sous l'habit vert, que le cher Jérôme cesserait de se ressembler à lui-même ; qu'il se départirait de son indélébile simplicité pour se révéler orateur expert et diseur rusé.

Il parla sans le moindre souci d'éloquence, sans jamais, par des variations étudiées de débit, préparer un « effet », exhiber une surprise. La voix claire, plus chantante que mélodieuse, accorde aux commencements de chaque phrase

des timbres élevés. Puis, bientôt, cette voix descend, se place sur le médium dès qu'une virgule le lui permet ; et, quelques mots avant le point, s'achève dans une tonalité sourde, parfois presque étouffée. Après quoi, sans aucune précipitation, mais aussi sans aucune recherche de modulations nouvelles, la voix, pour s'emparer de la phrase suivante, remonte au registre du ténor, ne s'y attarde pas plus qu'auparavant, et retombe derechef aux émissions amorties... On pense, en l'écoutant, à ces parties de jardin que le balancement ininterrompu d'une branche expose au soleil, puis à l'ombre, avec une paisible et persévérante régularité.

Le portrait qu'il traça discrètement, consciencieusement, loyalement de Joseph Bédier eût profondément satisfait le modèle, lui-même toute loyauté, toute conscience et toute discrétion. D'un bout à l'autre de ce discours, il était sensible que celui, qui, après l'avoir composé, le prononçait, s'était assigné le dessein de plaire, par delà la tombe, spirituellement et sentimentalement, à celui qui en était l'objet. Silencieux, Joseph Bédier l'était aussi ; mais non point comme l'est Jérôme, qui l'est par goût et par besoin de tranquillité. Bédier était silencieux par réserve, par inquiète timidité, par crainte de laisser exploser une violence de tempérament qu'il n'était pas dans sa nature courtoise de laisser paraître et dont il redoutait les manifestations aussi bien pour les autres que pour lui-même. La plus légère peine causée à autrui eût été, pour cet homme profondément bon, une insupportable souffrance.

Joseph Bédier eût aimé que pour le commémorer, on parlât ainsi, moins de sa vie que de son œuvre, puisque, au surplus, son œuvre fut toute sa vie ; et l'on peut dire aussi, toute son âme. Ce savant était un poète ; ses recherches d'érudit étaient orientées, éclairées, illuminées par les rêveries de l'intelligence ; par ce qu'il nommait « mes chimères ». Jérôme Tharaud l'a évoqué « se lançant comme un chevalier, pour la grande aventure, dans la forêt du moyen âge » ; y rencontrant Tristan, y rencontrant Roland, tous les héros de la *geste* française. Avec cette manière directe, décantée, plus dessinée que peinte, qui donne à l'œuvre des deux frères sa lucide personnalité, Tharaud a montré Bédier découvrant,

presque en visionnaire, le secret des jongleurs sur les routes de France, et expliquant, de Paris à Saint-Jacques, leur œuvre par leur itinéraire. Et là, comme dans tout son discours, Tharaud a volontairement écarté toute digression pittoresque ; tout ce qui risquait de ressembler à un « morceau », à une « mise en scène ». Nuls développements, point de « fioritures » ; l'exposé des faits ; mais, aussi, le choix des faits ; un choix dicté par un goût inné, par un sentiment infaillible des valeurs justes : l'art même des prosateurs classiques, chez nous, de Montluc à Mérimée, de Descartes à Paul-Louis Courier...

Mais Tharaud ne parla pas seulement de Joseph Bédier. S'il évoqua tendrement, en prenant la parole, le souvenir bien-aimé de son cher Péguy, c'est à la mémoire de Maurice Barrès qu'il donna, pieusement fidèle, la fin de son discours. Il montra Barrès et Bédier, rapprochés, unis, au cours de la dernière guerre, par le même amour de la France et apprenant, à travers elle et pour elle, à s'estimer, à s'aimer. Rien de trop, là encore : l'art est une pudeur. Puis, avant de cesser de parler, Tharaud rappela comment Bédier était mort. C'est un grand privilège d'avoir une mort qui ressemble à sa vie ; Bédier, qui la méritait, eut une de ces morts-là : une mort qui ne se montre pas.

Ayant dit ce qu'il avait à dire, Jérôme Tharaud finit comme il avait commencé, posément, décemment, et, sans avoir l'air d'entendre les applaudissements, il s'assit. Il eut aussitôt pour son frère un bref et gentil sourire, empreint d'une franchise presque enfantine ; et se laissa aller ensuite, avec la même spontanéité heureuse, au plaisir d'écouter son propre éloge que, tourné vers lui, Georges Duhamel, des altitudes du « bureau », entreprit allègrement.

Sans se ressembler, Tharaud et Duhamel ont l'un et l'autre deux beaux fronts nus, absolument pas dissimulés par les surcroîts de la chevelure. et qui exposent ainsi dans sa plénitude la courbe purement et strictement dessinée d'une double architecture humaine. Deux précieuses petites coupoles, vivantes et pensantes, se faisaient donc pendant, ce jour-là, sous la Coupole de pierre de l'Institut.

L'art de la parole, si harmonieux, si équilibré que

possède Duhamel, s'est très probablement, et même certainement, formé, enrichi, nuancé, par une fréquentation intime avec la musique et les musiciens. En lisant l'éloge qu'il a composé pour les frères Tharaud, Georges Duhamel obéissait, sans doute inconsciemment, à une « mesure » idéale. Confié à elle, porté par elle, il diversifiait son élocution, donnant aux phrases, aux paragraphes, aux périodes de son discours, des mouvements choisis. Tout ce discours fut toutefois conduit prestement, en *vivace*, sinon en *veloce*. Mais, aux instants opportuns, un *rallentendo* plus ou moins indiqué, un *smorzando* plus ou moins sensible ; et, aussi, bien en places, de ces *pauses* efficaces, qui sont les respirations rythmées de la musique... Mais qu'on n'aille pas croire, à nous lire, que tout ceci fut fait de manière à laisser sentir le moins du monde quoi que ce soit de voulu, d'insistant. La dextérité de lecteur de Georges Duhamel se fie librement à l'intuition ; elle n'est jamais le fruit laborieux d'une virtuosité insipide. Il lit avec goût ; c'est-à-dire avec plaisir : un plaisir sans masque, qu'il offre libéralement, familièrement en partage à un public qui ne s'est pas fait faute, ce jeudi-là, de collaborer à l'agrément de ces cinquante-cinq minutes par maints applaudissements, par des rires légers, par d'impulsives approbations doucement réprimées, par une sorte d'ondulation, de palpitation collective qui fait qu'une foule ainsi animée, ainsi charmée, ressemble à ces prairies de printemps sur lesquelles une brise délicatement amicale promène des caresses ailées.

Nous étions tous heureux, émus, que les Tharaud fussent reçus de la sorte, sans pompe, sans austérité, sans lourdeur. Aussi, lorsque les discours prirent fin, règnait-il sous la Coupole un ravissant, un réconfortant air de fête. L'une de ces fêtes improvisées, qui prolongent si rarement les cérémonies officielles, et qui sont d'autant plus impatientes de se donner libre cours qu'elles se savent, dans les sombres jours que vit le monde, menacées et précaires. Mais que de pareilles fêtes puissent avoir lieu, en de pareils jours, c'est ce qui importe, pour le « gentil » renom de notre pays.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

LA GUERRE EN EUROPE

LES NEUTRES

Le problème des neutres est un des plus importants et des plus délicats parmi tous ceux qui se posent au stade actuel de l'évolution de la guerre européenne. A chaque conflit armé les controverses reprennent sur la nature même de la neutralité car la conception des droits et des devoirs des neutres varie selon les positions particulières des États, positions commandées par la géographie, par des intérêts immédiats, par les tendances propres aux régimes intérieurs. Entre la vieille formule de Grotius qui, dans l'ancien droit international, posait en principe, en ce qui concerne le droit de passage, que « les peuples neutres sont tenus de ne rien faire qui puisse rendre plus fort celui dont la cause est mauvaise, ou empêcher les mouvements de celui dont la cause est bonne », et la conception moderne de la neutralité, qui exige l'abstention totale de tout concours direct ou indirect à l'action des belligérants, il y a un abîme. De la neutralité absolue telle que la pratique la Suisse, qui en a fait une des clauses fondamentales de sa Charte constitutionnelle, à l'attitude de non-belligérance adoptée par l'Italie dès le premier jour des hostilités germano-polonaises, il y a toute la gamme, infiniment nuancée, de l'abstention des États qui, dans toute la mesure du possible, veillent à ne pas être entraînés dans la guerre mais qui, pourtant, se réservent d'agir en toute indépendance dans des circonstances déterminées.

On connaît la position des États-Unis qui doit s'expliquer, non point par l'indifférence mais par le fait que les Américains, tout en étant fermement attachés à la cause de la démocratie et de la liberté, tout en soutenant ceux qui la défendent contre l'impérialisme nazi et bolcheviste, vivent repliés sur leur continent, derrière la muraille mouvante des mers. Un puissant mouvement intérieur fut nécessaire pour obtenir la révision de la loi de neutralité, de manière que celle-ci ne pût jouer contre les puissances démocratiques et contre les nations victimes d'une agression non provoquée ; mais, sur le plan de la politique générale, l'attitude des États-Unis continue à être commandée par le souci primordial de demeurer à l'écart de tout conflit armé. C'est la pensée qui domine chez tous les peuples des deux Amériques et qui s'est traduite dans la déclaration unilatérale prévoyant l'établissement d'une zone de sécurité de trois cents milles de large autour du continent américain. On a fait valoir avec raison que la création d'une telle zone ne serait admissible que si les Républiques du Nouveau Monde avaient la certitude d'empêcher l'Allemagne d'envoyer ses bâtiments de guerre opérer dans cette zone qui dépasse de beaucoup les limites que le droit international fixe aux eaux territoriales.

C'est en Europe que les positions des neutres paraissent parfois contradictoires et presque toujours très difficiles à maintenir intégralement. La neutralité des Pays-Bas, par exemple, diffère de celle de la Suisse, en ce sens qu'elle se résume dans une politique volontaire d'indépendance érigée en système permanent à l'égard de toutes les puissances et de tous les groupes de puissances, à l'exclusion de toute alliance, même purement défensive, et de toute garantie étrangère préalable. La Belgique qui, après avoir renoncé, en conclusion de la Grande Guerre, à la neutralité contractuelle qui lui avait été imposée par le traité de 1839, a voulu se libérer des obligations de réciprocité que comportait pour elle l'accord de Londres de 1936 confirmant, pour la France, l'Angleterre et la Belgique elle-même, les garanties mutuelles résultant du pacte de Locarno, a adopté également une attitude de neutralité volontaire. Celle-ci a chez elle le caractère d'une politique d'indépendance réservant pour chaque cas venant à se présenter l'entière

liberté de décision du Gouvernement de Bruxelles mais elle a admis, sous la forme de déclarations unilatérales dont la Belgique a pris acte, les assurances pour la sauvegarde de son indépendance et de l'intégrité de son territoire qui lui ont été données d'une part par la France et l'Angleterre et d'autre part par l'Allemagne, avec cette nuance, pourtant, que les assurances françaises et britanniques ont la valeur de garanties formelles, à la condition que la Belgique continue à remplir ses obligations d'État membre de la Société des Nations, tandis que les assurances de l'Allemagne ont surtout le caractère d'une déclaration d'intention. La Norvège, la Suède et le Danemark pratiquent, de même, une politique d'indépendance et de neutralité mais ces pays sont liés entre eux par des accords de solidarité morale et économique, sans aucune sorte d'entente militaire, et ils forment un groupe nordique auquel la Finlande a adhéré en fait. En Europe centrale et orientale, la Hongrie observe jusqu'à présent une neutralité stricte mais en étroit contact avec l'Italie, à laquelle elle est liée par des accords précis, ce qui donne à son abstention un caractère assez semblable à celui de la non-belligérance de la puissance fasciste. La Bulgarie réserve jusqu'ici son entière liberté. Quant à l'attitude des quatre États de l'Entente balkanique — la Yougoslavie, la Roumanie, la Turquie et la Grèce — elle a des aspects très particuliers. Leur neutralité est limitée à la fois par le pacte balkanique proprement dit, lequel stipule certaines obligations des quatre puissances les unes envers les autres, par les accords politiques et économiques existant entre la Yougoslavie et l'Italie, par la garantie solidaire franco-britannique donnée à la Roumanie et à la Grèce et, enfin, par les accords anglo-franco-turcs relatifs au maintien du *statu quo* dans les Balkans, dans la Méditerranée orientale et dans le Proche-Orient. Il est inutile de parler de la neutralité de la Russie soviétique quant au conflit européen car elle n'est qu'une fiction et un grossier mensonge.

Une honnête politique de neutralité, en dépit de certaines apparences singulièrement décevantes à l'épreuve des événements, est toujours difficile à pratiquer en toute sincérité. Il ne suffit pas de vouloir rester en dehors d'un conflit armé pour se préserver en toute certitude des effets directs et indi-

rects de la guerre. Les auteurs les plus éminents qui ont traité de la neutralité enseignent que, si l'État neutre a droit à l'inviolabilité de son territoire, il a également le devoir de repousser toute entreprise de l'un des belligérants contre lui, cette obligation dérivant de la nature même de la neutralité. De là la nécessité pour toute puissance neutre de disposer des forces nécessaires à la défense efficace de son domaine national et de sa souveraineté. La guerre actuelle nous montre les neutres assumant, du fait de la mobilisation de leurs armées, des charges fort lourdes et obligés de faire face aux graves difficultés qu'entraîne nécessairement pour l'activité générale de tout pays la concentration de ses forces à ses frontières. Le grand problème étant de vivre, les neutres connaissent presque autant que les belligérants les sacrifices financiers à consentir pour garantir leur sécurité dans la mesure de leurs moyens. Alors que dans le monde contemporain l'interdépendance des intérêts fait qu'aucun peuple ne peut vivre entièrement replié sur lui-même, que la prospérité des uns commande la prospérité des autres, ils voient se fermer devant eux des marchés étrangers importants. Des entraves sont inévitablement apportées à leur commerce ; ils sont contraints, eux aussi, d'adapter leur économie générale aux circonstances créées par le conflit qui se développe dans leur voisinage. La position des neutres est ingrate sous tous les rapports et le conflit de pensée et de conscience qu'elle provoque le plus souvent entre les peuples et leurs gouvernements n'est pas le risque le plus négligeable qu'elle comporte. L'État est neutre ; les citoyens ne le sont presque jamais, parce qu'on ne commande pas à la manière de penser et de sentir de chacun, aux élans du cœur, à tout ce qui fait la fierté d'être un homme maître de sa foi et de son âme.

C'est parce que la France et l'Angleterre ont pris les armes afin de défendre la cause du droit et de la liberté pour tous qu'elles respectent la volonté des nations qui souhaitent rester à l'écart de la guerre tant qu'elles ne sont pas l'objet

d'une agression directe. Il n'est pas un peuple libre qui ne sache que son propre destin dépend en réalité, à cette heure, de la victoire des deux grandes démocraties occidentales et qui du fond du cœur ne fasse des vœux ardents pour la paix juste et durable que seule cette victoire peut apporter à l'Europe. Il peut paraître étrange, dès lors, que certaines nations se réfugient, ce qui est leur droit, même si cela ne s'accorde pas avec leur intérêt bien entendu, dans une neutralité officielle parfois pénible à concilier avec leurs sentiments intimes les plus respectables et qu'elles n'hésitent pas à affirmer sur le plan des principes dans un véritable esprit d'indépendance. Si les petites nations ont été les premières à se détourner de la doctrine de la sécurité collective, dont elles devaient être pourtant les principales bénéficiaires, c'est que trop souvent chez elles, comme dans les grands pays, la politique a des raisons que la raison ne comprend pas. Tout le drame européen est né de là et ceux qui ont, à un moment donné, cru voir le salut dans la création d'une ligue des neutres capable de faire sérieusement contrepoids dans les circonstances critiques aux rivalités des principales puissances doivent se rendre compte aujourd'hui, par ce qui se passe sous nos yeux, des obstacles auxquels se serait heurtée une telle entreprise. Le cri généreux : « On n'est pas neutre devant le crime ! » qui a si profondément remué le monde en 1914 lors de l'invasion par l'Allemagne impériale de la Belgique « neutre et loyale », et qui donna à la guerre mondiale toute sa signification, n'en garde pas moins pour les hommes de bonne foi toute sa valeur morale en présence de la violence faite à l'Autriche, à la Tchécoslovaquie, à la Pologne et à la Finlande. La question est de savoir si le souci de la plus stricte neutralité à observer officiellement, quoi qu'il advienne, empêchera les petites nations de s'entendre et d'agir solidairement avant qu'elles soient asservies les unes après les autres.

L'Allemagne hitlérienne traite les neutres sans ménagement. Elle exerce sur chacun d'eux la pression la plus cynique ; elle prétend les contraindre à faire cause commune avec elle dans ses efforts pour briser le blocus franco-britannique ; elle s'efforce de leur arracher par la menace brutale des fournitures de matières premières et une part de leur propre

ravitaillement, afin de soutenir jusqu'au bout son effort militaire. Elle ne leur fait pas seulement la « guerre des nerfs » en multipliant les alertes, tantôt du côté des Pays-Bas et de la Belgique, aux frontières desquels elle a massé depuis deux mois des forces considérables, tantôt du côté des États scandinaves ou, enfin, dans le sud-est du Continent, où elle a occupé, de connivence avec la Russie soviétique, des positions de départ en Galicie orientale en vue de la conquête, par les armes ou par l'intimidation, des pétroles roumains ; mais elle leur fait encore la guerre effectivement en coulant leurs navires de commerce, en détruisant de façon systématique leur marine marchande, le plus souvent en abandonnant aux périls des mers les équipages neutres en détresse. Quand les pays non belligérants prennent les mesures militaires qui s'imposent précisément pour la défense de leur neutralité, l'Allemagne prétend y voir une provocation de leur part. Quand ils s'acquittent de leurs obligations de membres de la Société des Nations en prêtant à la Finlande victime de la plus odieuse agression, sans guerre déclarée, une aide même simplement humanitaire, l'Allemagne les dénonce comme manquant à leur devoir d'impartialité et de non-belligérance et réclame d'eux qu'ils quittent la Société des Nations, leur présence au sein de l'institution genevoise étant incompatible, à l'en croire, avec une attitude de stricte neutralité.

Qu'a obtenu jusqu'ici le Reich par sa tactique de brutale pression sur les neutres? La Belgique et la Hollande ont renforcé leurs défenses et à chaque nouvelle alerte ont marqué avec plus d'énergie leur résolution de résister à toute agression. Le 25 janvier, le ministre des Affaires étrangères des Pays-Bas, M. van Kleffens, déclara à la première Chambre des États-Généraux que le moment n'est pas encore venu pour les petits États d'abandonner Genève, et il ajoutait : « Si l'un des belligérants attaquait les neutres avec lesquels il n'a pas de différend sérieux, la collectivité serait profondément touchée et appellerait le monde entier pour la résistance à la haine, pour le dégoût des sentiments de vengeance, car on ne peut pas imposer le silence à la conscience humaine. Une violation morale pourrait avoir une influence décisive sur le

développement des événements en Europe. » En Suède, à la séance d'ouverture du Riksdag, le ministre des Affaires étrangères, M. Gunther, déclara qu'il était clair pour tout le monde que le peuple sudéois tout entier était uni dans son désir de secourir la Finlande, et que c'était là la ligne de conduite du Gouvernement. « La cause de la Finlande, a-t-il dit, est la nôtre, et l'avenir de la Suède dépend de celui de la Finlande. » Mais il ajouta aussitôt : « Nous devons également rester en éveil devant la guerre européenne et ne pas sous-estimer le danger qui nous vient de ce côté. C'est notre volonté de garder notre indépendance et notre neutralité qui doit guider, aujourd'hui comme toujours, notre politique. » Peut-être y a-t-il une certaine contradiction entre le principe même de la solidarité suédoise ainsi définie avec la cause de la Finlande et le maintien de la neutralité solennellement affirmée. Mais la volonté de défendre l'indépendance du pays n'en est pas moins hautement proclamée.

Là où le problème de la neutralité se pose dans les conditions les plus délicates, c'est dans la région danubienne et dans les Balkans, où les peuples libres subissent à la fois, du fait de la collusion germano-russe, la menace du « Drang nach Osten » germanique et de l'expansion du bolchevisme russe. La réunion à Belgrade, le 2 février, du Conseil permanent de l'Entente balkanique pour examiner les possibilités d'une action solidaire éventuelle contre un péril menaçant également tous les peuples de cette région et auquel il semble bien qu'il ne puisse être paré efficacement que par la création d'un groupe compact établi dans un esprit nettement défensif, a fait toucher du doigt le point sensible de la situation de fait.

Des décisions prises à Belgrade et officiellement enregistrées dans le communiqué du 4 février, il ressort que les États de l'Entente balkanique reconnaissent qu'ils ont un intérêt commun au maintien de la paix, dans l'ordre et la sécurité, au sud-est de l'Europe, qu'ils sont résolus à poursuivre une politique pacifique en maintenant leurs positions respectives par rapport au conflit européen, ce qui confirme la parfaite compatibilité des accords anglo-franco-turcs avec le pacte balkanique proprement dit, et qu'ils ont le désir de développer leurs rapports avec les États voisins, ce

qui signifie la main tendue à la Bulgarie et à la Hongrie.

La conférence de Belgrade a ainsi assuré le maintien du pacte balkanique, lequel est prolongé pour une période de six ans. L'Entente balkanique sort donc moralement renforcée de cette épreuve mais il n'en reste pas moins que l'idée d'indépendance et celle de la neutralité paraissent difficiles à concilier par quelque formule assez souple pour s'adapter aux positions différentes prises par les États de la communauté du sud-est. Devant la menace de la « guerre totale » répétée par M. Hitler dans le discours qu'il a prononcé à Berlin le 30 janvier, à l'occasion du septième anniversaire de la prise du pouvoir par le parti national-socialiste, on a le sentiment que l'heure approche où les neutres peuvent être amenés par les circonstances à devoir prendre, eux aussi, leurs responsabilités. De quelque côté que se déclenche la grande offensive allemande annoncée depuis si longtemps, c'est le destin de l'Europe entière qui constituera l'enjeu de la lutte, et aucun neutre ne saurait y demeurer indifférent. Dans le discours qu'il a prononcé le 31 janvier à Londres, M. Neville Chamberlain a déclaré avec la plus grande franchise : « Nous ne mettons pas en question un seul instant le droit des neutres de décider s'ils prendront part au conflit ou s'ils resteront en dehors de celui-ci, pas plus que la manière dont ils entendent mettre à profit l'attitude de neutralité qu'ils ont choisie. » Le premier ministre du Royaume-Uni a souligné que si l'Angleterre et la France, par l'exercice de leurs droits indiscutables de belligérants, peuvent être amenées à prendre des mesures causant aux neutres de la gêne ou même des pertes, jamais les Alliés n'ont coulé un seul navire neutre, n'ont sacrifié une seule vie de neutre. En le constatant, les petits pays peuvent voir qui les menace et qui les défend, de quel côté est pour eux le péril et de quel côté le salut. Il faut souhaiter que le désir, bien humain, d'éviter l'épreuve n'amène aucun d'entre eux à se laisser surprendre par les événements.

ROLAND DE MARÈS

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

M. Drieu Le Rochelle a traduit sa longue inquiétude dans un livre qui en est tout animé [1]. Et cette inquiétude est celle de toute une génération. Ceux qui avaient vingt ans pendant la grande guerre suivront ici l'évolution d'un des leurs.

Il n'est ni meilleur ni pire qu'eux tous. Il est sans défense contre les impulsions qui le déterminent et ces impulsions sont capricieuses et contradictoires. La volonté, le contrôle sur soi, la résistance jouent dans la vie morale de Gilles Gambier le rôle le plus réduit. Il est aboulique, mais clairvoyant. Il est cynique, mais incurablement tendre. Et il se laisse aller à l'instinct avec une volupté désabusée.

Que voyons-nous d'abord? Un permissionnaire, un soir d'hiver, en 1917. De la gare de l'Est, il va droit chez Maxim. Il offre à boire à une femme. « Cette femme était immonde et il la désirait. Et c'était aussi du plus profond de son âme. De son âme d'enfant. Il avait tant besoin de la prendre dans ses bras pour être dans les siens... Ils appellent ça le plaisir, mais c'est le cœur qui fond, qui se brise, c'est comme les larmes. C'est le cœur qui s'épanche à l'infini, à jamais. Elle était immonde... » Prenons une première idée de Gilles là-dessus. Il n'aime que les filles. Mais il leur donne de la tendresse et il en reçoit d'elles. Il est facile de conclure qu'il demande plus à lui-même qu'au monde extérieur. En fait,

1. *Gilles*. (Gallimard). Le lecteur connaît déjà la première partie de l'ouvrage qui a été publiée par la *Revue de Paris*.

tout le livre est l'analyse d'un garçon replié sur son esprit incertain. Entre Gilles et l'univers, le contact est difficile, plein de rétraction et de répulsion. A quelques pages de là, on nous dit qu'il préfère visiblement « une pensée de mélancolie à un acte de joie ».

Il n'a pas d'argent et une pensée assez horrible lui vient. Il ira demander de l'argent à la famille de deux de ses amis tués au front. Il est reçu par leur sœur. « Jacques et Daniel me parlaient de vous », dit-elle. Et Gilles Gambier répond par cette phrase épouvantable : « Je ne suis pas venu pour vous parler d'eux ; je suis venu pour vous demander de l'argent. » Il a parlé inconsciemment. Mais cet argent il oublie de le prendre. En sortant, il peste contre son insouciance. En même temps il est léger et plein d'enthousiasme. Il a eu le sentiment qu'il épouserait cette fille riche et qui est belle mais, comme toujours, mille sentiments opposés se concertent et se croisent. Il rêve de faire ce mariage confortable, mais aussi il est ébloui de cette âme qui s'exprime par un visage lumineux. « L'argent viendrait tôt ou tard par le commerce le plus noble avec cette personne délicate ; l'argent viendrait avec le bonheur. En attendant, le bonheur était déjà là. »

Le livre se poursuit, captant et notant tous les frémissements de cette âme contradictoire. Gilles se conduit en aventurier mais il est par certains côtés un ascète voluptueux de la pensée. Le voilà dans la bibliothèque des Falkenberg. « Il avait lu autrefois, éperdument, il n'avait pas même cessé de lire au front, dans la boue, le froid, parmi les beuglements du troupeau, le retournement de la nature piochée par les obus. Il repense à la tranchée de deuxième ligne où, avant-hier, il lisait Pascal. C'est bon de lire, c'est un immense plaisir tranquille, la grande abolition de la peine. Ces livres rangés de toutes parts, quelle harmonie, quelle paix ! » Même auprès de Myriam Falkenberg, s'il est dissimulé, n'est-il pas aussi ému et, dans un certain sens, sincère ? Il n'en sait rien lui-même. Ébloui de ce candide visage, il resta, nous dit-on, deux ou trois jours à se débrouiller sous le choc qu'il avait reçu. Il a envers Myriam une espèce d'honnêteté qui est aussi de la probité envers lui-même. » Il n'est pas de femme pour qui l'amour ne puisse être un miracle. Il avait horreur de penser

qu'il privait Myriam de ce miracle-là. » Mais qu'y peut-il? Il aurait suffi pour cela de la désirer, mais il s'apercevait qu'il ne la désirait pas, qu'il ne l'avait jamais désirée.

Nous pouvons penser qu'il n'est pas trop scrupuleux sur la façon de conquérir une dot. Mais, au naturel, c'est une conscience tourmentée de remords. Il est opéré pour une blessure ou plutôt un choc au bras. Après quoi il reste à Paris. Mais ainsi embusqué il se fait horreur à lui-même. Il est dégoûté de lui jusqu'au découragement. « Que faisait-il ici? Toute cette vie n'était que faiblesse et lâcheté, frivolité inepte. Il ne pouvait vivre que là-bas; ou plutôt il était fait pour mourir là-bas. Il n'était pas fait pour vivre. La vie telle qu'elle s'offrait à lui, telle qu'il semblait pouvoir seulement la vivre était inattendue, décevante de façon incroyable. Il n'était capable que d'une seule belle action, se détruire. »

Nous tenons là un des fils enchevêtrés qui font le tissu du livre. Gilles passera tout le roman à aller d'échec en échec et, à la fin, témoin de la guerre d'Espagne, il se détruira en effet. Mais encore faut-il trouver la raison de tant de faillites. On peut donner beaucoup d'interprétations à cette suite de déconvenues et d'échecs. Il me semble que la plus caractéristique est ce cri qu'il jette au moment de perdre la seule femme qu'il ait vraiment aimée : « J'ai péché de l'affreux péché d'avarice. »

Que faut-il entendre par là? L'avarice, ce n'est pas seulement d'avoir convoité la fortune des Falkenberg. Sa faute est beaucoup plus subtile. C'est de lui-même qu'il a été avare. « Beaucoup plus que l'argent de Myriam, c'était lui-même qu'il voulait réserver, sa disponibilité. » Et ailleurs on nous montre cette réticence perpétuelle, ce soin de ne pas se donner. « Il ne voulait pas que sa position dans la vie fût déterminée par le choix d'une autre personne. Il voulait bien que les femmes lui enseignassent la vie, mais non pas qu'elles décidassent sa vie. »

Impulsif et rétractile à la fois, tendre et atroce, sensuel et dégoûté, nous l'avons vu avide de fortune; nous le voyons ensuite goûter la pauvreté volontaire. Après qu'il a perdu Dora Reading, nous lui voyons comme une ivresse de dépouillement. « Il avait perdu tout ce qu'il n'avait jamais eu. Il

n'avait jamais rien eu à lui, ni femme ni amis ni situation. Ce qui avait tenu lieu de tout cela s'était brusquement effacé. Il ne faisait rien, il ne lisait plus, il se promenait, il rêvait, il dormait. Il ne voyait plus le peu qu'il avait jamais vu des gens du monde, des bourgeois ; il ne s'était pas fait de relations nouvelles. Il était seul. Lui qui avait toujours été seul, il l'était beaucoup plus qu'auparavant. Il jouissait avec un renouvellement infini de curiosité de son sort. Il avait toujours désiré ce temps de toutes les abolitions ; maintenant ce désir se réalisait. La pauvreté lui paraissait aujourd'hui une condition de la solitude comme autrefois la richesse. Il se promenait en attendant la pauvreté. » La page est belle et elle est caractéristique. Ainsi la richesse et la pauvreté sont des moyens successifs qu'il emploie pour préserver sa solitude. Et cette solitude est avarice de soi-même, et repliement mortel.

Mais cette analyse, dont je simplifie beaucoup la complexité et les épisodes, n'est elle-même que la moitié du livre. En même temps qu'il traverse ces expériences sentimentales, Gilles passe à travers des expériences politiques qui ne sont pas moins décevantes. Il y a une sorte de parallélisme entre ces deux formes de sa vie. Ses amis le quittent en même temps que ses maîtresses. Et, quand il va se faire tuer en Espagne sous un faux nom, il termine, en même temps que ses amours manquées, la longue recherche d'un idéal social. Au moment où éclate le 6 février, Pauline, à qui il est si profondément attaché, meurt. « Dans un énorme et informe sanglot, toute sa vie crevait. Je suis né dans la solitude, moi l'orphelin, le bâtard, le sans-famille et je retournerai à la solitude. »

o

Cependant, si je ne me trompe, sa politique est moins désespérée que son idée de la vie sentimentale. Certes, Gilles a horreur de la société bourgeoise, bouffie dans sa graisse. Mais il ne désespère pas de l'Europe. Il le dit même en termes excellents : « Plusieurs forces à nouer sans en froisser aucune, en respectant chacune et en la prenant dans sa vie profonde... Il fallait que les nations se rencontrent, sous

un signe complexe garantissant l'autonomie de toutes les sources, particulières et universelles. » C'est la dernière rêverie de cet homme qui a rêvé sa vie plus qu'il ne l'a vécue.

o

M. Peisson a écrit des romans de la mer, éventés par la brise, balayés par le flot, qui sentent la saumure, le varech et l'odeur du bateau. Il nous donne aujourd'hui un recueil de nouvelles, qu'il a appelé *La Carte marine* [1]. Il y a là neuf récits qui caractérisent, comme autant d'exemples, la personnalité de l'auteur.

Chacun de ces récits est le tableau d'un fait. On ne voit guère l'écrivain chercher à inscrire dans ces quelques pages la courbe d'un drame, avec ses revirements et ses péripéties. Une donnée simple lui suffit, et elle tient en quelques mots. Deux enfants, qui ressentent chacun la passion de la mer, deviennent deux amis. Leur rêve commun se nourrit des projets qu'ils font. Ils se voient déjà au loin sur les mers. L'un d'eux qui par malheur est né avec l'instinct de réaliser ses songes, imagine de voler un bateau. L'inconscience de cet âge a de ces hardiesses. Mais, au moment d'exécuter leur dessein, ils ne sont plus que de braves petits garçons, très malheureux d'avoir à commettre une action pareille. Le hasard vient à leur aide en ramenant le propriétaire du bateau. Que de drames blancs dans la vie d'un enfant ! A ceux-ci du moins, le destin apporta une compensation : une vieille carte marine retrouvée dans un grenier. Que de voyages font les deux amis ! L'un conduit la navigation ; l'autre s'occupe des enrôlements et du ravitaillement. Traversées dramatiques depuis le détroit de Hudson jusqu'au Honduras ! Les deux navigateurs multipliaient les tempêtes, les calmes plats, les échouages, les voies d'eau, les famines, les révoltes. Ces événements les bouleversaient sans que leurs camarades en vissent rien. On eût dit deux écoliers sages au milieu des autres. Mais les mâts étaient rasés, les voiles emportées. Ces voyages eurent une fin digne d'eux. Il y avait sur la carte de petits trous noirs cerclés de

1. Grasset.

brun. Ces trous s'étendirent et peu à peu dévorèrent les continents, les îles, les océans eux-mêmes. Terre-Neuve disparut. Saint-Domingue et Cuba résistèrent une semaine. Deux taches, par l'est et l'ouest, grignotèrent la baie de Hudson. Aux vacances, les deux enfants brûlèrent ce qui restait de tant de belles aventures, un petit bout de papier racorni.

Voici un autre de ces contes : quelque part en mer, par gros temps, le capitaine Avit, qui commande l'*Arcturus*, apprend par l'opérateur de la radio que le *Saint-Servan* demande du secours à deux cents milles de là. Avit connaît bien l'*Arcturus*. Il en a rencontré le capitaine, qui se nomme Truchot, dans une brasserie d'Anvers. Ce Truchot est un homme cordial, avec de petits yeux verts, qui respire la joie de vivre et qui adore son bateau. Il l'adore sans se faire d'illusions sur lui. « C'est un rafiot, dit-il, un vrai rafiot. Il n'a aucune coupe, aucune ligne, aucune grâce. Il est pataud, maladroit. Il gouverne mal, il ne marche pas... » Les ingénieurs lui ont dit qu'il faudrait le couper par le milieu et lui ajouter vingt mètres de longueur dans le centre. Avec tout cela, Truchot a refusé de le quitter. Et maintenant, le *Saint-Servan* est en difficulté, ayant perdu son hélice. Et l'*Arcturus*, qui marche à quatre nœuds contre la tempête est hors d'état de rien faire pour lui. Heureusement il y a un allemand, le *Bremen*, qui n'est qu'à soixante milles. Et tout le conte, c'est l'impression du drame au milieu de la tempête, suivi par Avit à la T.S.F. L'angoisse, le doute, l'espérance, ces nouvelles morcelées, ces silences, et l'idée des autres, ceux du navire en détresse, qui luttent au loin et qu'on ne voit pas, tout cela est une très puissante évocation.

Une autre encore de ces nouvelles, celle qui s'appelle *Vagabonds*, est peut-être celle que je préfère pour ce qu'elle contient d'incantation, et pour la puissance de cette incantation sur les hommes. Quelle force secrète entraîne des êtres hors des chemins qu'ils ont pensé suivre, loin des buts qu'ils avaient souhaités ? Y a-t-il dans les paradis une force répulsive, quelque chose comme la pression de radiation des physiciens ? Sur l'immobilité d'un étang, une barque rongée par le sel, blanche comme un vieil os gratté. Sur cette barque qui dérive un jeune garçon exposé au soleil, qui tient une ligne.

Son père est mort au loin, à l'hôpital de Dakar. Ce père

« n'avait pas été un homme comme les autres. Il n'avait aucun métier et les possédait tous. Il avait été marin, pêcheur, charpentier. Le toit de la maison était-il en mauvais état, il en changeait les poutres. Parfois il se faisait embaucher comme bûcheron. Mais il ne pouvait demeurer en place. Il partait toujours ».

Le fils, Blaise, semble d'abord tout différent. Il est attaché à sa maison. Il ne s'endort point avant que sa mère aveugle soit venue pour palper son visage. Et c'est d'elle sans doute, de cette pauvre femme, éperdument dévouée à son mari, qu'il tient cet attachement au misérable foyer. Mais qui peut résister aux démons nés avec nous? Un homme passe dans le village et cet homme, qu'on surnomme Frisco, est comme une réplique du père de Blaise. Habile à tous les métiers, il ne peut lui non plus se fixer. Enfin il lui semble que dans ce village, si proche de la mer et qui pourtant ne la voit point, il pourra dire : « C'est ici ma maison ». Frisco répare, pour y vivre, une ruine qui appartient à la commune. Quand il l'a rejointée avec du ciment et du sable, quand il a refait le toit avec des fûts de pin, il s'imagine qu'il vivra là. Mais il ne faut que le hasard de trois jours en mer pour le rendre fou de nouveau. Il part, emmenant Blaise. La fille que Blaise désirait férocement s'est donnée à lui la veille. Il part pourtant vers l'irrésistible aventure.

HENRY BIDOU

TABLEAUX DE PARIS

Déjeuner avec le docteur Carrel. — Rencontre devant l'ascenseur. — Béret basque, rosette de commandeur ou d'une dignité supérieure, pas du tout le visage d'un assidu de laboratoire, mais d'un homme bien portant, habitué au grand air. Madame Carrel est en uniforme d'infirmière, couleur kaki. L'aspect de ce couple est paisible et rassure quant au caractère et à la destinée de chacun. Il existe dans la campagne, au delà d'herbages, des demeures, aperçues d'un saut-de-loup ou d'un étang, des fermes mêmes, aux grands toits, qui dégagent une pareille impression de rustique noblesse, de solidité contre lesquelles viennent mourir et les grandes ambitions et les déceptions humaines. Ce sont ces *humains* qu'il faut envier, non ceux qui passent environnés de l'attirail clinquant et fragile de la mondanité ou de réussites éphémères et qui ne font plus illusion qu'à leurs émules inférieurs, les niais.

En Amérique, aux États-Unis, d'ailleurs à peu près dans le monde entier, car l'Italie et l'Angleterre, comme la France, lui sont familières, l'auteur de *l'Homme, cet inconnu*, est célèbre et ses travaux admirés. Il connaît ce qui, partout, se crée ou se renouvelle dans la science, qui l'intéresse passionnément, et avec une curiosité que trahissent des yeux brillants — ces yeux qui voient tout, à l'abri des cils : ces

pupilles qui ont l'air de remuer comme des fauves à l'affût, derrière les bambous.

Il y a là l'attaché naval d'Italie en France et je remarque dans leur conversation, combien tout ce qui pouvait intéresser le docteur Carrel lui fut montré, lors de séjours en Italie, par les directeurs compétents de ces entreprises du *Fascio*, obéissant à une même initiative, une volonté, une direction uniques. Plût au ciel que nous puissions faire découvrir si aisément à un visiteur de l'Ancien ou du Nouveau-Monde, avec cette méthode, ce qui l'intéresse à Paris, — je parle d'un investigateur de la qualité du docteur Carrel.

Un cœur de poulet qui « battait » depuis vingt-huit ans, dans un bocal, s'est arrêté, récemment.

Pensons aux flammes, aux supplices auxquels eût été condamné le docteur Carrel, voilà seulement six ou sept cents ans, — même moins, — pour avoir remplacé successivement le cœur, le foie, les reins d'un singe ou d'un chat par ceux d'un autre singe ou chat.

Je n'ai jamais oublié la visite que je lui fis, pendant l'autre guerre, au laboratoire improvisé qui lui avait été accordé dans un local du Grand-Palais. Je lui dis, avec un manque de connaissances dont je suis bien confus, que j'ai gardé de cette rencontre l'image de tables couvertes d'un nombre incalculable de pots à confitures en verre, dans lesquels continuaient à battre des cœurs.

Sur le rebord extérieur des fenêtres même, des fragments de chair demeuraient à jamais vivants...

Il sourit, car ce n'est évidemment pas ce que je vis alors, mais l'impression correspond à la Réalité. La réalité, le docteur Carrel est, on le devine, son serviteur attentif et respectueux jusqu'à la plus extrême rigueur. S'il surprend un mot, à la volée, un détail, il tourne la tête vers celui qui a parlé, il veut en apprendre davantage, les prunelles brillent derrière les cils et il écoute — d'une manière qui ne permet pas de douter qu'il oublie jamais.

... Nous parlons de la Bretagne, pour laquelle le docteur éprouve une prédilection très marquée. Je l'ai, jadis, moi-

même beaucoup aimée et parcourue puis, un jour, après bien des années, je ressentis l'angoisse de découvrir que ce pays émouvant ne menait jamais, — plus on s'y enfonçait, — qu'à l'Océan... J'aime voir les sites auxquels je me sens attaché traversés par des routes fuyant vers des pays à d'autres soudés, et qui, dans mon imagination, se succèdent à l'infini. L'Océan n'a guère inspiré les poètes que par ses « fureurs ». La Méditerranée, cette « route » mouvante, imprégnée de l'azur de ses ciels et pourtant bien souvent déchaînée, évoque des escales de chaque jour, de rapides traversées et l'*Orient désert* tout peuplé d'héroïsme et de rêves.

Ceci n'est qu'une parenthèse, tandis que le docteur Carrel vante la résistance nerveuse des Bretons. « *La résistance nerveuse qui l'emporte toujours sur la résistance physique.* » Il exalte la beauté heureuse des Latins, leurs belles proportions mais pour revenir aussitôt à cette noueuse solidité *nerveuse* des Bretons, ces guerriers tenaces. Il effleure un instant le thème des croisements, certains ou possibles, de leur race, les traces multiples du Scandinave et celles de l'Espagnol ou du Portugais. Comme tout esprit encyclopédique, le docteur Carrel ne voit jamais un sujet isolé, il l'environne, le fait précéder et suivre de ses évolutions dans le temps et l'espace. Ses explications sont brèves et claires, quelquefois esquissées seulement d'un mot.

— « Vos perruches, a-t-il dit en entrant chez notre hôtesse, la princesse Guy de Faucigny-Lucinge, vos perruches devraient être transportées près de la mer, elles y retrouveraient leurs éclatantes couleurs. Un de mes amis en possède de *merveilleuses*, vertes, roses, jaunes, bleues, elles ont repris, sur la côte méditerranéenne, tout leur éclat perdu. »

...Et il se penchait sur les oiseaux, effarouchés derrière le mince grillage de leur prison, comme pour leur arracher un secret ou leur offrir un présent.

D'ailleurs, ce n'est qu'un déjeuner à huit, avec des invitées charmantes — et M. Sauerwein, lequel descend toujours d'un train ou d'un avion ; il arrivait hier des Balkans et parcourait la Finlande vers le milieu de l'an passé.

C'est dans son laboratoire qu'il faudrait voir le docteur Carrel ou, peut-être, mieux encore, l'écouter en marchant au milieu des guérets et des chemins creux du Morbihan ou des Côtes-du-Nord, promenant autour de lui, sous son béret basque, ce brillant regard de spectateur jamais découragé ni las, avançant, solide et trapu et découvrant toujours quelque atome d'inconnu.

Cœur de Paris. — Le froid ni le dégel n'empêchent les passants de s'arrêter aux vitrines des magasins. Ils y cherchent l'Actualité. Elle se manifeste dans ces accessoires inutiles, que la mode s'ingénie à renouveler et qui n'ont jamais de valeur artistique ni réelle. Les circonstances obligent d'ailleurs à ne les vendre que bon marché, personne n'ayant plus ou n'osant plus avouer d'argent. Les cadeaux à faire aux permissionnaires ou que ceux-ci offrent à leurs marraines, autorisent l'achat, le don de ces gracieuses niaiseries, quelquefois spirituelles mais qui sont à l'art ce qu'est le calembour à l'esprit.

Nous voyons une réduction de masque à gaz contenant un bâton de rouge à lèvres. Évidemment, le premier venu n'aurait pas trouvé çà ! Toujours, pour ce même fameux *rouge à lèvres*, ou à joues : un képi de général, orné de feuilles de chêne en métal ; le haut de ce couvre-chef se dévisse et dégage une sorte de pastille de rouge. La coquetterie asservissant la guerre dans l'affiquet le plus banal, — les temps ont-ils changé ?

Déjà, des breloques : un casque, un godillot, un fusil, le tout doré, astiqué, éclatant. Hélas ! pensent les permissionnaires, qu'il y a loin de la breloque à la réalité !

Les porte-cigarettes sont ornés de maximes impératives : *Il faut en finir !* ou plus intimes : *Pour mon Tommy !* Les cendriers sont courageux : *On les aura !* Cendriers souvent destinés

à demeurer très loin du front, à traîner sur le bureau d'un boursier, d'un profiteur, peut-être : *On les aura !...* Et comment ! Mais on voudrait savoir, alors, le sens donné à cette exclamation.

Préférons les mouchoirs de dames, en soie imprimée : la répétition d'une même phrase en anglais, sur le baiser, avec un mot de moins à une ligne et qui fait alterner l'affirmative et la négative, au choix.

Il y a des chaufferettes de poche ou de souliers ; sous les dernières on lit : *pour vos poilus* ; sous les autres : *pour vos jolies jambes, mesdames !*

Et n'oublions pas les plaques d'acier « pour protéger le cœur et les poumons ». Ces plaques eussent peut-être rendu bien des services... au temps de Fontenoy. Elles rassurent davantage celles qui les envoient que ceux qui les reçoivent. Mais, peut-être, après tout, donnent-elles confiance, aussi.

Sans doute, verrons-nous, pour la mi-juillet des présents, sinon plus artistiques, du moins un peu plus dignes du goût français. Mais l'artisan ne peut travailler qu'« en série » car on a tout standardisé : le gros étui à rouge pour enflammer les lèvres prodigues de la bien-aimée et le petit « écran » d'acier, pour le cœur infidèle de l'amant.

Cadres vides. — Je dînais, l'autre samedi, chez une amie qui possède un assez grand nombre de tableaux de famille, quelques-uns de qualité, mais l'ensemble, obligatoirement un peu disparate, marque les différentes générations qui les héritèrent ou en firent l'acquisition. Il ne restait que les cadres sur les murs de cette charmante Anne. Les convives taquinaient la maîtresse de maison en l'accusant de vouloir donner à penser à ses invités que tant de rectangles de bois sculpté et

doré ne contenaient que des toiles de maîtres indiscutables. Nos ironies et nos sarcasmes furent accueillis avec la plus franche bonne humeur.

Jamais une toile n'eût été accrochée à ces murs que la cordialité, l'animation, ne se fussent donné cours plus librement que pendant ce petit dîner à six. A la vérité nul n'avait guère attaché d'importance à ces tableaux, pendant les repas, mais leur soudaine absence avait alimenté la verve des convives, bien plus que leur présence ne l'eût fait.

Sur tous, Anne... semblait libérée de tout souci et n'en parlait pas plus que de chromos de deux sous.

... Quelques jours plus tard, au cours de la soirée, dans l'intimité, chez les Robert de R..., après qu'à travers la table la princesse Antoine B..., fille d'un premier ministre d'Angleterre et qui est célèbre pour ses reparties, eut soulevé une houle de rires en lançant, à propos de je ne sais quel personnage politique, de je ne sais quel pays, dont on disait *qu'il n'était pas rancunier :*

— Pardi ! Il n'aurait jamais pu conserver un seul de ses collaborateurs.

Et, ensuite, désignant son mari :

— Écoutez-le parler de Dieu, il le traite comme un collègue !...

... Chez les Robert de R..., j'interrogeai le maître de maison sur deux fameux portraits en pied, exécutés par Rembrandt, en sa maturité :

— Ils sont dans des caisses...

— Mais où ?...

Il me cita le château relativement exigu que possède une amie sur une colline éloignée.

— Est-ce raisonnable ? dis-je.

La réponse fut un signe qui voulait dire : « A quoi bon se préoccuper de choses devenues sans intérêt »... ou, plus simplement : « Ne t'en fais pas ! »

Aujourd'hui, je reçois la visite d'un ami très cher, Jean G..., qui habite la maison la plus peuplée de chefs-d'œuvre

du XVIIIe siècle qui soit à Paris, demeure sans cesse agrandie par son père. Celui-ci réalisa le prodige d'une collection qui est à un amateur de premier ordre ce que serait l'œuvre de Balzac comparée à la production d'un romancier contemporain.

Mon visiteur a le teint frais, la silhouette d'un jeune homme et un « air » nouveau.

— Le Louvre s'est montré au-dessus de tout éloge! me répond-il, lorsque je l'interroge sur sa collection. Ces messieurs m'ont facilité ce qui pouvait accélérer le départ de ces centaines de caisses. Tout est loin de Paris, en lieu sûr.

Bien vite, nous parlons des évènements, mais je remarque, — comme pour d'autres amis qui ont tout expédié « en lieu sûr », — un grand air, non d'oubli, mais de détachement, une certaine liberté d'esprit.

En résumé, considérant tant de personnes qui possèdent des œuvres remarquables, nous pouvons tirer cette conclusion, toute à leur honneur, que, séparées de leurs trésors, elles ne se sentent nullement amputées. L'homme a le privilège de se plier à toutes les circonstances. N'accusons pas les Français d'insouciance, ils ont assez de défauts! Ils ont pris les garanties qu'ils jugeaient nécessaires et, après avoir collé beaucoup de papier sur les vitres, couvert les sièges de linceuls, ils ne veulent pas songer aux catastrophes qui pourraient advenir.

Je fais un rapprochement, presque à mon insu, entre ces possesseurs, ces collectionneurs et des ménages parfaits, dont l'union remonte à plusieurs lustres, sans grand nuage connu.

Se trouvant séparés pour quelques mois ou quelques semaines, ils ne changent rien à leur existence, les bûches pétillent dans la cheminée, quelques fleurs semblent venues se placer d'elles-mêmes dans des vases, là où il faut; la maison est accueillante et les convives à leur aise.

...Une collection, c'est un amour toujours renouvelé. Celui qui l'a faite ressemble au padischah des contes, au cœur

de son harem ; passé un certain temps, il ne sait plus pour quelles raisons ses sentiments évoluent, pourquoi il préfère telle de ses femmes à telle autre. Bientôt, allègrement ou avec fièvre, il se sent des désirs nouveaux. Une collection, c'est l'art de transformer sa vie en enchaînant indéfiniment des caprices, souvent justifiés, mais parfois inexplicables.

Imaginez un oriental qui a expédié son harem à la campagne, qui ne craint plus d'avoir à continuer de préférer une femme ou même à contempler un ensemble qu'il juge exempt de défauts mais qui l'assujettit dans le plaisir à des obligations, l'entraîne à des frais, lui crée des responsabilités. Que cet oriental vienne vivre à Paris ou à Londres ; le voilà semblable à nos collectionneurs que la guerre a contraints de reléguer leurs trésors en province. Je les vois, libres, allégés de leurs œuvres préférées, enfouies dans des caisses solides, sachant l'asile abrité, les compagnies d'assurances ayant, je pense, apaisé une part de leurs appréhensions. Et je me dis, en les contemplant : « Heureux alors, plus heureux, sans doute, l'homme chargé de désirs et qui ne posséderait jamais rien. »

Quelque jour, peut-être, après d'autres guerres et même, plus près de nous, à la fin de celle-ci, pour un prix d'abonnement en comparaison modique, des sociétés ayant acquis de collectionneurs des stocks considérables d'œuvres de premier ordre, changeront tous les mois ou tous les six mois les toiles de maîtres chez ces *amateurs* des temps nouveaux, qui ne seront plus qu'*abonnés* à des œuvres d'art. Et j'imagine les appels au téléphone :

— Allo ! allo !... Je dînais, hier soir, chez M. X..., l'un de vos abonnés ; je voudrais bien avoir, après lui, le magnifique Perronneau que vous avez placé dans son salon...

— Je vous inscris pour octobre prochain ; combien de temps pensez-vous le garder ?

— Oh ! *je ne pense pas en être dégoûté* avant six mois...

— Bien monsieur.

— ... Dites-donc, Allo ! Allo !... J'aimerais « *essayer* » *d'un impressionniste.*

— Parfait !... Un impressionniste de quelle date ?

— Voyons, quelle est la meilleure année?

— 1872... Et quand le désirez-vous?

— Mais, ce soir même!... J'ai des connaisseurs à dîner!... » Etc!...

Kalevala. — L'épopée finlandaise a soulevé d'admiration le monde civilisé. Ce petit peuple, — jusqu'alors connu par d'admirables champions mais dont le prestige grandit par tout ce qu'on apprend de lui chaque matin, — joue sa tragédie épique dans un décor qui nous transporte bien loin de nos climats et de la latinité qui nous est chère. Lorsque nous souffrons à Paris de douze ou quinze degrés au-dessous de zéro c'est par cinquante degrés de froid que luttent les troupes vêtues de blanc, sur des plaines immaculées ou dans les forêts infinies du cercle antarctique, étouffantes de toute leur blanche et sonore frigidité.

Ces héros de la guerre actuelle ne semblent être si peu nombreux que pour mieux briller d'une incomparable valeur physique et morale. J'avais le plaisir de rencontrer récemment l'ancien ministre de Finlande à Paris et à Londres et, devant le feu, nous l'écoutions évoquer les mœurs simples, la vie intérieure de ce peuple, sa grandeur et sa dignité. Et nous regardions la position que son territoire occupe sur la carte de l'Europe, ce qu'elle signifie et que nous n'avions que bien insuffisamment compris, naguère. A considérer la carte, il semble, en effet, que la Finlande soit poussée vers l'Occident par l'immense étendue des Asiates et des Russes. Elle veut leur échapper, semblable à une voile gonflée qui avance vers l'Occident, mais va demeurer prisonnière des glaces du golfe de Botnie et de la Baltique fermée par ses détroits sinueux.

Et, cet après-midi, une amie souriante, madame Claudie

Léouzon-le-Duc, la fille de l'ancien bâtonnier, m'apporte une édition originale du fameux *Kalevala*, que tant de journaux ont cité, *en l'estropiant*, depuis quelques semaines. Le premier traducteur de ce livre de l'épopée finlandaise fut M. Louis Léouzon-le-Duc, père du bâtonnier, qui le publia en 1845, « persuadé que ce livre n'arriverait tout au plus « que sur le bureau solitaire de quelques académiciens, « hommes curieux et spéciaux, tels qu'on n'en trouve presque « plus aujourd'hui ».

L'épopée finlandaise compte plus de vingt mille vers. Quelques auteurs se sont servis de la traduction de M. Léouzon-le-Duc [1]. Afin de ne rien laisser dans la pénombre d'un texte demeuré oral pendant bien des siècles, le mot à mot fut transcrit par M. Léouzon-le-Duc, *d'abord en latin puis en suédois puis en français*. Ainsi, l'auteur conserva les qualités exceptionnellement brillantes et sévères du poème, il maintint vivante, par la stricte exactitude du texte, l'imagination qui le colorait. Cet homme qui prétendait que son livre ne servirait qu'à *quelques académiciens, curieux et spéciaux*, avait entrepris ce travail gigantesque, comme s'il avait pu prévoir qu'un siècle plus tard le *Kalevala* sortirait de ces *bureaux solitaires* dans lesquels il le croyait à jamais prisonnier.

Un parfum sans fadeur s'exhale de ces chants. Il nous semble feuilleter des séries d'enluminures où notre art roman se marierait au persan...

« Waïnamoïnen naquit pendant la nuit et, quand le jour parut, il alla dans une forge où l'on travaille le fer et il frappa à coups redoublés sur l'enclume retentissante et il se créa un coursier léger comme la paille, un coursier svelte comme la tige du pois de senteur. »

Évoquons, dans le *Kalevala*, cette Finlande inconnue, à la fraîcheur de pareilles images, avec leur construction subtile et solide, colorée, la grâce de ce coursier *léger comme la paille* et *svelte comme la tige du pois de senteur*, qui a été forgé à *coups redoublés*, sur *l'enclume retentissante*...

1. Traduction d'après le docteur Lonnrot, surnommé l'Homère finlandais, qui avait exploré son pays pendant quatre ans et publié ce recueil dans sa langue natale en 1825, sous le titre de *Kalevala*.

Ouverts jusqu'a minuit. — *Crébel* vient de faire retentir ma sonnette. J'étais au lit ; mon valet de chambre s'apprêtait à quitter l'appartement. *Crébel* se fait annoncer. Grand Dieu ! Que vient-il m'apprendre à cette heure ? Il entr'ouvre la porte de mon réduit ; je donne l'ordre de faire fonctionner à la file tous les appareils d'éclairage. Il s'excuse. Il déclare la température délicieuse entre mes murs, la lumière délectable. Il aperçoit sur les tables, près du lit, l'arsenal de montres, de crayons, de porte-plumes, d'encrier, de stylos, d'étuis, d'agendas, de carnets, de livres, — carafe, théière, verre, tasse, — de ceux qui attendent beaucoup de la nuit : répit, muettes conversations avec le passé, lectures, — le sentiment de beaucoup moins de solitude qu'au milieu de très nombreuses et bruyantes réunions, — en compagnie des êtres absents, de l'avenir, de l'au-delà, de l'après-guerre,... de l'après nous !

— Vous ne vous ennuyez pas, comme ça, tout seul ?

— Vous voyez que non... J'ai connu tant de monde !

Je sens que *Crébel* va parler de son impossibilité de regagner sa maison, sa chambre, avant une heure avancée de la nuit. Les noctambules ne m'ont jamais procuré le moindre agrément. Je devrais dire les « professionnels », ceux qui ne parviennent pas à s'endormir avant le petit matin et qui errent, désespérés, à la recherche d'une proie, d'un complaisant susceptible de les écouter parler ou simplement d'assister aux efforts qu'ils font, aux ruses qu'ils emploient pour peupler d'un peu de bruit leurs nuits désertes.

— Mon cher Crébel, j'ai beaucoup d'affection, d'admiration pour vous mais je vous préviens que, passé dix heures et demie, onze heures, je suis et ne puis être que dans mon lit, tel que vous me voyez, et que, peut-être, si j'étais seul, je serais capable de lire longtemps ou même d'écrire, mais que, si je ne suis plus seul, une terrible envie de dormir va s'emparer de moi.

— Les cafés demeurent désormais ouverts jusqu'à minuit !... me dit-il. Et, comme s'il parlait d'une victoire surprenante, inattendue, fertile : « *C'est un très grand succès* ! »

... La vue d'un café, le soir, ce que me représente un café, m'a toujours rempli de mélancolie. Ni les voix ni le choc des verres ni le bruit des dominos ne gardent la même résonance ; ces banquettes et ces chaises sans emploi, les solitaires à des tables lointaines ; un groupe dont l'animation n'est causée que par l'irritation d'hommes fougueux pour avoir trop bu, luttant avec ma furieuse et pesante envie de dormir, voilà tout ce que me représente, passé onze heures, un café.

Je n'ai connu de noctambules supportables que ceux, bien rares, favorisés du génie de l'invention et de l'imprévu. Mais les *habitués*, qui « tuent le temps » — *tuer* le temps ! — avec leur air apathique et satisfait et pourtant lourd d'anéantissement, d'incapacité à vivre comme à dormir, me produisent l'impression de ces poissons que, pour la première fois, à Naples, je vis au fameux *Aquarium*, un matin que l'empereur Guillaume II le visitait et où je me trouvais, grâce à un coupe-file que m'avait fait obtenir la célèbre romancière du *Pays de Cocagne*, Matilde Serao. Ces poissons vivent si longtemps et tellement immobiles qu'ils paraissent se transformer en pierre, en rocher ; de temps à autre, après plusieurs heures de stabilité totale, on voit remuer à peine le fragment de calcaire couvert de mousses. Ainsi m'apparaît l'habitué solitaire des cafés, la nuit, derrière la fumée des cigarettes et des pipes.

— Mon cher Crébel, rentrez donc vous coucher !

— Je vous ennuie. *Vous voudriez dormir*, hein !

Quelle rage satanique couve dans ce : « Vous voudriez dormir » ! Ah ! qu'il s'épanouirait s'il pouvait m'arracher du lit, me faire habiller, m'entraîner au long de rues désertes pour finir dans un de ces cafés, qui, *depuis la guerre*, restent enfin ouverts, ce soir, *jusqu'à minuit* ! Il m'en raconterait des histoires de noctambules ! Car, ne pouvoir dormir crée chez ceux que ce mal a frappés, une sorte d'archiconfrérie. Avant de revendiquer une nationalité, un sexe, une race, avant de faire partie d'une catégorie de société, ils sont *noctambules*.

— Je crève de sommeil ! lui dis-je. Et puis, je n'ai connu

que peu de noctambules mais ils étaient d'une qualité si rare, si exceptionnelle que je préfère en rester là. Et, d'ailleurs, je n'avais pas beaucoup plus de vingt ans... Depuis ! ...

— Vraiment, vous avez connu ?...

Il demeure suspendu à ma réponse.

— Mais oui, mon ami, Forain, Capus, Grosclaude, Georges Hugo, Sem. Je connais Fargue et j'ai connu le plus surprenant, le plus complet de tous, parce que sans rapport avec aucun de vous...

— ... ?

— ... Marçel Proust. Mais, voyez-vous, il y a temps pour tout. D'ailleurs, Proust était un nocturne ; entre *noctambule* et *nocturne*, quelle différence !

Un vieux *noctambule* nous produit l'effet d'une table desservie, lorsque les plats ont disparu, que les bouteilles sont vides et qu'on ne juge des convives en allés qu'à la manière dont ils ont jeté leur serviette, taché la nappe et laissé derrière eux les chaises, à la débandade, en se levant. Ce n'est pas un état présent, c'est une mort anticipée...

— Allons, enfant... il y a les permissionnaires ! dit Crébel, en se redressant comme s'il allait chanter la *Marseillaise*, ...

— et c'est à cause d'eux que les cafés... »

ALBERT FLAMENT

PARMI LES LIVRES

Les Hommes de bonne volonté par **Jules Romains.** Tomes XVII et XVIII **(Vorge contre Quinette — La Douceur de Vivre).** — *Flammarion.*

Le relieur Quinette fait sa réapparition dans le tome XVII des *Hommes de Bonne Volonté.* C'est pour nous surprendre moins par ses actes que par sa disposition d'esprit. Ce personnage auquel on avait toute raison d'attribuer une dose anormale de férocité est devenu aussi paisible qu'un pêcheur de Vaires-sur-Marne. Il n'aspire plus qu'à la paix et à la retraite. Ainsi parfois les grands capitaines, fatigués d'étonner par leurs exploits. Pourtant, en dépit de l'aval qu'avec un peu de complaisance semble fournir une pareille comparaison, cette transformation n'est pas sans surprendre légèrement.

M. Romains, il est vrai, paraît moins se soucier des sentiments de son assassin que du respect religieux qu'éprouve pour celui-ci un jeune poète de style dada, Vorge. Pour Vorge, Quinette est un maître infernal, un ange noir, et à ce titre il a droit à un culte. L'idée est amusante et fort acceptable. Nous avons connu, vers 1920, un poète surréaliste qui eût été charmé de consacrer ses jours à la contemplation d'un monstre. Tout comme le Vorge de M. Romains ce jeune homme présentait la singularité d'être tour à tour un parfait logicien et un fou complet. Il étonnait tantôt par ses passions anarchistes, tantôt par ses préjugés bourgeois. Ce qui surprenait, du reste, le plus en lui, c'est qu'il paraissait également sincère quand il s'exprimait en révolutionnaire lautréamontien et en père de famille louis-philippard. C'était là le seul mystère de cet homme — mystère que nous aurions été bien heureux de pénétrer. Sur ce point Vorge lui ressemble : il se lance en effet avec une égale facilité dans des paraboles voltairiennes et des incantations surréalistes et nous avons pu un instant espérer que, grâce à lui et à M. Romains, nous saurions à quoi nous en tenir sur le mécanisme de pareilles contradictions. Mais l'éclaircissement est ajourné — si toutefois il peut en exister de tout à fait satisfaisant quand il s'agit de la psychologie des fumistes.

Celle des commissaires de police devrait, semble-t-il, comporter moins de secrets. Pressé par l'un d'entre eux, le relieur Quinette laisse entendre qu'il a commis un meurtre sur l'ordre ou avec l'autorisation tacite du 2e bureau. Le 2e bureau a bon dos. Mais comment diable ce policier qui n'est pas présenté comme un sot ne songe-t-il pas à aller vérifier les affirmations de Quinette dans l'armoire aux secrets ?

Il est évident que M. Romains n'est pas décidé à en finir de sitôt avec son assassin. Il joue avec lui et le transforme provisoirement en héros de légende, qu'aucune action humaine ne saurait sérieusement troubler. L'inconvénient des romans en vingt tomes ne serait-il pas d'user un peu la conviction de l'auteur? Ayant prêté au jeune Vorge le dessein de s'unir avec un cadavre (exploit destiné à inspirer au « maître » de la considération pour son disciple) M. Romains n'a donné à cette scène aucune résonance tragique. Manifestement M. Romains s'amuse et le goût de la blague, preuve d'un certain détachement, renaît en lui.

Le tome XVIII porte un titre apaisant : *La Douceur de Vivre*. Nous sommes en 1919. Jallez et Jerphanion, les deux hypostases normaliennes et jumelles de M. Romains, sont sorties intactes de la guerre. Après avoir fait un tour en Autriche, Jallez prend à Nice un bain de repos et de soleil. Pour passer le temps il a une idylle très pure avec une petite marchande de journaux, Antonia. Comme beaucoup d'hommes M. Romains paraît avoir un goût égal pour la pureté et pour le vice (un goût d'observateur, bien entendu). Pour sa petite Antonia, Jallez a des pudeurs adorables. Mais son inconscient est-il si pur? Et derrière l'aventure décrite et pensée n'y en a-t-il pas une autre, sur laquelle on jette un voile, celle du raffiné qui se joue la comédie de la chasteté et de la délicatesse — certain qu'il est d'arriver tout aussi sûrement par cette voie-là que par l'autre au résultat généralement souhaité?

On voit se manifester à nouveau dans ces deux volumes le goût du mystère et des affaires ténébreuses qui est si vif chez M. Romains. Il nous a conduits naguère dans des associations secrétissimes de modernes spadassins. On n'a pas oublié non plus son incursion chez les francs-maçons. Il nous révèle cette fois-ci que toute une chaîne de maisons parisiennes sont liées par des passages secrets. Grande commodité pour la politique et pour l'amour. Est-ce vrai? Qu'importe? Ce serait vrai si nous y croyions. Et parfois M. Romains réussit à nous convaincre, mais sur ce plan la difficulté est de durer. Et nous voyons précisément dans le tome XVIII que les plus ténébreux personnages de la plus ténébreuse de ces associations imaginées par lui se dispersent sans avoir rien fait d'autre que nous inquiéter et nous étonner lors de leur première apparition. Évidemment la position de M. Romains en face de ses héros n'est pas celle des créateurs hallucinés. Il se sépare sans trop de peine des images qu'il a évoquées. Plus se développe cette œuvre énorme qui a nom *les Hommes de Bonne Volonté*, plus la position de l'auteur nous paraît se rapprocher de celle de l'expérimentateur. Il essaie tour à tour divers types humains sur des cas imaginaires ou réels, sur le fait divers ou l'histoire. C'est lui qui guide ses personnages. Ce ne sont pas eux qui l'entraînent.

Aussi le plaisir que nous dispense M. Romains est-il avant tout un plaisir d'intelligence. Il y a de l'essayiste et du journal intimiste chez ce séduisant romancier. Il n'est pas jusqu'à ses idées sur Stendhal, sur l'orgue de Barbarie ou précisément sur le journal intime qu'il n'insère dans son œuvre romancée — et cela sous cette forme libre et desserrée qu'autorisent les dialogues ou simplement les réflexions d'un personnage. Un critique qui écrirait sur le journal intime tâcherait d'ajuster les réflexions que ce genre lui inspire, de réduire ses propres contradictions, de doser ses réserves. Mais si Jallez médite sur le journal intime il a bien le droit, n'est-ce pas, d'en dire beaucoup de mal, puis beaucoup de bien. Le lecteur s'amuse, et, puisque c'est Jallez qui parle, l'auteur ne se compromet pas. Il a même toute licence d'omettre les raisons de conscience et d'humilité qui ont justifié les plus beaux des journaux intimes, celui de Tolstoï par exemple.

Bien caractéristique encore de la tournure d'esprit de M. Romains la façon dont il parle dans ces deux derniers livres soit de l'idée d'amour absolu au-dessus de laquelle tournoie tout amour vécu, soit de la sensation de déjà vu qu'inspirent à la plupart d'entre nous certains spectacles. Nous sommes là en face des plus grandes inconnues de l'âme humaine et nous les approchons par la voie du roman. L'auteur pouvait faire sentir ces mystères par les actes ou la conduite de ses personnages. Il pouvait recourir à l'art indirect : émouvoir en *suggérant*. Or il *explique* — et avec une lucidité de pensée et une pertinence de termes parfaite. Plaisir d'intelligence encore pour le lecteur. Plaisir que peut prodiguer un bon essayiste.

Ainsi s'explique peut-être cette parenté de rythme, de facture — et, chez le lecteur, de réactions — qui apparaît quand M. Romains décrit un tourneur sur métaux, un caniche, un conférencier mondain ou un ancien élève de l'Ecole Normale. L'auteur ne se jette pas dans un univers étranger dont il adopte le mouvement. Fortement installé dans son moi, il observe les autres hommes et démonte leur mécanisme pour le reconstituer. Il croit moins en eux qu'en leur re-création. On le voit toujours cheminer du même pas — ce pas dont ses phrases nettes, allègres et parfois subtilement syncopées donnent le *tempo*. Oui, sa démarche est bien celle de l'analyste qui ne laisse rien dans l'ombre et procède lucidement à ses pesées et à ses mesures. Il peut traverser cent mondes, il n'a jamais tout à fait quitté le sien. Il apporte dans les ténèbres ses propres lumières et transcrit les idiomes étrangers dans sa propre langue. Il ne se laisse jamais entraîner par les courants du rêve : il veut comprendre et expliquer. L'idéalisme et le mysticisme peuvent ainsi se transcrire, avec une approximation acceptable, en termes rationalistes.

Le roman glisse ainsi légèrement du côté de la chronique historico-

critique et de l'encyclopédie. Les personnages ont une vérité d'épure. La poésie, amie du clair-obscur, ne trouve peut-être pas là son meilleur climat, mais l'intelligence est constamment stimulée, nourrie et satisfaite.

Mon Enfance en U. R. S. S. par **O. Pousino**
(Calmann-Lévy).

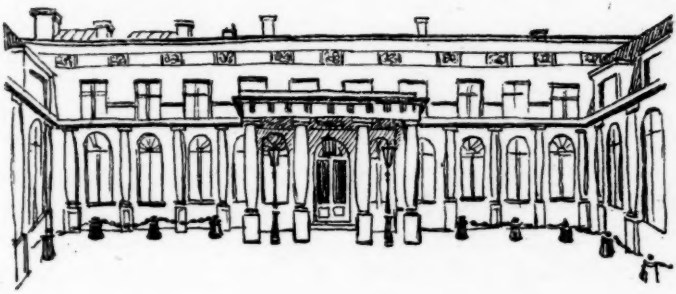
Ce n'est que pour mémoire que nous signalons ici la publication en librairie de *Mon Enfance en U. R. S. S.* par O. Pousino. Les lecteurs de la *Revue de Paris* connaissent déjà cette œuvre émouvante, qui semble maintenant prendre une valeur prophétique. Un pays où l'enfance peut être pareillement martyrisée est un pays barbare de qui l'on peut attendre les plus sauvages agressions. Les valeurs morales y ont chaviré, remplacées par la « morale » marxiste qui tient en une seule phrase : « La Fin justifie les Moyens ». Quand on rapproche ce témoignage du *Journal de Kostia Riabtzev*, d'Ognev, peinture également tragique de la vie dans les écoles soviétiques, et aussi des romans d'Horvath parus dans cette revue, qui, eux, visent l'Allemagne, on se convainc que la propagande n'altère pas d'un trait la réalité quand elle représente les Alliés comme en lutte contre les « puissances du mal ». M. Voigt avait raison quand, il y a un an déjà, il rapprochait, en un livre lumineux, le bolchevisme et le national-socialisme. Le malheur, si l'on ose dire, est que les germano-russes en « font trop ». Quand on retrace leurs exploits on a l'air d'inventer. Ceux qui vivent loin de ces empires de la folie totalitaire ne comprennent pas tout à fait. Il leur semble inconcevable que les partis qui dirigent deux grands peuples aient pu s'abîmer dans une cruauté aussi sadique. S'ils y croyaient tout à fait, leur propre neutralité leur semblerait intolérable : une faute contre la justice et contre l'esprit.

Mais puisque nous en sommes à considérer la valeur que revêtent à la lumière de la réalité actuelle les œuvres que l'on a consacrées à l'Allemagne et à la Russie depuis plusieurs années, que ne devons-nous pas penser de tous ces pèlerins littéraires, qui ont eu le front de revenir de là-bas, chargés de comptes rendus indulgents ou flatteurs ? Quelle mode, quel parti, quels intérêts servaient ils? Comment quelques-uns d'entre eux osent-ils aujourd'hui, sur la première page des journaux, attaquer ceux-là mêmes que, il y a quelques années, ils célébraient? Ont-ils perdu toute mémoire, ou ne veulent-ils se souvenir que de cet axiome : « La littérature est comme la politique le royaume de l'impunité » ?

MARCEL THIÉBAUT

PARIS... d'hier et d'aujourdhui

A L'AMBASSADE DE POLOGNE



*L'histoire du quartier des Invalides, désert jusqu'à la fin du XVII*e *siècle, est plus difficile à écrire que celle du cœur de la ville. Quand apparaît dans les actes un terrain de 2 743 toises carrées enfermé entre nos rues de Constantine, de Grenelle et Saint-Dominique, il est bordé à l'Ouest par le couvent de Sainte-Valère; le reste est livré aux maraîchers jusqu'en 1772. Mais qui y a bâti la « grande maison » qu'on y trouve lors de l'achat par madame Crozat en 1738? Mystère : il en est de plus angoissants.*

Madame Crozat venait de perdre son mari, Antoine, le richissime financier — leurs filles étaient Choiseul, Gontaut-Biron, etc. — Vous connaissez, du reste, son nez aquilin, son œil fixe de gallinacé : le musée de Montpellier vous montra, l'an dernier, son portrait, par Aved, à l'Orangerie.

En 1772, ses petits-enfants vendent le terrain à Jean-Joseph de Laborde, autre financier et amateur illustre, qui le cède vite à Marie-Catherine de Brignoles, épouse séparée d'Honoré-Camille-Léon, prince de Monaco. La jolie princesse était, surtout, la meilleure amie de Louis-Joseph, prince de Condé.

Deux ans après, Brongniart lui construit un hôtel; Brongniart, — l'architecte de la Bourse —, c'est-à-dire le retour à l'antique, grave et

pur. En effet, il livre à la princesse, le 4 juillet 1774, une vaste et simple maison rectangulaire dont les deux façades — cour et jardin — ne sont animées que par un léger ressaut indiquant des ailes et par une large corniche. Il en coûta exactement 293 603 livres. Voilà l'origine du palais qui, aujourd'hui, s'étend, au n° 57 de la rue Saint-Dominique, jusqu'à la rue de Talleyrand.

En 1789, madame de Monaco émigre avec Condé, peu après chef de l'armée contre-révolutionnaire. En 1790, elle fait louer son bel hôtel à lord Robert Granville, comte Gower, ambassadeur de Grande-Bretagne. Rentré, en 1792, en Angleterre, il put retrouver Marie-Catherine ; elle y mourut en 1813, ayant épousé son vieil ami dès la mort de son époux.

Confisqué en 1794, l'hôtel, d'abord livré à des administrations, fut, en 1800, donné à Siéyès comme récompense nationale. En 1808, Siéyès le revendit au maréchal Davoust. Ce héros y finit ses jours en 1823 et, en 1838, sa veuve céda la maison à un financier — encore — le fastueux William Hope.

⁂

La princesse avait laissé une jolie maison, le banquier en fit un palais. Toute une équipe d'architectes et de décorateurs reprend la construction, ajoute deux ailes sur la cour, met l'entrée principale dans l'aile droite et bâtit un nouvel escalier, étendu derrière presque toute la façade. Pour agrandir son jardin, Hope achète la chapelle Sainte-Valère, devenue paroisse et qui se transporte rue de Bourgogne, en attendant la construction de Sainte-Clotilde, sa remplaçante. Il ordonne partout un décor somptueux. Bref, il meurt en 1855, presque ruiné, ayant dépensé là plus de 8 millions-or.

On revendit, pour 1 million 204 584 francs, au baron Achille Seillière — encore un financier, le dernier —. A celui-ci succède, en 1873, sa fille Jeanne, femme de Boson de Talleyrand qui, sous le titre de prince de Sagan, fut une sorte de dictateur de l'élégance, voire du snobisme. Le palais des Sagan reçoit nos princes d'Orléans, le roi de Grèce, le futur Edouard VII ; l'aristocratie parisienne s'y travestit pour le Bal des Paysans (1884) et le Bal des Bêtes (1885), fêtes célèbres qui éblouirent nos parents et firent gémir les moralistes : lire La Fin d'un monde, *de Drumont.*

Le feu d'artifice s'éteint. La propriété, amputée déjà des terrains de Sainte-Valère où furent construits, sur l'Esplanade, divers hôtels, perd encore l'emplacement du n° 142 bis de la rue de Grenelle et celui de la rue de Talleyrand. Les Sagan partis, l'antiquaire Jacques Seligmann installe son bric-à-brac. Enfin, en 1936, l'ambassade de Pologne, qui occupait une maison utile à notre

Exposition de 1937, consent à l'échanger contre l'hôtel Sagan que nous restaurons à nouveau. Il était d'ailleurs plus digne d'une grande nation.

⁂

Par-dessus le mur du jardin, rue de Talleyrand (aux n°s 1-3, la chancellerie de l'ambassade, immeuble moderne refait par Stéphane Dessauer), la façade Sud de Brongniart se montre, intacte. Pour gagner la façade Nord, sur la cour, il faut, depuis la rue Saint-Dominique, suivre une large allée, bordée jadis d'acacias et aujourd'hui de bornes de fonte. Telle que la fit William Hope, cette cour est imposante, comme le vestibule et l'escalier d'honneur, en pierre, qui, d'un trait, monte aux appartements du premier étage.

Un premier petit salon, aux charmantes boiseries Louis XV, ne prépare guère au coup de poing que vous assènent les cinq pièces vraiment royales qui règnent sur le jardin. Une salle à manger où cent cinquante convives peuvent tenir, entre des murs de marbre rouge et une voûte incrustée de toiles d'Oudry et de Monnoyer; trois « petits » salons aux plafonds peints, aux parquets marquetés; le grand salon, enfin, où ce que douze grandes baies laissent de paroi est couvert de sculpture et d'or. C'est un des plus beaux cadres que Paris puisse offrir à une fête.

Mais, lustres décrochés, tapisseries roulées, les deux sévères portraits de Pilsudski et de Foch gardent, presque seuls, le salon central. Les fenêtres sont bleuies. Les antennes de la télégraphie sans fil jalonnent le toit. Aux bureaux de la chancellerie, tout un menu peuple anxieux vient chercher aide et protection.

C'est la guerre et les fêtes sont loin.

PIERRE D'ESPEZEL

Les communications relatives à la Redaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Rédacteur en Chef de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

TABLE

Janvier-Février

LIVRAISON DU 1er JANVIER 1940

		Pages.
ANDR SIEGFRIED	Le canal de Suez	1
JEAN COCTEAU	L'appartement des énigmes	29
ALEXANDRE ARNOUX	Relève d'infanterie	41
JEAN SCHLUMBERGER	Stéphane le glorieux. — I	60
BERTRAND DE JOUVENEL	Les buts de guerre de l'Allemagne	85
PAUL CLAUDEL	Le Prado à Genève. — II	103
ODON DE HORVATH	Soldat du Reich. — Fin	115
ROLAND DE MARÈS	Le réveil de la Société des Nations	146
GÉNÉRAL BROSSÉ	Les opérations militaires	155
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	164

PIERRE D'ESPEZEL : Vieux Paris.

LIVRAISON DU 15 JANVIER 1940

JACQUES CHARDONNE	Attachements	181
IGNOTUS	Georges Mandel	203
A. DE MONZIE	Le salut par l'imposture	213
COLONEL ORDON	Les derniers jours de Varsovie	224
JANE ALLEN	Superfilm. — I	246
LÉOPOLD REBEL	Les mines sous-marines	276
JEAN SCHLUMBERGER	Stéphane le glorieux. — II	293
FRANÇOIS PORCHÉ	Georges Pitoëff	327
GÉNÉRAL BROSSÉ	Les opérations militaires	334
ROLAND DE MARÈS	La Finlande et l'Europe	341
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	350

PIERRE D'ESPEZEL : Vieux Paris.

LIVRAISON DU 1er FÉVRIER 1940

ALEXANDRE ARNOUX	Impressions du front	361
ANDRÉ SIEGFRIED	France, Angleterre, États-Unis	381
HALINA ZOLADKOVNA	Journal d'une Polonaise pendant l'invasion. — I	393
IGNOTUS	Le général Vuillemin	415
JANE ALLEN	Superfilm. — II	421
HENRI MONDOR	Verlaine et Mallarmé	450
JEAN SCHLUMBERGER	Stéphane le glorieux. — Fin	469
GÉNÉRAL BROSSÉ	Les opérations militaires	506
ROLAND DE MARÈS	La guerre en Europe	514
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	525

PIERRE D'ESPEZEL : Vieux Paris.

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER 1940

HAROLD NICOLSON	Winston Churchill	541
HENRY BORDEAUX	Sur une lecture de Joseph de Maistre	550
CHARLES MAURRAS	Le chameau rêvé	558
GUY DE POURTALÈS	Les trois pèlerins de Chartres	567
PIERRE VARILLON	Avec nos marins	584
HALINA ZOLADKOVNA	Journal d'une Polonaise pendant l'invasion. — Fin	599
FRÉDÉRIC SABATIER MARC FRIEDWALD	L'Allemagne manquera-t-elle de pétrole?	620
JANE ALLEN	Superfilm. — III	641
JEAN-LOUIS VAUDOYER	M. Jérôme Tharaud à l'Académie	679
ROLAND DE MARÈS	La politique des neutres	685
HENRY BIDOU	Le Mouvement littéraire	693
ALBERT FLAMENT	Tableaux de Paris	700

MARCEL THIÉBAUT, PIERRE D'ESPEZEL : Chroniques.

Chez GRASSET

HENRY BORDEAUX
de l'Académie Française

Les étapes allemandes

Un volume in-16 double cour... .. .. **21** fr.

RENÉ JOUGLET

Valparaiso ***(Roman)***

Uu volume in-16 double cour.. .. .. **21** fr.

Amiral RICHARD BYRD

Seul

Traduit de l'anglais par Henry Muller

Uu volume in-16 jésus.. .. .. **26** fr.

KONRAD HEIDEN

La jeunesse d'Hitler

Uu volume in-8° écu .. .. **9** fr.

JEAN GIRAUDOUX

Le futur armistice

Une brochure **1.80**

Le Temps

PARIS — 5, Rue des Italiens, 5 — PARIS

Registre du Commerce Paris n° 70,722

6 ou 8 PAGES GRAND FORMAT

TÉLÉPHONE :
CINQ LIGNES GROUPÉES : TAITBOUT 76.60

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : TEMPS-PARIS

Directeurs : Jacques CHASTENET et Emile MIREAUX

Le plus grand journal d'information.
Rend compte de toute l'activité
politique, intellectuelle, artistique
et économique du monde entier

Services Télégraphiques et Téléphoniques
POLITIQUES, COMMERCIAUX ET FINANCIERS PARTICULIERS
DE TOUTES LES CAPITALES
ET DE TOUS LES DEPARTEMENTS FRANÇAIS

PRIX DE L'ABONNEMENT :

		Trois mois	Six mois	Un an
PARIS, DÉPARTEMENTS et COLONIES FRANÇAISES		52 fr.	98 fr.	185 fr.
ÉTRANGER	Pays accordant une réduction de 50 0/0 sur les tarifs postaux	92 fr.	175 fr.	340 fr.
	Autres pays	130 fr.	260 fr.	500 fr.

LES ABONNEMENTS DATENT DES 1er ET 16 DE CHAQUE MOIS

Par abonnement le numéro ne coûte que 50 centimes

Pour la Publicité, le Temps s'impose par sa diffusion, sa presentation et la qualite de ses lecteurs

COMITÉ DE L'ENCYCLOPÉDIE FRANÇAISE
Reconnu d'utilité publique
Président-Fondateur : A. DE MONZIE
Directeur Général : LUCIEN FEBVRE, Professeur au Collège de France

DANS
L'ENCYCLOPÉDIE FRANÇAISE
UNE ENCYCLOPÉDIE DU LIVRE

VIENT DE PARAITRE
LA CIVILISATION ÉCRITE

Publié sous la direction de Julien CAIN, Administrateur général de la Bibliothèque Nationale avec le concours des écrivains et techniciens les plus compétents.

MÉTIERS ET ARTS GRAPHIQUES
LE LIVRE
LA REVUE ET LE JOURNAL
LES BIBLIOTHÈQUES

A tourner les pages de cet excellent volume, il m'est, une fois de plus, apparu que la France est irremplaçable dans le concert des nations.
G. DUHAMEL.
(Paris-Soir, 17-12-39)

Onze volumes parus : PENSÉE, LANGAGE, MATHÉMATIQUE. — LA VIE. — PLANTES ET ANIMAUX. — SANTÉ ET MALADIE. — PEUPLES ET RACES. — LA VIE MENTALE. — L'ÉTAT MODERNE. — ÉDUCATION ET INSTRUCTION. — ARTS ET LITTÉRATURES (2 vol.) LA CIVILISATION ÉCRITE.
Chaque volume grand in-4°. — Nombreuses illustrations en héliogravure.

BON pour une documentation complète gratuite à découper et à adresser à l'Encyclopédie Française, 13, rue du Four, Paris.

Nom ..... Profession .....
Adresse .....

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, PARIS-IX

TRISTAN BERNARD

THÉÂTRE

TOME VII

LES JUMEAUX DE BRIGHTON — LES COTEAUX DU MÉDOC
LE NÉGOCIANT DE BESANÇON — L'ENLÈVEMENT D'AGATHE
L'ÉTRANGLEUSE

Un volume in-16 .. .. 20 fr.
Il a été tiré 10 ex. numérotés sur Hollande Van Gelder .. .. 110 fr.

DÉJA PARUS :

TOMES I, II, II bis, III, IV, V, VI chaque volume. .. .. 15 fr.

ANTHONY FOKKER ET BRUCE GOULD

SOUVENIRS D'UN HOMME VOLANT

LA VIE D'ANTHONY FOKKER

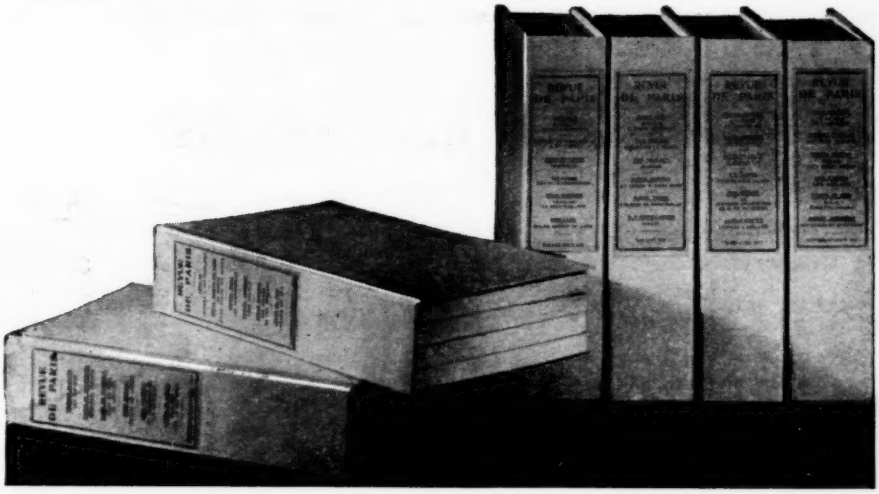
Traduit de l'anglais par L. BAILLON DE WAILLY
Préface du Lieutenant-Colonel PIERRE WEISS

Un volume NOUVELLE COLLECTION HISTORIQUE 18.75

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Pour classer vos livraisons de la REVUE DE PARIS

ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



Plats et dos de la même couleur que la couverture de la Revue.
Étiquettes rouges collées sur le dos du cartonnage.

Chaque carton-classeur permet de réunir quatre livraisons **rognées.**

L'étiquette collée indique les principales publications contenues dans les quatre numéros ainsi rassemblés.

Grâce à ces classeurs, vous pourrez facilement retrouver, dans votre bibliothèque les romans, mémoires, études, etc..., publiés par la *Revue de Paris*, et les collections de livraisons se présenteront, sur vos rayons, sous l'aspect de véritables volumes.

Prix du cartonnage, permettant de réunir 4 numéros : **5 francs.**

Supplément pour expédition *à l'étranger* : 1 franc.

Les abonnés qui en feront la demande recevront dorénavant six fois par an le classeur bimensuel pour la somme globale de **30 francs** *(pour l'étranger :* **36 francs***).*

REVUE DE PARIS, 3, RUE AUBER, PARIS-IXe

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

—:—

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION: 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

(Les abonnements sont également reçus 114, avenue des Champs-Élysées.)

PRIX DE L'ABONNEMENT

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES		150 »	76 »	39 »
ÉTRANGER	Demi-tarif postal	190 »	96 »	49 »
	Plein tarif	230 »	116 »	59 »

LA LIVRAISON : 10 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, *n°* 360-50, *Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande. Prière de joindre la somme de* 1 *franc et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Tables décennales : (1894-1903) ; (1904-1913). — *Chaque livraison* . . . . . 10 fr.
Tables (1914-1933) . . . . . 20 »

IMPRIMERIE CHAIX, 20, rue Bergère, Paris.